LE FAISEUR DE FOLLES



Paul Féval fils
H. J. Magog

LES MYSTÈRES DE DEMAIN

volume 5

1922-1924

bibliothèque numérique romande ebooks-bnr.com

Table des matières

CHAPITRE PREMIER

L'ÉNIGMATIQUE INCONNUE

Dans le laboratoire du savant Oronius, un haut-parleur vibra et retentit. Une voix de stentor jeta ces mots :

— Nous sommes sur la piste… Mais en quel étrange pays !…

Et brusquement la voix s'interrompit ; un bruit de friture suivit, décevant Oronius qui haletait.

Le savant ne venait-il pas de reconnaître la voix de son fidèle serviteur Laridon, parti depuis des semaines, en compagnie de son noir acolyte, Julep, le nègre pommelé, à la recherche de Jean et de Cyprienne Chapuis, le gendre et la fille du savant, disparus au cours d'un voyage aérien.

Le son de cette voix familière avait donné un instant de joie et d'espoir au père angoissé. Enfin ! il allait savoir !…

Et voici que la communication s'interrompait, manifestement coupée ou « brouillée » sur cette exclamation énigmatique et bien faite pour aiguillonner l'angoisse du père :

— En quel pays étrange !…

De là à conclure que Jean Chapuis et Cyprienne se trouvaient engagés dans une aventure terrifiante et qu'ils couraient des dangers, il n'y avait qu'un pas, déjà franchi par l'imagination du savant.

Ce qui l'affolait et l'inquiétait surtout, depuis qu'il était sans nouvelles de ses enfants, c'était l'impuissance inexplicable de ses ordinaires moyens d'investigation psychique. Aidé de ses merveilleuses découvertes, son puissant esprit rayonnait ordinairement dans l'espace, s'y promenant au gré de sa volonté et suffisant à toutes les investigations.

Mais, cette fois, il ne découvrait rien… il ne voyait rien…

Jean Chapuis et Cyprienne semblaient avoir disparu du monde terrestre et être entrés dans une zone située hors de l'atteinte du pouvoir d'Oronius.

Or, au moment même où il se dépitait d'avoir failli obtenir le mot de l'énigme et où il s'efforçait, par un effort de concentration de sa volonté d'entrer, au moins, en communication cérébrale avec Victor Laridon, le haut-parleur, actionné par les ondes hertziennes, retentit de nouveau apportant cette fois l'écho amplifié de la voix chérie de Cyprienne :

— Père bien-aimé, s'écriait la jeune femme, je profite d'une occasion unique pour vous crier mon désespoir. Prisonnière, séparée de mon Jean que j'ai de sérieuses raisons de croire mort, je subis un supplice atroce… Je suis en proie à une épouvantable menace… Au secours, père !…

Comme celle de Laridon, la voix angoissée se tut et le même bruit bizarre lui succéda. Une seconde fois, la communication était troublée et sans doute par le mystérieux

ennemi de la jeune femme – par ceux qui la retenaient prisonnière, en l'étrange pays.

Oronius poussa un gémissement douloureux. Phénomène stupéfiant, il se sentait soudain sans force, désarmé par un destin qui ne l'avait fait supérieur au reste des mortels que pour le mieux accabler à son heure.

Ce coup le brisait…

Son gendre mort !… Sa fille au pouvoir d'êtres hostiles et dont le père ignorait tout ! N'était-ce pas trop de malheurs à la fois ?

Il s'affaissa ; ses épaules se voûtèrent.

— Qui combattre ? Sur quoi m'élancer ? murmura-t-il avec désespoir. Je ne vois rien… rien…

Et les mains étendues, tâtonnantes, il tournait sur lui-même, comme un aveugle perdu en sa nuit éternelle…

Un frémissement précurseur du haut-parleur l'arrêta net.

Pour la troisième fois, une voix lui parvint.

— Courage ! Rien n'est perdu… Si vous voulez nous secourir, partez *pour pays des typhons*. Vous y trouverez nos traces… Là, vous attendrez dans le silence… *dans le silence de votre pensée !…*

À ces paroles, que lui seul sans doute pouvait comprendre, les yeux d'Oronius jetèrent un éclair de joie.

Ranimé, il murmura :

— Turlurette !… Turlurette veille !…

*** ***

Préciser le cadre de cette effarante aventure, c'est peut-être fournir à la police de l'étrange pays dont nous allons parler un précieux renseignement qui lui permettra de comprendre enfin certains événements, jusqu'à ce jour demeurés inexpliqués.

Mais les personnages que ces révélations pourraient compromettre n'ont aucun droit à la pitié ; d'autre part, il n'est plus au pouvoir de personne d'arrêter le bras vengeur de la fatalité.

Disons donc qu'en une certaine demeure, qu'à certains détails les habitants *d'un point particulier de l'espace* pourraient aisément identifier, il y avait, un beau soir, une jeune fille fortement émue.

Elle gravissait, sur la pointe des pieds, les marches d'un escalier interminable ; car ladite maison comportait un nombre respectable d'étages.

C'était une jolie fille de vingt à vingt-deux ans, souple et vive, aux yeux rieurs et à la bouche mutine. Dans l'escalier silencieux et sombre, les boucles rousses de sa chevelure faisaient une tache de lumière.

À voir les précautions qu'elle prenait pour éviter tout bruit, à voir aussi ses joues légèrement empourprées et la palpitation de sa jeune poitrine, on devinait qu'elle enfreignait une interdiction et trompait une surveillance gênante.

Elle était sortie ; ou plutôt elle s'était glissée, avec des allures tout à fait mystérieuses, hors d'un appartement du second étage. Après avoir, penchée au-dessus de la rampe, écouté un instant, elle s'était, gracieuse et légère, envolée vers les étages supérieurs.

Le silence était tellement complet qu'il impressionnait. Il pesait lourdement sur les épaules de la jeune fille ; il serrait sa gorge, parce *qu'il ne semblait pas naturel.*

C'était le silence qui règne aux abords des pièges, le silence de l'*ombre qui a des yeux ;* on aurait dit que, dans cette maison, quelqu'un, perpétuellement, guettait, en retenant son souffle pour mieux entendre.

Mais le pas de la jeune fille était si léger !…

Elle parvint au septième palier, celui des mansardes, sans que le moindre craquement l'eût dénoncée.

Aux dernières marches, par exemple, elle faillit pousser un cri et s'immobilisa, toute tremblante, et portant machinalement sa main mignonne à son cœur qui battait trop fort.

Elle avait cru voir – c'était peut-être pure imagination ! – elle avait cru voir une forme humaine, courbée devant une des portes, se redresser brusquement et se rejeter en arrière, dans un coin sombre, où, pendant une seconde, la jeune fille, terrifiée, distingua deux points phosphorescents, qui s'éteignirent aussitôt.

Alors, après une courte hésitation, la courageuse petite personne gravit les cinq dernières marches et s'avança directement vers le coin sombre.

Mais en vain scruta-t-elle ses ténèbres, promenant même ses doigts sur le mur : elle ne trouva rien.

— Je suis folle ! murmura-t-elle. *Je le vois partout.* Cela tourne l'obsession. En dépit de ces paroles – prononcées dans une langue que nous préciserons plus tard, – l'expression de méfiance qui s'était peinte sur sa physionomie ne s'effaça point.

Promenant ses regards, maintenant habitués à la demi-obscurité du palier, sur les différentes portes, la jolie rousse les examina successivement. Puis, hochant la tête, elle revint à celle près de laquelle son imagination suggestionnée lui avait montré la silhouette suspecte.

Sur cette porte, une carte épinglée indiquait le nom du locataire.

Nous en traduisons les indications, figurées en hiéroglyphes qui ne rappelaient en rien notre écriture ; et nous-donnons l'équivalent français de leur signification :

« AZUR CŒUR-EXALTÉ »
« Incarnateur »

Expliquons tout de suite que cette dernière épithète, caractérisant la profession du sieur Azur, équivalait à ce que nous appellerions un acteur. Le lyrique Azur Cœur-Exalté était tout bonnement un histrion.

Or, une telle profession ne parle-t-elle pas à une imagination féminine ? Cela sans doute expliquait le visible émoi de la jolie fille, tandis qu'elle effleurait, de ses doigts fuselés, le bois de la porte.

— Toc… toc…

C’était tellement timide et discret qu’il fallait, pour entendre, l’oreille d’un amoureux.

Et, comme pour prouver qu’un amoureux était réellement derrière, guettant sans doute la visiteuse, la porte s’ouvrit aussitôt, doucement… doucement…

— Bonne soirée, gentille demoiselle ! murmura, en une langue bizarre, une voix masculine.

— Pareille faveur du Destin, seigneur Azur ! répondit la jeune fille, en la même langue, d’un ton moins bas, mais tout aussi caressant.

La porte silencieuse avait achevé de s’ouvrir, démasquant l’intérieur d’une pièce mansardée, fort chichement meublés, bien qu’elle dût avoir la prétention de servir de salon.

Où la vanité va-t-elle se nicher !

Celle de l’« incarnateur » Azur Cœur-Exalté habitait sous les combles et n’était manifestement pas très fortunée. Le costume, pittoresque, peut-être, mais davantage râpé, qui le recouvrait, donnait à penser que cet artiste ne connaissait pas les fabuleux appointements des ténors.

Par exemple, il n’était pas vilain garçon.

Loin de là ! De taille moyenne, mais large d’épaules et fortement découplé, il avait dû pratiquer, par distraction, à peu près tous les sports, tant ses mouvements témoignaient de souplesse entrainée et de solide énergie. Deux petits yeux actifs, malins, éclairaient un visage qui, sans être ordinaire ou vulgaire, portait, stéréotypée dans tous ses traits, cette expression de « gouaille » et d’impertinente assurance dont le titi parisien avait toujours eu le monopole. Mais, dans la

physionomie éveillée de notre « incarnateur », cette note, provenant sans doute d'un atavisme éloigné, se corrigeait d'une lueur d'intelligence supérieure qu'il avait acquise, ou qu'il s'était adaptée à la fréquentation de quelque génie.

La jeune fille entra, rose et souriante, moitié intimidée, moitié ravie par le regard très tendre de l'amoureux.

Celui-ci, ayant refermé la porte avec sollicitude, prit dans les siennes l'une des menottes de sa visiteuse et la porta à ses lèvres en demandant :

— Quelles nouvelles, ma petite gazelle ?

— Vous intéressez-vous vraiment aux nouvelles du pays, seigneur Azur ?

Étrange couple ! Singuliers amoureux ! Chacun d'eux semblait observer l'autre et s'efforcer de surprendre un secret.

Lequel ?

Certes, ni l'un ni l'autre ne pouvaient douter de l'intérêt très tendre qu'ils se portaient réciproquement. Subtile émanation de l'âme, l'amour les enveloppait et c'était sa flamme qui donnait à leurs yeux cet éclat caressant.

Mais, s'ils n'en étaient plus à guetter, chez l'un ou chez l'autre, l'apparition de ce délicieux émoi, précurseur de l'aveu, que n'osaient leurs lèvres et que s'étaient confié leurs cœurs, pourquoi s'épiaient-ils ainsi ? Quel autre motif de gêne et peut-être de défiance existait donc entre eux ?

Après l'échange de ces deux phrases, bien insignifiantes et surtout bien éloignées de l'unique sujet qui leur tenait à

cœur, ils demeuraient muets, en face l'un de l'autre, se souriant et, en même temps, s'interrogeant du regard.

Ce silence leur pesait-il ?

Ils le rompirent ensemble.

— J'étais venue…, commença la jeune fille.

— Je voulais vous demander…, dit Azur.

Ils s'arrêtèrent et partirent, en même temps, d'un léger éclat de rire, aussitôt étouffé.

Puis, la jeune rousse continua seule :

— J'étais venue voir si… si vous n'aviez besoin de rien… parce qu'en somme, il serait naturel que… que je vous propose de faire vos commissions, puisque vous êtes notre locataire… Seulement, je ne suis pas très libre…

Elle devait vouloir dire encore autre chose, et ne savait comment s'exprimer.

Azur Cœur-Exalté n'y prit pas garde ; ses pensées personnelles suivaient un autre cours.

— Je suis votre locataire, répéta-t-il. Je me réjouis, en ce cas, d'avoir une aussi gentille propriétaire, bien que j'ignore le lien du parenté qui vous lie à monsieur… ou à madame… enfin à la personne qui m'a loué cet appartement… Ne souriez pas. Ce n'est pas moi qui ai conclu le bail et je veux être pendu si je sais qui est mon ou ma propriétaire.

Tout cela était dit en cette langue bizarre dont nous avons parlé ; mais les sons paraissaient sortir très difficilement du gosier du seigneur Azur. Quelle prononciation défectueuse avait cet « incarnateur » !

La jeune fille devait l'avoir remarqué. Pour supposer le contraire, il aurait fallu admettre que le légendaire bandeau de l'amour bouchait en partie ses mignonnettes oreilles.

Ou bien, chose tout aussi admirable, ses sentiments secrets triomphaient de sa susceptibilité nationale et l'empêchaient de se scandaliser de la façon dont Azur Cœur-Exalté écorchait sa langue maternelle.

Elle répondit gravement :

— Vous voulez parler de « done » Astaroth ?

— C'est notre propriétaire ?… Votre… mère ?

— Oh ! non ! se récria la jeune fille, avec une moue involontaire…

— Une parente, pourtant ?

— Une parente… éloignée… tout ce qu'il y a de plus éloignée, riposta d'un ton singulier la visiteuse du seigneur Azur.

— Ah ! bah ! mais non, pas éloignée, puisque vous vivez avec elle ?

Elle fit entendre un petit rire moqueur.

Ce rire et cette réponse ne paraissaient pas indiquer une grande sympathie pour la parente en question.

Azur Cœur-Exalté devait en juger ainsi ; il murmura :

— C'est bizarre.

— Tout est bizarre, ici, répondit la jeune fille.

— N’est-ce pas ? insista l’« incarnateur ». Ma présence, par exemple…

— Et tant d’autres choses !

— Tant d’autres !… Si je vous faisais certaines confidences, vous seriez émerveillée de ce qui m’arrive… Je puis me croire dans une demeure ensorcelée ; tout y est extraordinaire : la façon dont nous avons fait connaissance… la conduite à mon égard de… « done » Astaroth et des autres habitants de ce logis : tout !… tout !…

La jeune fille approuvait de la tête et sa physionomie devenait grave et soucieuse.

Quant à l’acteur, sa mimique était singulière. Il devait être exubérant de sa nature ; on sentait chez lui un impulsif et un sincère, emporté par des élans d’enthousiasme. Mais, il devait avoir abordé un sujet dangereux, car ses phrases, lâchées en désordre, impétueusement, s’arrêtaient tout à coup, comme s’il avait peur d’en trop dire.

Bref, il était partagé entre l’attirance sympathique qu’exerçait sur lui la jeune fille et une méfiance. Celle-ci ne pouvait résulter que du voisinage d’un danger.

Il poursuivit, en prenant un ton enjoué :

— Par exemple, il est des mystères qui me semblent très explicables… Ainsi, je soupçonne une certaine demoiselle, qui vient de s’excuser de ne pouvoir faire mes commissions, d’avoir cependant, en cachette, assumé le rôle de petite providence.

En prononçant ces mots, la voix de l’acteur tremblait un peu, décelant un attendrissement, une émotion que ses paroles ne justifiaient pas.

La jeune fille parut étonnée, presque anxieuse.

— Je ne comprends dis, dit-elle.

— Hum ! vous ne voulez pas comprendre… Mais mon petit doigt m'a confié bien des choses… Il prétend qu'il existe sous ce toit une bonne, une adorable petite fée. Elle vient, je ne sais quand ni comment, probablement pendant notre sommeil, déposer ici, en cachette, des provisions… j'ai été touché, sachez-le, à cause de l'intention… de la clairvoyance de deux jolis yeux… de leur pitié… de leur…

Il bafouillait en cherchant des mots tendres, pour exprimer les sentiments qui gonflaient son cœur.

Les roses des joues de la jeune fille devenaient des lys : Tout à fait inquiète, elle s'exclama :

— Mais ce n'est pas moi… Ce ne peut être moi, seigneur Azur ! Vous n'y songez pas. Comment ferais-je ? Je ne sors pas… jamais !…

— Alors, cela devient encore plus incompréhensible… J'ai donc fait erreur… Je suis excusable… Je croyais avoir deviné, senti une sollicitude, une sympathie douce et tendre… On s'imagine volontiers cela quand un est dans une certaine situation et quand, soi-même, on ressent…

En l'écoutant, la jolie fille redevenait rose, rose comme les fleurs parfumées des jardins ensoleillés.

— La sympathie est réelle, murmura-t-elle, en observant en dessous son compagnon.

— Petite amie !… Chère petite amie !…

La main de l'acteur emprisonna une des menottes, pour attirer doucement la jeune fille ; preste, elle lui échappa.

— Laissez-moi finir, seigneur Azur, continua-telle fermement. La sympathie vient vite, *quand une voix douce, qu'on croit avoir déjà entendue*, la sollicite. *Je m'imagine que nous nous sommes déjà rencontrés dans une autre existence, dans un autre monde*… Mais je ne veux pas répondre légèrement à une grave question : car il m'en couterait trop de refermer mon cœur après l'avoir ouvert. C'est pourquoi je vous supplie de me répondre franchement… et sans réticences. Êtes-vous bien réellement un homme de cette ville, seigneur Azur ? Êtes-vous né dans ce pays ?

Azur Cœur-Exalté tressaillit, comme s'il se fût senti touché à l'improviste. Une courte hésitation suspendit sa réponse et ses yeux fixèrent les yeux clairs et francs de la jeune fille.

— Moi aussi, murmura-t-il, j'éprouve la même impression mystérieuse : celle de vous avoir connu… et aimée… *ailleurs, dans une autre vie*… C'est ce qui m'attire vers vous et m'incite à vous confesser que *je ne suis pas tout à fait un habitant de cette ville, ni ce que « done » Astaroth pourrait appeler un compatriote*. Mais auriez-vous beaucoup de sympathie pour un véritable compatriote de « done » Astaroth ?

Anxieux, il attendit la réponse.

— Non ! répondit nettement la jeune rousse.

— Non ?…

Azur Cœur-Exalté semblait ne plus pouvoir respirer. Quelque chose l'étouffait, une question qu'il voulait poser et que la prudence retenait sur ses lèvres.

— Dites-moi votre nom ! supplia-t-il enfin.

Ce fut au tour de la jeune fille d'hésiter. Puis, elle répondit d'un ton ambigu :

— *Ici*, on me nomme Fleur-Sauvage…

— N'en auriez-vous pas un autre ?

— Ce n'est pas la coutume du pays.

— En êtes-vous vraiment ?

Fleur-Sauvage regarda bien en face l'amoureux Azur.

— Vous n'avez pas nettement répondu à ma question, dit-elle. Pourquoi répondrais-je à la vôtre ?… Au vrai, vous avez raison d'hésiter et d'être prudent : nous sommes dans la maison, non de « done », mais du seigneur Astaroth… du professeur Astaroth !… Ce nom ne vous dit rien ?

— Rien du tout, avoua Azur.

— Évidemment, il faudrait pouvoir le prononcer *autrement*… Mais ce serait *tout le secret* dévoilé, et vous et moi pourrions risquer gros… Alors, laissez-moi vous donner conseil et vous faire entendre ce que je puis : quand on habite une maison étrange… la propre maison du professeur Astaroth, *le rival de Satan*, il faut être prudent, plus que prudent… Si on ne sait pas bien où on est… ni ce qu'on y vient faire… si on n'est venu que *par hasard*, il faut partir, partir bien vite, sans s'inquiéter de savoir qui peut être une certaine « Fleur-Sauvages » et si elle est vraiment sujette du *démon noir*.

— Partir !... Pourquoi me conseillez-vous de partir, petite amie ? Pourquoi voulez-vous me voir quitter le *pays en dehors du monde*, avant d'en avoir déchiffré le plus joli secret ?

Et, attirant irrésistiblement sa visiteuse, Azur s'exclama avec feu :

— Non ! je ne partirai pas ! J'ai maintenant un double motif de demeurer dans ce *pays en dehors du monde*, moi qui suis de l'autre… du vrai monde des vivants… de Paris !… de Pantruche, pour vous servir, ma mignonnette, aux yeux *que je crois reconnaître !*

CHAPITRE II

LE PAYS EN DEHORS DU MONDE

Fleur-Sauvage ne parut pas aussi surprise qu'elle aurait dû l'être ; on aurait dit qu'elle s'attendait à cette révélation.

Elle demanda, en baissant la voix :

— Pourquoi êtes-vous venu ?… Que cherchez-vous ?

Azur Cœur-Exalté était lancé ; il répondit :

— *Celles et ceux qui ont été victimes de la* MAIN FUGITIVE[1]… Peut-être me comprenez-vous, si, comme moi, *vous avez changé de visage*. Et peut-être alors savez-vous au service de qui elle a passé ?

Plus bas encore, la jeune fille murmura :

— Pour vous répondre, il faudrait prononcer *l'autre nom du professeur Astaroth*. Ne me demandez pas encore cela… Dites-moi seulement le vôtre… celui de *votre vrai visage*.

---

[1] Voir *Le Réveil d'Atlantide* et *L'Humanité Enchaînée*.

— Oui, je vous le dirai ! riposta l'« incarnateur » avec un enthousiasme soudain. À une payse, on ne doit rien cacher… Or, un doux pressentiment me le dit : vous êtes ma payse ! Donnant, donnant : contez-moi vos aventures et je vous conterai les miennes…

Ce disant, il s'efforçait d'entrainer son interlocutrice vers le canapé boiteux qui formait la pièce capitale du maigre mobilier.

— Si vous ne l'avez pas déjà deviné en z'yeutant mon faciès dont le fond est indéformable, lança-t-il joyeusement, apprenez donc que je suis Parigot et que je me nomme Victor Laridon. Allons, petite masque, avouez-le donc, vous sons en doutiez déjà ?…

Une nouvelle fois, la jeune fille se déroba, en laissant apparaître un trouble voisin de la terreur.

— Chut ! murmura-t-elle en prêtant l'oreille. Je vous conterai cela plus tard. Demeurer plus longtemps auprès de vous serait imprudent. Je puis vous être plus utile ailleurs… à vous et à celles que vous cherchez. Je sais désormais ce que je voulais savoir ; c'est assez pour le moment.

Tout en parlant, elle avait reculé jusqu'à la porte ; elle étendit la main pour l'ouvrir.

— Vous allez me quitter comme cela ? s'exclama Laridon, tout déconfit.

— Ayez confiance ! Nous sommes amis et alliés… À bientôt ! Ne tentez rien avant de m'avoir revue.

Elle s'esquiva sur la pointe des pieds et, de la porte, lui envoya un baiser espiègle.

Il demeurait sous le charme, grisé, ravi.

— La jolie petite ! La douce mignonne !… *Elle a les yeux de Turlurette !*

Mais, brusquement, le bruit d'une porte qui s'ouvrait en grinçant, derrière lui, l'arracha à son extase. Indignée, une voix furibonde jeta cette apostrophe :

— Ça pas beau, massa Laridon !… Vous trop parler !… Vous avoir la langue trop longue ! Julep pas satisfait !…

Et le nègre pommelé du savant Oronius vint se planter devant le trop galant mécano, tel la vivante statue du reproche.

*** ***

Laridon et Julep !… Pour ceux qui ont lu le récit de leurs précédentes aventures[2], ces noms se passent de présentation. Ce joyeux et ingénieux mécano, brave, dévoué, débrouillard, et le nègre exubérant et candide, compagnons habituels et serviteurs éprouvés de l'illustre et génial savant Oronius, constituaient un couple inénarrable qui n'eût point hésité à se lancer de compagnie sur la voie jadis suivie, aux temps mythologiques, par Orphée et Proserpine, et à descendre explorer le séjour infernal.

Jamais peut-être ils ne s'étaient davantage trouvés enveloppés des ténèbres du mystère qu'au sein de cette aventure

---

[2] Les Mystères de Demain : *Les Fiancés de l'An 2000* et suivants.

qui commençait pour eux… Elle était commencée depuis quelques jours seulement, sans qu'ils eussent compris vers quoi ils se trouvaient entraînés.

Le début en avait été simple et naturel – naturel pour ces cœurs dévoués et intrépides, s'entend ! Car bien d'autres eussent reculé dès les premiers pas.

Lorsque, dans des circonstances demeurées inconnues du savant (dont la puissance psychique, maîtresse et génératrice du forces cérébrales qui lui valait ordinairement une *clairvoyance* presque miraculeuse, mais n'avait pu, cette fois, percer le troublant mystère), sa fille, Cyprienne, et le mari celle-ci, Jean Chapuis, accompagnés de la servante Turlurette, avaient tout à coup disparu au cours d'une promenade en avion, et sans qu'on put retrouver leurs traces, le désespoir d'Oronius avait ému le fidèle Laridon et le brave Julep.

— Faut retrouver la petite patronne, mon copain ! avait dit le premier au second.

Et tous deux étaient partis, assez vite mis sur une piste par un racontar de paysans, recueilli par hasard, au cours de leurs recherches. En effet, en cette région, *à une époque qui coïncidait avec celle de la disparition de Jean Chapuis et de Cyprienne*, un phénomène mystérieux et bizarre avait bouleversé les habitants. *Une main se promenait dans l'air*, une main vivante, *dont le corps demeurait invisible*.

Pour Laridon, ce fut un trait du lumière : il se rappela une récente aventure à laquelle il avait été mêlé, la disparition d'une mystérieuse pièce anatomique, préparée et conservée par le savant Oronius, *une main qui continuait à vivre, après sa séparation d'avec le corps auquel elle appartenait*. Sans doute (telle avait été l'hypothèse formulée, à son propos, par

le savant), les forces psychiques de l'invisible animaient cette main coupée et la faisaient agir. Bref, *c'était une extrémité humaine visible mise au service de l'invisible, pour le mal et pour le bien*.

Le mécano ne douta plus qu'elle n'eût été le mauvais guide ; entraînant et peut-être séparant les époux, attirés par cette mystérieuse apparition, ceux-ci ayant peut-être *commis l'imprudence de lui donner la chasse*.

Comme les feux follets légendaires, se plaisait-elle à égarer les voyageurs ?

— Il n'y a qu'à essayer ! déclara audacieusement Laridon, aussitôt décidé à courir l'aventure.

Et le soir, à l'heure indiquée par les paysans, il erra dans la campagne, avec le candide Julep, tout à fait inconscient du danger qu'il bravait. Ils virent la MAIN, ils la suivirent, au sein d'une bourrasque aveuglante, *telle qu'ils ne surent point s'ils ne quittaient pas la terre et s'ils n'étaient point transportés dans une autre région de l'espace*.

Le résultat fut leur chute et leur réveil en cet étrange pays, dont parlait le dernier radio-cérébral que Laridon avait pu lancer jusqu'aux méninges d'Oronius.

Un étrange pays, certes… parce qu'à nos deux aventuriers du vingt et unième siècle, il apparut comme *une résurrection du passé*, ou plutôt *comme un pays qui avait vécu moins vite que le reste du globe et qui était en retard d'un siècle ou deux*. C'était comme si Laridon et Julep, expérimentant à leur détriment les fameuses théories d'Einstein, avaient pris pied sur un morceau d'univers, détaché de la Terre et la suivant *avec une vitesse différente*, de sorte que *le temps y retardait de la durée susdite*.

Ayant quitté le dernier point connu en l'an 2021, nos aventuriers atteignaient ce nouveau monde en l'an 1921, *c'est-à-dire cent ans avant*.

L'ignorant Julep ne s'en aperçut point ; il se contenta de s'étonner de l'apparence de cette civilisation retardataire ; mais Laridon retrouva avec ébahissement la vie terrestre, dont lui avaient parlé ses grands-parents : les autos, les chemins de fer, tout ce qui caractérisait la vie des humains avant qu'ils eussent conquis l'espace et déchiffré le grand secret des forces magnétiques et radio-actives, qui avaient transformé la physionomie de l'existence.

Laridon eut donc devant les yeux un pays, une ville et des hommes tels qu'ils eussent pu être un siècle auparavant : ces hommes ne volaient pas : ils marchaient ou roulaient sur le sol, participant sans trop de hâte au tran-tran d'une existence dont la naïveté ébahit le mécano.

Ces mœurs, en apparence patriarcales, ne le rassurèrent point et il demeura plein de délimite *parce qu'il se sentait dans le pays où l'avait conduit la* MAIN.

Obligeant Julep à se cacher, il écouta, observa et réfléchit.

— Qu'est-ce qu'on va faire, pour retrouver la trace de Mme Cyprienne et de m'sieu Chapuis, sans parler de Turlurette ?… C'est comme si on était chez les Zoulous. À supposer qu'ils soient prisonniers, nous ne pourrons les délivrer qu'en gardant la liberté de nos mouvements. Il faut d'abord y voir clair. Prudence et méfiance ! Ça ne serait pas à faire que les citoyens de ce pays aillent prévenir de notre arrivée *celui qui se sert de la main*.

Pour cette raison, il mena pendant plusieurs semaines, avec son insouciant compagnon, une existence bizarre et misérable, à peu près celle de deux civilisés jetés par un naufrage au milieu des périls d'une terre sauvage, se cachant le jour et rôdant la nuit, en quête d'un peu de nourriture. L'oreille constamment ouverte, Laridon apprit ainsi à comprendre et à baragouiner suffisamment le langage des naturels.

— À présent, on peut se risquer, déclara-t-il un beau jour. Il faut nous remettre en route et gagner une résidence où nous ayons chance de retrouver ceux que nous cherchons. On « barbottera » des « pelures » à concitoyens, pour qu'on nous croie du patelin et on verra venir. Toi, tu tiendras ta babillarde, puisque tu n'entraves rien à ce qu'ils disent.

Il importait en effet de se procurer des vêtements susceptibles de me point trancher sur l'accoutrement rococo des habitants. Comment voyager sous leur apparence actuelle, alors surtout qu'ils ne possédaient pas un centime en monnaie du pays et qu'ils ignoraient même de quelle nature elle était ? Prétendre, dans de pareilles conditions, parcourir une contrée, dont ils ignoraient la topographie, équivalait à se jeter à l'eau sans savoir nager.

Mais Laridon avait décidé qu'il possédait au moins un précieux atout, un atout maître : la veine, tout simplement – la veine dont le sourire rare ne se refuse jamais aux audacieux qui réclament ses faveurs avec une suffisante confiance.

Le plan du mécano était simple : il avait, de la cachette où ils se tenaient, aperçu une voie ferrée sur laquelle circulaient prudemment ces lourds véhicules antiques qu'en France et au siècle précédent on appelait des chemins de

fer ; à une petite distance s'apercevait une bonne vieille gare, à la mode d'autrefois. Il n'y avait qu'à s'en approcher nuitamment, à la faveur de l'obscurité, et à se glisser dans un fourgon de bagages en instance de départ.

Toute cette partie du plan s'exécuta facilement. En deux confortables malles d'osier, pleines de linge et de vêtements, qui facilitèrent leur transformation, ils s'installèrent, bien décidés à n'en sortir qu'une fois arrivés au point de destination de ces colis.

Douze heures plus tard, après maints chocs et transbordements qui plus d'une fois les alertèrent et firent battre leurs cœurs, ils reposèrent enfin en un séjour paisible et silencieux.

Il fallait profiter de cette accalmie pour sortir. Résolument, Laridon souleva le couvercle de sa prison.

CHAPITRE III

COMÉDIEN MALGRÉ LUI

Alors une légère stupeur se peignit sur ses traits.

Jusqu'à ce moment, il avait supposé que les paniers séjourneraient à l'arrivée, au moins quelques instants, dans les salles encombrées d'un dépôt de bagages. Tout son plan d'évasion reposait là-dessus.

Et voilà qu'il revoyait la lumière, non du jour, mais de l'électricité au milieu d'une pièce bizarre, tenant du salon et du cabinet de toilette.

Elle était ornée de glaces et tendue d'étoffes claires ; une odeur de parfums et de fards flottait dans l'air.

Les yeux écarquillés de Laridon inventorièrent le mobilier.

Il se composait d'une psyché, surmontant une table chargée de brosses, de pinceaux et de pots de maquillage. Il y avait en outre un divan, des fauteuils et un paravent. Des photographies et des dessins ornaient les murs ; des costumes et des perruques étaient accrochés aux portemanteaux ou jetés sur les sièges.

La situation devenait claire : Laridon se trouvait dans une loge d'artiste. Le destinataire des paniers devait être un acteur, à moins que ce ne fût une actrice.

Mais Julep ?

Parbleu ! il était là aussi, ronflant dans son panier, près de celui qui contenait Laridon. Ce dernier se décida à sortir tout à fait de sa coquille de vannerie.

Était-ce l'influence du milieu ? Il se mit à exécuter la série presque classique des gestes au moyen desquels les mimes expriment qu'ils craignent les oreilles indiscrètes. Il courut écouter à une porte que masquait le paravent et sa physionomie satisfaite indiqua qu'il n'avait entendu aucun bruit suspect.

Pirouettant alors sur lui-même, il appela, à voix basse :

— Julep !… Ohé, Julep ! Tu peux débarquer, vieux. On est au port.

— Aie ! aie ! gémit une voix lugubre, sortant des profondeurs du panier. Tire-moi de là, massa Victor ! Je suis moulu, fracassé…

Le couvercle se souleva et le noir montra sa bonne face bigarrée, au milieu de laquelle roulaient ses yeux effarés.

— Bono parfum ! renifla-t-il, en s'extrayant, avec mille grimaces, de son inconfortable prison.

Laridon lui expliqua en quelle sorte d'endroit le hasard les amenait.

La figure du nègre s'illumina.

— Bono !… Julep aimer jolies actrices !

— Pas de bêtises ! eh ! pochetée !… D'ailleurs, nous sommes peut-être chez un acteur… En attendant, profitons-en pour nous faire des têtes et nous rendre méconnaissables. Nous ne savons pas qui nous pourrons rencontrer.

Ce conseil fut aussitôt suivi. Après quoi, le Parisien partit à la découverte, en intimant à Julep :

— Ne bouge pas ! Je reviens de suite.

Il se glissa dans le couloir. Le personnel du théâtre ne devait pas encore être à son poste. Dans le boyau étroit et mal éclairé sur lequel s'ouvraient les loges des artistes, l'ex mécano de *l'Alcyon-Car* n'aperçut âme qui vive. Au surplus, il n'aperçut pas davantage ce qu'il cherchait. Ce n'étaient pas ces murs qui pouvaient le renseigner sur les us et coutumes de la ville dans laquelle Julep et lui venaient d'échouer.

Son audace croissant à mesure qu'une rencontre devenait moins probable, il s'aventura plus loin et se risqua même à entr'ouvrir plusieurs portes. Toutes les loges étaient vides. Aucune n'était éclairée.

— Allons ! Je crois bien qu'on joue *Relâche*, ce soir, plaisanta-t-il tout à fait rassuré.

Il fit demi-tour…

Un bruit de pas venant à sa rencontre le rappela à la prudence. Il chercha des yeux un coin pour s'y dissimuler.

Trop tard !

L'importun apparaissait au tournant du boyau, à quatre pas à peine de Laridon. Ce dernier se crut découvert, perdu… Un cri rauque s'échappa de sa gorge.

Mais un grand éclat de rire lui répondit : ce n'était que Julep, Julep hilare, tenant en main un « illustré » dont il contemplait avec ravissement la première page.

— Regarde, massa Laridon ! cria-t-il, d'un air de jubilation intense. Portrait Julep !… Beau noir déjà célèbre dans ce pays !

Abruti par la stupéfaction, le mécano regarda : effectivement, c'était bien la face hilare et le nez épaté du zèbre humain ; c'était Julep, mais revêtu d'une sorte d'uniforme bizarre, qui devait être un costume d'apparat.

— Ah ça ! Est-ce que les reporters de ce patelin diabolique auraient déjà, sans que nous nous en apercevions, réussi à pincer nos bobines ? se demanda que le brave mécano avec inquiétude. Ils seraient bigrement forts ! Je ne me suis douté de rien…

Tout à coup, il partit à son tour d'un formidable éclat de rire : ses yeux venaient de tomber sur la légende qui accompagnait le cliché. Et, si peu qu'il connût du langage local, il réussit pourtant à déchiffrer le sens du pathos imprimé.

C'était ce qui causait son accès de gaieté.

— Ce n'est pas toi, mon brave cœur à la crème ! cria-t-il. C'est un personnage princier… royal !… Tout simplement, le chef du gouvernement, le souverain du pays, pommelé comme toi, et à qui tu ressembles par la plus étrange des coïncidences. Ma parole ! on dirait deux frères !… Félicitations vieux ! C'est flatteur !

Il s'interrompit soudain, pétrifié par l'effet que produisaient ses paroles, on qu'elles paraissaient produire.

Cet effet était prodigieux. Les yeux du bon négro étaient devenus fixes… et tout son corps semblait changé en statue…

Instinctivement, Laridon se retourna. Car il lui paraissait invraisemblable que ses paroles eussent suffi à provoquer chez son compagnon une pareille émotion.

Derrière lui, il n'y avait que le couloir désert.

Rassuré, mais ne comprenant toujours pas, il apostropha son compagnon, tout en le saisissant par le bras pour l'entraîner.

— Viens effacer ton maquillage, vieux. Ça diminuera cette ressemblance qui pourrait éberluer ta maman, si tu la retrouvais par ici… Viens !… Mais viens donc !…

C'était en vain qu'il s'égosillait et qu'il tirait son compagnon.

Julep ne bougeait pas… Laridon aurait pu plus aisément déraciner un arbre.

En même temps, la physionomie grimée et blanchie par la cold-cream changeait encore, se figeait, se durcissait, devenait comme un visage de statue.

Ce n'était que le commencement du mystère ; car, à partir de cet instant, il se produisit dans les façons d'être du nègre d'Oronius une transformation qui ne devait être expliquée que par la suite.

Mais Laridon ne s'en rendit pas immédiatement compte. Il n'avait pas le temps de réfléchir. Déjà, les événements l'emportaient comme un fétu de paille au sein de la tempête.

Pourtant, il y avait de quoi être stupéfait.

— Julep perdait-il la tête ?

Devenu tout à coup sombre et taciturne, tel que son ami ne l'avait jamais vu, le nègre puéril le repoussa tout à coup, tourna les talons. Il s'en fut, rogue et compassé, s'asseoir devant la glace et se démaquiller, sans souffler mot.

Interloqué, Laridon l'avait suivi.

— Tu te décides ? Ce n'est pas trop tôt ! s'exclama-t-il. Après la toilette, qu'allons-nous faire ? Nous sommes, bien peu tuyautés pour nous risquer dans cette sacrée ville !

Ils ne l'étaient guère, en effet.

Julep, lui, ne paraissait pas plus s'en soucier que de son premier pagne.

Qualifier son air d'énigmatique serait exagéré, car ses gestes saccadés témoignaient d'une certaine nervosité. Mais il se donnait l'apparence d'une insensibilité qui ressemblait beaucoup au flegme.

Et puis, il continuait à se taire, ce qui était tout à fait anormal.

Laridon supposa qu'il était vexé.

Pourtant, le moment semblait assez mal choisi de se montrer susceptible.

— Allons ! dit-il avec agitation. Ce n'est pas le cas de bouder. Il faut nous tirer de là. As-tu une idée ?

Quant à lui, il avait beau se mettre l'esprit à la torture, il n'en trouvait pas l'ombre d'une.

La situation devenait du plus en plus malaisée. S'aventurer dans les rues devinées au dehors, c'était se livrer à tous les dangers de l'inconnu. Au moment de faire ce pas décisif, le mécano hésitait un peu. Ce n'était pas qu'il eût cessé d'avoir confiance en sa faconde et en ses ressources de débrouillard ; parbleu ! il n'avait pas la langue dans sa poche et il savait parler aux gens. Demander son chemin, sans paraître emprunté, et faire causer les uns et les autres n'est pas tellement difficile quand on est Parigot et pas précisément timide.

— Plein les yeux ! pensait Laridon. Je leur en ficherais plein la vue, aux braves gens de ce pays dont j'ignore le nom ! Et je les amènerai bien à me dire s'ils ont aperçu le bout de nez rose de Mme Cyprienne ou le mine futée de ma Turlurette… Seulement, voilà ! *N'aurai-je affaire qu'aux gens du pays ?*

La vérité était qu'il s'attendait à se heurter à *ceux qui dirigeaient et avaient envoyé la main*.

Et dame ! si travesti et maquillé qu'il se sentit, Laridon n'était pas certain de n'être point, pour ceux-là, *une figure de connaissance*.

Pourtant, il lui fallait sortir, il lui fallait se risquer, s'il voulait remplir la mission qu'il s'était donnée, c'est-à-dire obtenir des nouvelles, de Jean Chapuis et des deux jeunes femmes.

Julep avait repris son aspect naturel.

Il se leva et enveloppa le matériel et le maquillage épars sur la table comme s'il avait l'intention de l'emporter.

L'indélicatesse de ce procédé choqua Victor. De plus, il estimait ce larcin stupide et inutile.

— À quoi cela te servira-t-il, jus du chapeau ? demanda-t-il ironiquement. Tu vois bien à qui tu ressembles, quand tu te maquilles !… Tu n'es pourtant pas bâti pour jouer les sosies de souverains !

Sans daigner répondre, le noir se dirigea vers la porte et s'engouffra dans le couloir.

— Où vas-tu ? cria Laridon, stupéfait, en se précipitant derrière lui.

Julep allait vite et conservait son avance. Il disparut dans un escalier en colimaçon.

Le mécano ne prit pas le temps de réfléchir. Il s'élança pour rattraper Julep et l'empêcher de commettre quelque extravagance.

Car l'idée terrifiante lui venait que son compagnon était en train de perdre la tête.

Ce qui suivit ne pouvait que le confirmer dans cette opinion.

Au bas de l'escalier qu'il descendit quatre à quatre, Laridon trouva une porte ouverte et la franchit, emporté par son élan.

Aussitôt, il fit la grimace.

Il était sur le trottoir illuminé d'une rue. La porte franchie devait être la sortie des artistes.

Julep l'y avait précédé.

Avec un calme stupéfiant, le timide Africain s'approchait d'une automobile arrêtée devant le théâtre et adressait au chauffeur un signe impérieux.

— Il est fou ! Ça y est ! pensa Laridon, dont les jambes flageolaient. Le pauvre se croit sur les grands boulevards. Je parie qu'il va demander à monter à Ménilmuche pour voir Montmartre. Et comme il va demander cela en français, nous allons être immédiatement repérés !

Et déjà il s'inquiétait de ce qu'il devait faire : battre en retraite et abandonner son infortuné compagnon ? ou se résigner à courir l'aventure ?

Naturellement, la première perspective répugnait fort au brave Laridon.

Mais il n'eut pas à choisir, un véritable coup de théâtre se produisit.

Le bref colloque engagé entre Julep et le chauffeur aboutit. Le second descendit de son siège et ouvrit respectueusement la portière.

Majestueux, Julep monta et s'assit.

Alors, se décidant brusquement, le mécano sauta dans l'auto et prit place auprès de son ami.

— On verra bien où cela nous conduira ! grommela-t-il.

L'auto démarrait.

Il fallut à Laridon trois bonnes minutes pour retrouver son souffle, coupé autant par les sentiments tumultueux qui l'agitaient que par la gymnastique violente à laquelle il venait de se livrer.

— Julep ! bredouilla-t-il enfin. Tu es fou !… fou à lier !… Reviens à toi, Julep !… Reprends conscience de notre situation. C'est très beau de payer d'audace ; mais, il faudrait savoir où on va. Pourquoi es-tu monté dans cette voiture ?

Calme, béat, les yeux ailleurs et l'esprit aussi, l'effarant nègre ne semblait même pas l'entendre.

Cette fois, le Parisien se fâcha pour de bon.

— Veux-tu répondre ? cria-t-il, en secouant son ami. Celui-ci ne broncha pas.

— Allons ! c'est ce que je pensais. Il a perdu la boule ! murmura le mécano découragé. Pour le coup, me voilà bien, moi !

Et il demeura en face de Julep – de Julep aussi muet, aussi indéchiffrable qu'un sphynx.

Le trajet fut court. Au bout de quelques minutes, l'auto s'arrêta.

Julep se dressa, comme mû par un ressort.

— Nous, sommes arrivés, déclara-t-il d'une voix paisible. C'est bien simple : je vais louer un appartement… Ah ! n'oublions pas qu'il faut parler la langue du pays.

— Mais tu n'en connais pas un traître mot ! C'est moi qui devrai te servir d'interprète ! hurla Laridon, en tentant de saisir à bras-le-corps cet insensé.

Il n'étreignit que le vide… Avec une étonnante agilité, Julep, lui échappant, était déjà sur le trottoir.

Laridon le vit s'approcher d'une porte, sonner, saluer et pénétrer à demi dans un vestibule sombre, où se devinait une silhouette. Un dialogue commença.

Ce qui se produisait était tellement extraordinaire et tellement imprévu que les impressions de Laridon s'embrouillaient dans sa tête, comme un peloton de fil dévidé par la griffe d'un jeune chat.

Tout, dans cette aventure, lui paraissait stupéfiant. Il se sentait pris dans l'engrenage de la fatalité et comprenait l'inutilité de résister. Trop tard ! Il n'y avait plus qu'à laisser faire Julep.

Résigné à tout, il descendit de l'auto et s'approcha de la porte juste à temps pour entendre une voix de femme répondre, *dans la langue qu'ignorait le nègre :*

— Une petit logement ? Parfaitement, monsieur. Je vais vous conduire.

Ainsi, le miracle s'était produit ! Julep avait réussi à se faire comprendre !…

De quelle façon ? Laridon n'en avait pas la moindre idée. Il se bornait à constater le résultat.

Il se mit, lui aussi, à suivre la femme. Elle les guida vers un escalier dont l'ascension lui parut interminable.

Derrière eux, quelqu'un avait refermé la porte, une porte au grincement sinistre.

Le mécano ne put s'empêcher de frissonner.

Arrivée au septième palier, la femme ouvrit un vantail et introduisit les deux serviteurs d'Oronius dans le petit loge-

ment annoncé : trois misérables pièces mansardées, deux chambres et un cabinet pompeusement baptisé salon.

Elle alluma une lampe (car, en ce logis vétuste et suranné, il n'y avait même pas l'électricité !). Laridon put enfin examiner l'introductrice.

Quelle face morte elle avait ! Quelle pâleur livide ! Devant elle, devant sa silhouette molle, mince, presque inexistante, on croyait être devant un fantôme.

Elle donnait l'impression qu'aucune vie, aucune intelligence, aucune volonté n'habitaient son corps.

Elle parlait, pourtant, d'une voix sans timbre ; et elle faisait des gestes – des gestes mous.

Elle tendit un portefeuille.

— Reprenez vos papiers, dit-elle simplement. Laridon le prit.

Un simple coup d'œil jeté au contenu lui fit comprendre – en partie du moins – le truc employé par le nègre.

Cartes et papiers étaient au nom d'Azur Cœur-Exalté, acteur, *voyageant accompagné de son domestique*.

Parbleu ! tout s'expliquait : l'assurance de Julep, l'accueil de la femme. Grâce au portefeuille de l'« incarnateur » Azur Cœur-Exalté, qui devait traîner dans la loge et dont l'indélicat Julep s'était emparé, les deux aventuriers se trouvaient providentiellement pourvus d'un état civil et de papiers d'identité.

Du diable si Laridon aurait jamais supposé autant d'astuce et de présence d'esprit à son étonnant compagnon !

Il en était presque humilié.

Ainsi, tandis qu'il pataugeait dans le plus marécageux des découragements, Julep découvrait le moyen de les tirer d'affaire, ou, tout au moins, de leur faciliter le séjour dans la ville inconnue, ce qui était bien quelque chose.

La manœuvre était risquée, toutefois, et son efficacité ne pouvait être que provisoire.

L'authentique Azur Cœur-Exalté devait être dans la ville. Tôt ou tard, il allait s'apercevoir de la disparition de son portefeuille. Il préviendrait surement la police. C'était une question d'heures.

— Bah ! nous verrons bien ! conclut Laridon.

Il aurait pu aussi se demander pourquoi et comment Julep les avait amenés en ce singulier logis.

Où en avait-il déniché l'adresse ?

Pour le quart d'heure, le mécano ne songeait pas à poser ces questions ; il se réservait d'interroger son second à loisir, quand tous deux seraient seuls.

Mais, auparavant, il voulait reprendre le gouvernail, c'est-à-dire la direction de l'aventure, des mains imprudentes du nègre téméraire.

Laridon l'avait décidé : c'était lui-même qui jouerait le rôle d'Azur Cœur-Exalté. Julep serait relégué dans l'emploi de domestique.

Comme c'était un rôle muet, il n'y ferait pas de gaffes.

Ayant pris le portefeuille, Laridon entra instantanément dans la peau de son personnage, en fourrant dans sa poche les papiers dérobés.

Puis il déclara majestueusement :

— L'appartement nous convient. Demain, j'enverrai chercher mes bagages. Ce soir, laissez-nous ; je tombe de sommeil.

La femme n'objecta rien et sortit, de cette allure passive qui la caractérisait.

Laridon écoula s'éteindre dans la cage de l'escalier le bruit menu de ses pas.

Alors il se tourna vers Julep :

— Mes compliments ! dit-il aimablement.

C'était de l'amabilité perdue. Le nègre n'y prenait pas garde. Il se tenait debout au milieu de la pièce d'un air tout à fait dégagé des choses d'ici-bas.

Puis, comme quelqu'un qui se dégèle dans la bonne chaleur d'une pièce close, après avoir été engourdi par le froid du dehors, ou, plus exactement encore, à la façon d'un homme qui s'éveille, il se secoua lentement, porta les mains à son front, se frotta les yeux, promena ses regards autour de lui et, bâillant à se décrocher la mâchoire, se laissa tomber dans l'unique fauteuil, en gémissant :

— Julep sommeil !

Et il se retourna, se carra, s'allongea, ainsi qu'on fait quand on s'apprête à dormir.

Cette attitude choqua Laridon au plus haut point. Il est vrai que la plaisanterie commençait à dépasser les bornes.

Bondissant comme un tigre, il secoua le nègre et rugit :

— Est-ce que tu te figures que je vais te laisser dormir avant d'avoir écouté tes explications ? Suis-je un pantin ou un coquillage ? On ne me fait pas marcher comme ça, mon petit ! Réponds, ou je te sors la langue !

Il pouvait bien s'égosiller tant qu'il voulait Julep ronflait déjà…

Dormait-il ? Ou faisait-il semblant, par farce ?…

Laridon voulut s'en assurer.

— Adieu, demi blanchi ! dit-il avec une feinte dignité. Tire-toi de là comme tu pourras. Moi, je me barre, puisque tu ne daignes pas me confier tes plans.

Il se dirigea vers la porte, pensant bien que Julep le rappellerait avant qu'il l'eût franchie.

Non ! le nègre ronflait de plus belle, tandis que Laridon, par amour-propre, continuait sa comédie.

Penaud et dépité, il se trouva sur le palier.

Il persistait à croire que Julep ne dormait que d'un œil et l'attendait pour se moquer de lui. Aussi ne voulut-il pas rentrer.

Après tout, dans leur situation, une petite reconnaissance des lieux pouvait n'être pas inutile.

Il se mit à descendre…

Comme il arrivait au second palier, une porte s'ouvrit et une jeune fille apparut.

Ébloui, Laridon – le volage Laridon ! – faillit joindre les mains croyant en une vision…

Cette vision, il est vrai, avait les yeux de Turlurette… Sans qu'il s'en rendit compte, ce fut sans doute ce qui séduisit le mécano, et l'enchaîna dès le premier coup d'œil.

Surprise, effrayée peut-être par cette présence inopinée, la jeune fille demeura interdite, ramenant d'un geste vif, sur la naissance de sa gorge, son fichu de dentelle.

Ses grands yeux interrogèrent, le visage de Laridon – ce visage qu'il s'était appliqué à grimer avec soin.

Rassurée sans doute par cet examen, elle passa, tandis que le Parigot, plus troublé encore qu'elle-même, balbutiait :

— Pardon, mademoiselle…

Où avait-il la tête ? Ces mots, machinalement, il les prononça, *en français.*

Et, sur le moment, il ne s'aperçut même pas de cette inconcevable imprudence.

Pourtant, Fleur-Sauvage avait tressailli…

Elle enveloppa le mécano d'un regard bizarre, où il y avait de l'étonnement, de l'inquiétude, de l'espoir et de la joie.

Puis, lentement, elle disparut sans répondre.

Alors, oubliant tout, les yeux et le cœur emplis de la délicieuse vision, Laridon remonta vers la mansarde.

Qu'importaient les dangers, l'insécurité du lendemain ?

Il n'était plus dans la ville inconnue – dans la ville où l'amenait *la main fugitive*… Il ne venait plus jouer sa vie contre le salut de la fille de son maître.

Ivre, ensorcelé, il ne songeait désormais qu'à une chose : revoir la belle inconnue aux jolis yeux…

CHAPITRE IV

LES DANGERS DE L'AMOUR

Il trouva Julep réveillé et tournant comme un fauve en cage, en donnant tous les signes de la plus vive agitation.

La récente impassibilité du noir bariolé l'avait complètement abandonné : sur sa physionomie, l'effarement reparaissait.

Lorsque le mécano pénétra dans la chambre, le bon Congolais se jeta presque sur lui, en disant d'une voix inquiète :

— Master Julep pas tranquille, massa Victor… Toi raconter choses à lui, dire pourquoi nous sommes ici…

C'était lui qui le demandait ! le mécano trouva la plaisanterie un peu corsée.

— Tu ne manques pas d'audace ! s'exclama-t-il. C'est à toi qu'il faut poser ces questions.

— À moi ? se récria Julep, avec une indubitable candeur.

— Bien sûr ! C'est toi qui nous as amenés.

Oh ! le visage du noir en entendant cela !…

C'était mieux qu'un poème, c'était une tragédie. Ses yeux faisaient boules ; ses paupières s'ouvraient démesurément ; sa bouche s'agrandissait ; le malheureux semblait étouffer.

Aucun doute : il ne parvenait pas à comprendre.

— Massa Laridon plaisanter balbutia-t-il.

Ce fut au tour du mécano d'ouvrir une bouche démesurée.

— C'est un peu fort ! s'exclama-t-il. Quel est celui des deux qui se f… iche de l'autre ? Et qui est-ce qui nous a conduits dans cette maison ?

— Toi, massa Laridon !

— C'est moi ! J'ai appelé l'auto ? J'ai donné l'adresse ? Loué trois mansardes ? C'est moi aussi peut-être qui ai subtilisé le portefeuille du seigneur Azur Cœur-Exalté ?

— Oui… Massa Laridon tout fait… Master Julep rien du tout… seulement dormir…

Il parlait avec une conviction évidente. Son expression excluait toute idée de plaisanterie.

Mais, alors, si la chose s'était passée comme sa réponse la donnait à entendre, s'il avait agi *en dormant*, que fallait-il penser ?

Était-il somnambule ?

Laridon commençait à être fort inquiet au sujet de l'état mental du nègre.

— Écoute, Julep, dit-il en adoucissant le ton, tu dois être fatigué et tu as besoin de repos. Va te pagnoter ; il y a un plumard dans la chambre à côté. Demain, tes idées seront plus nettes et les miennes aussi. Nous tâcherons de visionner en clair sur toute cette histoire, Mets-toi seulement ceci dans le ciboulot : je me nomme Azur Cœur-Exalté, je suis acteur et tu es mon domestique. Ceci posé, comme tu ignores la langue du pays, je te conjure de ne plus ouvrir la bouche.

— Julep muet ! proclama docilement le nègre, en passant dans la chambre voisine, dans laquelle, par prudence, Laridon l'enferma à double tour.

— Pionce bien et tâche de ne pas avoir de cauchemar ! cria-t-il à travers la porte.

Il n'en eut pas, lui. Une seule vision hanta son sommeil, écartant de son cerveau enfiévré toute autre préoccupation.

Et sa nuit s'écoula à rêver d'un joli minois malicieux, dont les grands yeux le regardaient.

Le matin vint…

En voyant reparaitre le jour derrière la vitre de la lucarne qui éclairait la chambre, Laridon oublia un instant *celle qui avait les yeux de Turlurette*, pour envisager la situation.

— Vive l'amour ! cria-t-il tout à coup. C'est lui qui nous tirera d'affaire ! Par cette fée du labyrinthe, nous trouverons le fil qui nous conduira vers celle que je dois ramener.

Et, s'étant habillé, il alla retrouver son alter ego.

Celui-ci, encore au lit, avait l'air morose ; disons plus, il était lugubre. En apercevant l'« incarnateur » improvisé, il se mit à pousser d'effroyables soupirs.

— Eh bien ? As-tu retrouvé la mémoire, boule de bitume ?

— Non, massa ! soupira Julep.

Et Julep ajouta sans transition ces mots, qui firent passer un frison dans le dos de Laridon :

— Joli noir, faim !

Le mécano le connaissait. Sur ce sujet, il était intraitable ; impossible de détourner son attention.

— Écoute, dit-il sévèrement. Il ne s'agit pas de faire un dieu de ton bid, sacré goinfre. Veux-tu retrouver la fille d'Oronius ?

Julep ouvrit des yeux de veau qu'on arrache aux douceurs du pâturage pour l'entraîner vers l'abattoir.

— Bien sûr ! geignit-il. Mais… manger d'abord !

Laridon frappa du pied. Cette obstination le révoltait.

— Nous mangerons après, riposta-t-il. Pour réussir, il faudra nous imposer quelques privations. Le « trèfle » manque… ou du moins je n'ai pas vu l'ombre d'un fafiot dans le portefeuille du seigneur Azur. Donc imaginons-nous être dans un pays où c'est la mode de se serrer la ceinture.

Julep bondit.

— Ti veux dire pas manger ? rugit-il.

— Nous n'en mourrons pas, vieux, assura Laridon d'un ton conciliant. J'ai lu dans une des revues scientifiques de notre maître, le grand Oronius, que l'homme peut se soutenir

pendant plusieurs semaines en buvant seulement. Et, Dieu merci, l'*aqua fresca* ne manque pas.

La grimace du nègre à peau striée ne reflétait pas l'enthousiasme.

— Rendors-toi, conseilla Laridon. Qui dort, briffe !

Il repassa dans la chambre voisine.

Au fond, il n'était pas plus fier que ça.

S'il est aisé de jeûner… en paroles, il l'est beaucoup moins de réaliser ce sacrifice. Pour agir, il faut des forces ; et pour être fort, il faut s'alimenter.

— Allons toujours faire un petit tour, se dit le mécano. Cela me changera les idées… ou m'en donnera une.

Ayant pris la précaution d'enfermer le récalcitrant Julep, il quitta la mansarde.

Moins d'une heure après il y rentrait transformé, radieux et fermement convaincu qu'il fallait rester au gite, quitte à y périr d'inanition.

D'où venait ce changement ? Point des renseignements qu'il avait recueillis, car il n'était même pas descendu jusqu'au rez-de-chaussée.

Mais lui fallait-il aller si loin pour trouver son destin ?

Le malicieux petit dieu qui, si léger, semble d'un si grand poids quand il pèse sur nos décisions, l'avait replacé en face de Fleur-Sauvage.

Guettait-elle son passage ?

Il put le croire.

Et l'inévitable se produisit. Le même trouble qui l'avait saisi la veille, s'empara de nouveau de lui. Il cessa de s'appartenir et, poussé par une force invincible, il osa s'arrêter et adresser la parole à la jeune fille… dans la langue du pays, cette fois.

Elle répondit.

Que se dirent-ils ? Des riens, peut-être. Mais ces riens-là sont si éloquents, lorsque les cœurs sont de la conversation !

Or, ils l'étaient. Il n'y avait qu'à lire dans les yeux des deux jeunes gens pour le deviner.

Ceux qui ne croient point aux mystérieux courants qui aimantent nos sympathies et nous font reconnaître *sous quelque apparence qu'ils aient prise, ceux que nous devons aimer*, s'étonneront seuls de la folie de Laridon.

Quand il remonta, il était ensorcelé au point d'être prêt à tout risquer pour demeurer sous le même toit que la jolie fille.

Naturellement, comme il arrive toujours en pareil cas, il sut se trouver d'excellentes raisons.

— Quelque chose me le dit, c'est par elle que j'aurai des nouvelles de Mme Cyprienne… et de Turlurette ! s'affirma-t-il.

Vertige de l'amour !

Dans cette disposition d'esprit, il entra voir si le nègre était en humeur d'ouïr les arguments de son optimisme amoureux.

Dès le seuil, il fut cloué au parquet par le plus inattendu des spectacles.

— Rêvé-je… ou suis-je devenu dingo ? s'exclama-t-il, en écarquillant les yeux.

Ce que c'était ?

Tout bonnement Julep attablé, la serviette nouée sous le menton, dévorant à belles dents et buvant de larges rasades.

Spectacle réjouissant !

Certes, il était bien inutile d'offrir à ce convive épanoui la viande creuse de l'espoir et de le chimère, seul mets que Laridon revenait lui servir.

Il avait mieux, beaucoup mieux !

De quel ciel était donc tombée cette manne ?

— Massa Laridon scusera ! cria le nègre la bouche pleine. Master Julep trop creusé pour attendre… Mais bon noir avoir cœur… a réservé part massa…

— Allons-y ! décida le mécano, sans hésiter.

En dépit de l'amour, son estomac, à lui aussi, criait famine. Il s'attabla.

Quand sa fringale fut un peu calmée, il questionna :

— Où diable t'es-tu procuré cela ? Sais-tu que tu deviens étonnant ?

En effet, il commençait à éprouver une véritable admiration pour cet ingénieux et facétieux fils de Cham, trop méconnu par lui.

Julep cligna de l'œil.

— Pas bien loin riposta-t-il. Ti peux le voir, Master Julep a du naze ! lui trouvé tout là…

Il désignait la pièce voisine.

— Bon noir a compris. Ça nanan : envoi de massa Laridon.

— Encore ! C'est une mystification. Je ne t'ai rien envoyé du tout. Qui t'a apporté cela ?

— Pas savoir… Pas vu personne… Pourvu Julep manger, pas besoin connaître petit nom cuisinière.

Cette insouciance agaça Laridon. Il flairait un mystère et voulait comprendre.

Un mot du nègre le lança sur la voie où il devait s'égarer :

— Ami dans la maison ! insinua-t-il avec un large sourire. Ami de ti massa Victor !

— Peut-être bien ! admit ce dernier, ravi.

Il pensa tout de suite à Fleur-Sauvage.

Il ne lui vint pas à l'esprit qu'en même temps qu'un ange, la mystérieuse maison pouvait abriter un démon.

Il se dit, le cœur palpitant d'allégresse :

— C'est elle !… Elle m'a deviné !… Elle veut nous aider !…

Et il l'en aima davantage.

Cela dura trois jours, durant lesquels, ne songeant qu'à Fleur-Sauvage, ne voyant qu'elle, et préparant (sous l'innocent prétexte qu'elle avait les yeux de Turlurette et qu'ainsi il n'était pas tout à fait infidèle au souvenir de celle-ci !) un aveu qu'il reculait sans cesse, le volage Laridon se refusa à sentir s'épaissir autour du lui les ténèbres du mystère.

Il avait un bandeau sur les yeux.

Et pourtant, que de questions il aurait dû poser !

Qu'était cette demeure, dans laquelle ils étaient entrés de si étrange façon ?

Qui les avait accueillis ?

Dans quel but ?

Ce n'était pas Fleur-Sauvage. Avant la rencontre sur le palier, elle ignorait la présence du mécano et de son nègre.

Ce n'était pas davantage la femme pâle, larve informe, esclave d'une volonté qui ne se manifestait pas.

À ces locataires, si légèrement acceptés, on ne demandait rien ; nul ne paraissait s'inquiéter d'eux, ce qui n'empêchait pas les repas d'être servis à heure fixe, par une main invisible.

Mais ni l'un ni l'autre ne s'en étonnaient.

Et, oublieux de l'audacieux projet qui les avait lancés en cette aventure, ils demeuraient pareillement inactifs.

Qu'attendait donc Victor Laridon ?

Tout simplement une parole de Fleur-Sauvage, cette parole qui devait entraîner son imprudent aveu et le vouer du même coup aux reproches de Julep !

CHAPITRE V

OÙ JULEP N'EST PAS CONTENT

Quel réveil après un si beau rêve !

Fleur-Sauvage s'était envolée, emportant la confidence, et Laridon, tout penaud se retrouvait seul, en face du nègre, jailli de se chambre comme un diable d'une boîte à surprise.

Quelle douche !

Tombant sur l'ivresse de l'amoureux, elle le dégrisa instantanément.

Et ce fut alors qu'il entrevit l'énormité de l'imprudence commise.

En somme, les réponses ambiguës de Fleur-Sauvage laissaient planer un doute. En dépit des sentiments qu'elle avait laissé percer, elle appartenait à la famille de cet étrange professeur Astaroth, qu'elle-même appelait *le rival de Satan*.

Or, le mécano d'Oronius ne pouvait oublier ses précédents rapports avec un autre personnage diabolique et protéiforme, qui avait nom Hantzen ; le poussah Otto Hantzen, que les familiers du savant parisien trouvaient toujours sur leur route.

Malgré lui, il se sentait impressionné du rapprochement qui se faisait instinctivement dans son esprit :

Astaroth !… Hantzen !…

L'un pouvait valoir l'autre.

Et à supposer qu'il y *eût entre eux quelque rapport*, et que le premier ou le *second fût pour quelque chose dans la disparition de Cyprienne et de Jean Chapuis*, était-il raisonnable de courir la chance qu'ils fussent avertis de l'identité des libérateurs ?

Fleur-Sauvage pouvait trahir le secret du Parisien, sinon par perfidie, tout au moins par imprudence ou maladresse… Elle pouvait mettre en méfiance le mystérieux Astaroth, l'amener à découvrir la véritable nationalité des deux nouveaux locataires de sa maison.

Vraiment, c'était bien la peine de s'être grimé, pour mettre aussi follement son secret entre les mains d'une petite fille !

Julep avait raison de fulminer.

— Qu'est-ce que j'ai fait de si grave ? bégaya l'amoureux, en essayant de relever la tête.

— Master Julep entendu ! prononça le nègre d'un air sagace.

— Tu as entendu !… Tu écoutais donc à la porte ?… Tu ne devrais pas t'en vanter, riposta Laridon vexé.

— Julep pas rassuré… penser mazelle Cyprienne et massa Chapuis… Penser aussi Turlurette !… Massa Laridon,

ti oublier Turlurette ! Pas bien ! Tout ça pour roucouler avec petite poule ! Ça pas joli ! Ça pas malin !

— Pas malin ! protesta le mécano, blessé au vif. Qu'est-ce que tu en sais, godiche ? C'est une alliée, cette mignarde… Tu n'es qu'un blasphémateur.

— Julep pas amoureux… pas fou… pas poire !… Petites poules ramener pauvre coq dans la marmite ! Gare ! Gare !… Master Julep li bien voir la casse… Li savoir se méfier.

Mais l'ironie du nègre sceptique allait à l'encontre de son but. Plus il rappelait à son chef de file combien il est dangereux de se confier aux femmes, plus changeantes que le temps et moins sûres que l'onde, plus il évoquait leur perfidie, leurs mensonges, leurs trahisons, plus l'amoureux voyait sa Fleur-Sauvage, aux yeux si purs, différente de ces Circés !

À leur masque, au sourire ambigu, à leurs regards, dont on ne sait s'ils caressent ou menacent, à leur faux amour, qui, le plus souvent, dissimule de la haine, pouvait-on comparer la fraicheur charmante et la tendre sincérité qu'il avait lue dans les yeux de la jeune fille ?

Raffermie par ce qui aurait dû l'ébranler, sa foi revenait et il osa, avec cette éloquence persuasive que peut seul donner l'amour, entreprendre de défendre l'énigmatique Fleur-Sauvage contre les accusations sacrilèges du sermonneur.

— Tais-toi ! s'écria-t-il avec chaleur. Celle-ci ressemble à la seule Turlurette… *Parfois, je me demande si ce n'est pas elle, maquillée comme nous le sommes nous-mêmes,* et en possession du secret que nous cherchons… J'ignore encore, puisque tu prétends n'y être pour rien, quelle volonté nous a conduits dans cette caserne. Mais j'affirme hardiment qu'elle doit

s'appeler Providence. Nous sommes *là où nous devons être*, c'est-à-dire tout près de notre but. Tu n'y as pas réfléchi, ingrat. Le seul fait d'avoir vécu ici trois jours et trois nuits, sans que nul soit venu nous poser la moindre question indiscrète, d'y avoir été nourris de la mystérieuse façon que tu sais, ce fait unique constituerait un miracle, si je ne savais qu'il faut l'attribuer à celle que tes inconséquents propos outragent.

Il s'avançait beaucoup.

En réalité, le désir qu'il avait de fournir à Julep d'irrésistibles arguments le portait à oublier bien des choses.

Fleur-Sauvage avait nié être pour quoi que ce fût dans leur ravitaillement.

D'autre part, elle avait recommandé la prudence, ce qui sous-entendait l'existence d'un danger.

De toute évidence, elle n'attribuait pas à un hasard leur venue dans la maison du *rival de Satan*, aussi n'y avait-il aucune raison de penser qu'elle fût pour quelque chose dans la trompeuse sécurité dont ils jouissaient.

Emporté par son ardeur, Laridon négligeait ces indices.

— Au cours de cet entretien que tu oses me reprocher dit-il avec feu, je ne me suis pas seulement confié à cette petite Fleur-Sauvage ; j'en ai reçu de précieuses indications… qui pourront faciliter notre tâche. Sais-tu où nous sommes, pochetée ?… Non ?… Eh bien, nous sommes *chez le diable*…

— Alors, Julep vouloir filer tout de suite ! déclara le nègre, fort peu enthousiasmé.

— Idiot !… Attends donc !… Ne penses-tu pas, d'autre part, que l'enlèvement de m'sieu Chapuis et de m'ame Cyprienne, dans les conditions que nous avons entrevues, présentait quelque chose de diabolique ?

— Julep li trouve !

— En ce cas, nous avons les plus grandes chances de les retrouver l'un et l'autre chez le diable… Comprends-tu ? s'écria joyeusement Laridon… Il faut donc nous réjouir d'être ici.

— Moi préférer être ailleurs, riposta l'obstiné gentleman « de couleur ».

— Tu changeras d'idée… Et si le rival de Satan, ce mystérieux professeur Astaroth, était tout bonnement notre ennemi acharné ?… S'il était Hantzen, venu se refaire dans ce mystérieux pays ?

— Ti vas voir master Julep prendre jambes à son cou !…

La poigne de Laridon brisa net l'élan du couard.

— Non, savon naphtalan ! Tu resteras. Nous sommes chez le rival de Satan et nous y avons une alliée. Voilà ce qu'il faut t'enfoncer dans le crâne. Je ne sais pas ce que ce diable a dans le ventre ; mais, j'ai dans l'idée que nous ne lui laisserons pas le temps de se faire ermite. Hein !… que dirais-tu si nous lui arrachions ses griffes pour les rapporter à Oronius, qui en ferait des breloques ?

Le nègre fit la moue.

Pour chauffer cet enthousiasme récalcitrant, le mécano monta d'un ton.

— Nous lui couperons ses cornes… et nous en ferons des poignées de cannes ! proclama-t-il.

— Et ses dents ? risqua Julep.

— Nous en ferons des souvenirs à distribuer aux amis… On détaille ! On détaille ! Nous vendrons la peau du professeur Astaroth… s'il est ce que je soupçonne… Qu'est-ce qu'on risque ? Rien que nos deux vivantes combinaisons… La tienne a sa valeur scientifique, c'est vrai… Mais quel retour ! Quel accueil si nous réussissons à enchainer l'ennemi et à délivrer la fille du Maître !… Est-ce dit, vieux ? Veux-tu être héroïque ?

— Aye ! larmoya le bon nègre, en tirant de sa poche un vaste mouchoir orange, pour s'en tamponner les yeux. Julep tout plein brave… mais li bien fichu… Diable jeter Julep dans marmite et faire bouillir… Dur !… Dur, mourir à fleur de l'âge !…

Il se mit à sangloter ; il avait l'héroïsme humide.

Qu'importait, puisque Laridon, le voyant résigné, sentit qu'il ne flancherait pas.

— Ne donne pas ta peau avant d'avoir été écorché vif, dit-il avec enjouement. Nous en avons vu d'autres… et nous en sommes revenus. Cette fois encore, ça sera kif-kif.

— Julep souhaite… Mais moi avoir pressentiments ! soupira le nègre.

C'était encore une de ses marottes. Laridon n'y prêta pas attention.

Il comptait sur Fleur-Sauvage, d'abord, sur Fleur-Sauvage, dont les traits se confondaient dans son souvenir

avec ceux de Turlurette, si bien que c'était un peu comme s'il avait aimé la même femme sous deux aspects différents.

Il se voyait, grâce à elle, s'emparant du professeur Astaroth, *ou peut-être mieux encore*, retrouvant et délivrant Cyprienne et son mari, et regagnant triomphalement la villa d'Oronius, avec toute la compagnie, dont ferait nécessairement partie *Turlurette et Fleur-Sauvage*.

Rêves d'amoureux !…

Le Congolais n'avait point cette ressource ; il demeurait plutôt morne.

— Allons, conclut l'enthousiaste mécano, cherchant à l'encourager, nous avons plus de chances que tu ne crois… Nous possédons sur notre adversaire un avantage inappréciable ; nous savons qu'il existe, nous, tandis qu'il ne se doute même pas que nous respirons l'air de sa grande masure…

Paroles inconsidérées ! Confiance aveugle !

Au même instant, l'événement allait infliger à l'optimisme du Parisien un éclatant démenti.

Près de la porte de leur « salon », il y avait une sorte d'œil-de-bœuf donnant sur le palier.

Julep, les yeux dans le vague, semblait regarder de ce côté…

Tout à coup, il pâlit… trembla… s'agita…

Ses prunelles devinrent hagardes ; ses cheveux se dressèrent sur sa tête et la peau de sa face se grisa. C'était, nous le savons ; sa façon de pâlir.

Il bégaya :

— Les yeux !… Encore les yeux !…

— Qu'as-tu ? Que vois-tu ? cria Laridon, stupéfait et inquiet.

Lui-même, s'étant retourne brusquement vers l'œil-de-bœuf sursauta…

Derrière la vitre poussiéreuse, deux points phosphorescents apparaissaient…

Dans le dos de Laridon, une porte claqua : c'était Julep qui, cédant à une inexplicable panique, se réfugiait dans sa chambre et s'y enfermait.

Laridon demeura seul.

Mais il avait le cœur bien attaché.

— Nom d'une pipe ! J'en aurai le fin mot ! s'exclama-t-il, en bondissant vers le couloir.

Comme il saisissait le bouton de la porte, deux coups secs retentirent, frappés du dehors par une main autoritaire…

CHAPITRE VI

LE RIVAL DE SATAN

Dans un cabinet de travail, situé au rez-de-chaussée de cette mystérieuse maison où Laridon et Julep recevaient l'hospitalité, un homme marchait de long en large.

Géant roux à forte carrure, dont les yeux se cachaient derrière des lunettes noires, les signes distinctifs de ce personnage se situaient d'abord dans sa mâchoire, proéminente et brutale : une mâchoire de carnassier aux formidables appétits ; ensuite dans la proéminence exagérée de son abdomen, dans la rondeur de ses membres chargés de graisse, bardés de lard.

Par contre, le front large et haut indiquait en même temps un puissant cerveau. La flamme divine de l'intelligence peut parfois éclairer le crâne d'un démon et lui communiquer une puissance dominatrice.

Pour l'instant, le colosse paraissait préoccupé ; des rides tumultueuses plissaient son front.

Comme une sonnerie retentissait dans le vestibule, le géant interrompit sa promenade méditative.

Il étendit la main. Son geste était impératif.

Une ombre surgit devant lui.

C'était la femme pâle, cette femme dont la passivité avait frappé Laridon.

Sous le regard du « dominateur », elle parut s'animer.

— Esclave de ma pensée, prononce le colosse, toi *dont j'ai pris la raison*, retrouve-la et vois *avec les yeux de l'esprit.* Qui vient ?

— Le fils du roi, répondit la femme, de cette voix particulière aux sujets plongés dans l'hypnose.

Pour fixer la démente, l'homme avait enlevé ses lunettes noires. Ses yeux jetaient des flammes.

— Que vient-il faire ? interrogea-t-il. Est-il décidé ?

— Oui…

Le géant respira avec force. Ses traits exprimèrent une joie débordante.

— Enfin ! murmura-t-il. Serait-ce l'heure ?… Tout m'arrive à la fois ! Tout est dans mes mains !… Oronius ! Oronius ! le jour n'est peut-être plus éloigné où je pourrai reprendre la lutte contre le monde et toi… où je pourrai réaliser mon rêve de destruction totale !…

De son regard relevé, il fixa de nouveau la folle.

— Vois plus loin ! ordonna-t-il. Les autres viendront-ils ?

— Ils sont en route !

— Les deux ?

— Les deux.

— Bien… Retiens mes ordres : tu vas introduire celui qui sonne… Puis tu accueilleras les deux autres ; ils ne doivent point se voir ; je les recevrai séparément. Va !

La démente sortit.

Le professeur Astaroth (mais comme l'avait pressenti Laridon, il avait aussi porté un autre nom !) remit ses lunettes et alla s'asseoir devant sa table de travail, en prenant un air absorbé.

Quelques secondes s'écoulèrent…

La porte se rouvrit et la folle introduisit un visiteur.

Elle s'éclipsa aussitôt.

L'arrivant semblait être jeune ; autant qu'on pouvait en juger à sa démarche, car un long manteau sombre, au collet relevé, l'enveloppait entièrement et dissimulait son visage.

Il fit quelques pas vers le colosse, qui dardait vers lui un regard interrogateur.

— Ne me reconnaissez-vous pas, professeur Astaroth ? demanda-t-il avec impatience.

En même temps, il rejeta son manteau.

Un visage blême et rageur, un de ces profils en lame de couteau qui s'apparentent à un museau de rat, apparut. C'était celui d'un jeune homme, aux yeux sournois, insolents et cruels.

Un visage d'apache…

À sa vue, le professeur Astaroth feignit une soudaine émotion. Il se leva vivement.

— Veuillez m'excuser, monseigneur ! Je ne m'attendais pas à semblable visite ! dit-il impudemment.

— Repos ! ordonna le mystérieux visiteur, en attirant un fauteuil, dans lequel il s'étendit nonchalamment. Ne me donnez pas de titre, professeur Astaroth. Vous avez devant vous un simple mortel venu en consultation.

Astaroth inclina la tête et reprit place sur son siège qui en gémit.

— Comme il vous plaira… Je ne puis cependant oublier ce que je dois à l'héritier du souverain qui m'a accueilli et permis de poursuivre en paix, sur ce territoire isolé de l'univers, mes modestes travaux.

— La reconnaissance est un louable sentiment…

L'héritier affectait une attitude désinvolte ; mais un observateur de la force du savant maléfique devait aisément s'apercevoir de son trouble profond.

Visiblement, au moment d'aborder le sujet de sa visite, il hésitait à parler.

— Bien bourgeois, bien banal, votre cabinet ! dit-il en promenant ses regards persifleurs autour de lui. Est-ce là le logis du rival de Satan ? Je m'attendais à descendre en enfer…

Avec une sorte de défi, il ajouta :

— Et je n'aurais pas hésité.

Puis il fixa le professeur Astaroth, impassible. Mais il avait beau redresser sa crête de jeune coq et essayer de crâner, il restait quand même dans la position humiliée de l'écolier devant le maître.

Évidemment, l'affaire qui l'amenait était d'une nature particulièrement scabreuse et compromettante. Elle devait le mettre en fâcheuse posture ; aussi hésitait-il à se livrer.

Voyant que le « rival » de Satan ne parlait toujours pas, il se décida à brûler ses vaisseaux et prononça d'une voix sourde :

— Puis-je compter sur vous, professeur Astaroth ? Me croyez-vous, comme vous me l'avez laissé entendre, l'homme destiné à transformer ce pays ? Si oui, j'ai besoin de votre absolu dévouement.

— Ma vie vous appartient…

— Ce c'est point assez… Il me faut davantage… ton âme…

Le fils du souverain dit cela en se penchant, pâle et haletant d'émotion, vers le géant roux, dont les yeux le guettaient derrière les verres des lunettes.

— L'âme d'Astaroth est à vous ; si tant est que le rival de Satan puisse en avoir une ? souffla le géant poussah.

— Merci !…

L'ambitieux aspira l'air… Il étouffait.

Pauvre naïf !… Lamentable aveugle !…

Comment s'imaginait-il être de force à capter l'âme de ce démoniaque ? Comment ne voyait-il pas que, tout au contraire, il lui livrait la sienne ?

Astaroth le fixait toujours. Et son regard était le regard du tigre posé sur une proie.

Il répéta :

— Corps et âme, je vous appartiens.

— Alors, je puis tout te confier ? Tout te demander ?

— Tout !

Se penchant davantage, le jeune homme murmura à voix basse :

— Je suis décidé.

Ce devait âtre une parole terrible… Il pâlissait en la prononçant.

Au contraire, les prunelles du rival de Satan brillaient d'une joie infernale.

— Décidé ? répéta-t-il. Vous êtes décidé ?

— Oui… Donne-moi ce qu'il faut… Astaroth se leva et se détourna.

Ah ! si l'héritier avait pu voir le rayonnement de sa face !… Il eût compris et tremblé.

Mais Astaroth lui tournait le dos : un dos large comme la muraille du vieux château Saint-Ange.

Il s'approcha d'une petite armoire vitrée, l'ouvrit, prit un flacon et revint le tendre à son visiteur.

— Les Destins sont accomplis et les temps héroïques vont venir ! dit-il hypocritement. Faites le geste nécessaire. Vous êtes marqué pour de grandes choses.

Avec avidité, mais d'une main qui tremblait, le jeune homme saisit le flacon et le fit disparaître.

— Il me faudra du courage, dit-il d'une voix sourde. J'en aurai… Si je suis celui que l'univers attend, de vains scrupules ne sauraient m'arrêter… Toi aussi, tu seras grand, Astaroth… Tu sais ce que je t'ai promis ?

Le rival de Satan inclina gravement la tête.

Lentement, l'héritier rajusta son manteau.

Au moment de sortir, il se planta devant l'énorme et diabolique professeur :

— Tu sais aussi qu'il te faudra perdre la mémoire ? dit-il d'une voix dure. Quand *ce sera fait,* ni toi ni moi ne devrons nous souvenir… Pas un mot ! pas un signe ! pas un regard qui puissent me rappeler que tu as été mon confident !… Sinon…

Il n'acheva pas, mais son geste sous-entendit une terrible menace.

Astaroth ne s'en émut pas.

Il s'inclina davantage et dit seulement :

— C'est fait !… J'ai oublié…

Quelques instants plus tard, ayant reconduit le visiteur, il rentrait dans son cabinet.

Il exultait.

— Je le tiens ! murmura-t-il à demi-voix. Maintenant, la fatalité est en route… Il faut aller jusqu'au bout !… Et d'un !…

Étendant alors le bras dans la direction de la porte, il prononça d'une voix impérieuse :

— Le ministre !…

Et il alla se rasseoir devant sa table, penchant, sur l'in-folio qu'il paraissait feuilleter, son visage redevenu de marbre.

Bientôt, la porte cria de nouveau ; un pas lourd et ponctué retentit sur le tapis.

Relevant la tête, Astaroth se dressa, avec un cri de surprise joyeuse :

— Quel honneur inespéré me fait Votre Excellence ! s'écria-t-il en avançant au-devant du personnage qui devait d'entrer.

Plein de déférence, il s'empressa de lui approcher un fauteuil, – le même que venait de quitter l'héritier du pouvoir.

En même temps, il demandait, en donnant à sa physionomie une expression contrite et inquiète :

— J'espère que cette visite inopinée ne signifie rien de grave ?… Le souverain ?…

— Le souverain me donne de grandes inquiétudes ! soupira le premier ministre, en se laissant pesamment tomber dans le fauteuil. Nous pouvons tout craindre.

Le professeur Astaroth parut consterné.

— Ce que nous avons prévu ensemble est en train de se réaliser. Je suis, d'un œil anxieux, les faits et gestes de notre monarque… Et j'ai la douleur de constater l'apparition des symptômes que vous m'avez annoncés et décrits avec une exactitude effrayante… C'est presque de la divination… Vous êtes un génie, Astaroth !

Le colosse roux se rengorgea.

— Je ne suis qu'un pauvre médecin passionné pour son art, répondit-il avec une hypocrite modestie.

— Vous êtes mieux que cela, mon cher… Vous êtes notre oracle… Et, vous voyez, j'ai une telle confiance en vous, que je m'arrache aux préoccupations les plus urgentes pour venir vous consulter…

« Je m'adresse au diable, poursuivit-il avec un sourire qu'il croyait fin et spirituel. En la circonstance, vous l'avouerai-je ? je crois plus à son pouvoir qu'à celui des puissances célestes. Par contre, je n'ai pas grande confiance dans les médecins qui soignent le souverain… Et pourtant, jamais sa santé n'a été plus indispensable à l'exécution de mes projets… je dirai presque de mes ambitions… Vous connaissez mes ennemis, Astaroth ? L'héritier… et le chambellan… Si notre souverain venant à disparaître…

Il s'affaissait…

— Il ne disparaîtra pas ! affirma Astaroth.

— Qui sait ?… La maladie semble faire des progrès.

— Je le soignerai… Si cela devient nécessaire, je me chargerai de le remettre sur pied… discrètement… de façon à ménager la susceptibilité des médecins officiels.

— Vous êtes un homme précieux… Ah ! comme je me sentirais plus rassuré si je vous savais auprès du roi !

— Je me contente de la gloire plus modeste d'être votre réserve… En cas de danger, appelez-moi.

— Mais, s'il était trop tard ?

Gravement, le rival de Satan prononça :

— *Il ne sera jamais trop tard !*

Le ministre le regarda avec une sorte de terreur respectueuse.

— Vous pourriez… vous pourriez ? bégaya-t-il.

— Ne me faites pas préciser, Excellence. Rappelez-vous simplement ceci : Quelle que soit la situation, gardez confiance et appelez-moi. Je mets ma science à votre service.

— Je saurai reconnaître ce dévouement, professeur Astaroth. Je pars d'ici plus tranquille… vraiment réconforté… Au revoir et merci !

Il sortit.

— Tous !… Tous, je les ferai marcher comme des pantins ! jubila le professeur en soutenant à deux mains sa bedaine, qu'un rire spasmodique faisait osciller. – Ah ! comme je sais bien tirer leurs ficelles !… Mais, assez pour l'instant. Dépose ton masque, Hantzen ! Et redeviens toi-même !

Il alla ouvrir une porte, que masquait une tapisserie.

— Jarrousse !… Wiwar ! appela-t-il.

Deux hommes parurent ; le regard de l'ennemi d'Oronius se posa sur eux avec complaisance.

— Ô mes fidèles ! Ô vous que j'ai tant de fois disputés et repris à la mort pour la confusion de notre ennemi commun, félicitez-moi ! prononça-t-il emphatiquement. Je touche à l'heure culminante de ma vie. Encore un effort et la revanche sera possible ! Je serai le maître de ce monde *qui détruira l'autre monde !*

— Vous avez trouvé celui que vous cherchiez ? demanda Jarrousse… Le collaborateur indispensable ?

— L'instrument… qui m'obéira comme m'obéissent les folles… Je l'ai trouvé… La MAIN me l'a amené par hasard… avec un autre, que je vous livrerai… comme je t'ai livré, ami Jarrousse, ton rival détesté, le mari de Cyprienne Oronius[3] !

— Qui l'aime toujours ! gronda Jarrousse.

— Tu n'as pas lieu d'en être jaloux… Celui qui t'inquiète ne te gênera plus longtemps… Son heure est proche… Et la tienne sonnera aussi… bien différente !… La fortune et l'amour t'attendent… La mort guette les autres… Patience !…

Et, quittant ses confidents, Hantzen-Astaroth s'engagea dans la cage de l'escalier qui conduisait à la mansarde de Laridon…

---

[3] Voir *Les Fiancés de l'An 2000, Le Monde des Damnés, Le Réveil d'Atlantide.*

CHAPITRE VII

L'HOMME AUX YEUX FLAMBOYANTS

Seule, jusqu'alors, la main mignonne de Fleur-Sauvage avait frappé à la porte de cette mansarde.

Cette fois, en entendant les coups saccadés, le cœur de Laridon ne put s'y tromper ; il sut que ce n'était pas elle.

Pourtant, il n'eut pas une hésitation.

Il s'en fut ouvrir.

Dans l'ombre du palier, il ne distingua, tout d'abord, qu'une silhouette haute et massive et deux yeux flamboyants, derrière des lunettes aux verres fumés.

— Bonsoir, seigneur Azur ! lança, de sa voix fluette, le professeur Astaroth.

Familièrement, il posa sur l'épaule de Laridon une main aux doigts épais et velus, qui se terminaient en spatules, repoussa le mécano pour libérer le passage et pénétra dans le mansarde.

Il avança de quelques pas et se retourna vers Laridon, plutôt interloqué.

— Je suis le professeur Astaroth, dit-il pompeusement, en appuyant son index droit sur sa poitrine, le professeur Astaroth, votre propriétaire.

— Lui ! pensa Laridon. C'est lui ! Du diable ! où ai-je déjà entendu la perçante fanfare de cet organe de castrat ?

Il fit un effort pour reprendre son aplomb et s'inclina avec cérémonie :

— Je suis très honoré.

D'instinct, il était déjà à la parade et faisait face au visiteur inattendu, en qui il devinait l'ennemi.

D'un geste brusque, Hantzen-Astaroth remonta ses lunettes sur son front et fixa sur le mécano deux yeux phosphorescents, dont l'éclat était insoutenable.

C'était là un geste très naturel et que font, presque inconsciemment, beaucoup de ceux qui portent lunettes.

Cependant, ce fut comme si le professeur s'était démasqué. Sa véritable physionomie apparut à Laridon.

En vérité, ce personnage était double.

Protégé par ses verres noire, il ressemblait à un homme ordinaire, mais il suffisait de voir ses yeux pour comprendre qu'en lui tous les instincts destructeurs s'étaient épanouis en bouquets vénéneux.

C'était le génie du mal atroce et féroce – le rival de Satan.

Frissonnant, supportant avec difficulté l'éclat de ces prunelles, reflet de l'infernal brasier, Laridon se rappela soudain la voix de la tour de l'Everest, la voix de l'associé de

Yogha, et *reconnut le terrible adversaire le son maître*. Ses pressentiments ne l'avaient pas trompé.

Hantzen-Astaroth ne le fixa que pendant quelques secondes. Mais ces secondes-là semblèrent au mécano durer un siècle et il dut se raidir pour résister à leur pouvoir fascinateur.

L'oiselet devant le serpent ou le vautour qui le guettent doit connaître cette angoisse.

Mais c'était un garçon qui lui-même n'avait pas froid aux yeux et, surmontant son trouble passager, il soutint crânement l'étrange regard.

Alors le professeur Astaroth parut vexé et abaissa ses lunettes.

— Bon ! se dit Laridon. Tu as voulu m'intimider et tu sens que ça ne prend pas… Va toujours ! On est deux ! Et tu n'es pas de force à me lancer le disque électrique aux mirettes.

Au fond, il n'était point si rassuré. Il venait d'échapper à un grand danger, il le sentait ; danger d'autant plus terrible qu'il était imprécis.

Ayant caché ses vilains yeux, Astaroth se mit à ricaner. Il croyait sourire !

— Moi aussi, dit-il, moi aussi, seigneur Azur, je suis honoré… très honoré d'abriter sous mon toit un artiste de votre mérite et de votre notoriété.

Miel et vinaigre ! C'était à grincer des dents. Victor Laridon, en philosophe, ne s'arrêta guère à analyser le ton. Il se contenta de penser, et dévisageant le mastodonte :

— C'est encore plus mal fichu que les animaux antédiluviens d'Atlantide ! Le v'là donc, ce gros porc, ce Lucifer ! Il me souffle au visage… Son cou n'est pas à vingt centimètres de mes mains… Si que j'avais dix trompes d'éléphant au lieu et place de mes doigts, je pourrais serrer la vis à ce coriace kiki… Pas mèche… L'est trop important !… J'manque la belle occase de débarrasser l'humanité de ce monstre !

D'ailleurs, comme il ignorait encore le destin de Cyprienne et de Turlurette, et ne savait pas davantage où trouver Jean Chapuis, il jugea plus prudent de feindre et de temporiser, jusqu'à ce qu'il eût éclairci la situation. Il importait d'abord de tirer au clair le motif de cette visite des plus suspectes.

Pourquoi ce singulier propriétaire, si insouciant, tellement invisible, s'avisait-il, après trois jours, de s'inquiéter de ses locataires ?

Tardive curiosité, ou tardive politesse, la chose était louche.

Bravement, il engagea le fer… à tâtons.

— Qui me vaut l'honorée visite du distingué professeur Astaroth ? demanda-t-il.

Le colosse sourit largement.

Quelle mâchoire il avait ! Laridon crut voir bailler un hippopotame.

— Hé ! hé ! jeune homme, on s'en doute !… On doit s'en douter, riposta-t-il en tapant sur l'épaule du mécano.

Laridon protesta comme un beau diable. Et ce n'était pas un mensonge.

— Moi ?… Je ne comprends pas…

Les braises diaboliques jetèrent une lueur, derrière les verres noirs.

— Voyons ! je suis une bonne pâte d'oncle ! affirma le professeur Astaroth. On peut me témoigner quelque confiance… Et on peut s'attendre à la visite du tonton, quand on reçoit si souvent celle de la nièce… Là ! là ! ne vous agitez pas. Ce ne peut être un reproche. Ma nièce a bon goût, ma parole ! Et si vous êtes, comme vous le paraissez, un jeune homme sérieux, ce n'est pas moi qui la blâmerai de s'intéresser à vous.

Laridon tombait des nues.

Fleur-Sauvage la nièce du rival de Satan !… Qu'en aurait dit Julep, s'il avait entendu ?

Heureusement, le nègre bariolé s'était éclipsé. L'amoureux préférait être seul à entendre ce mensonge… cette calomnie…

Car c'en était un… Et c'en était une !…

Il en était certain, prêt à mettre sa main au feu…

Cette déclaration mensongère ne le troublait donc pas outre mesure.

Mais il n'en était pas de même du petit discours du professeur Astaroth.

D'abord, ce discours prouvait clair comme le jour que le pseudo-avunculaire avait espionné les amoureux.

Ce faisant, il est vrai, il restait dans son rôle.

Où il ne s'y trouvait plus, par exemple, c'est quand il se réclamait de cette illusoire parenté en prenant le ton et la mine de l'emploi.

Et avec quel naturel, le judas !

Laridon en demeurait baba.

— Eh bien, oui, seigneur Azur, continua le professeur Astaroth, vous avez su gagner l'estime de ma nièce, Fleur-Sauvage, une enfant sérieuse autant que gentille. Elle a tant de sympathie pour vous que j'ai voulu faire votre connaissance… D'ailleurs, vous voici notre locataire. Nous aurons occasion de voisiner et de causer. Autant commencer tout de suite.

Tout en parlant, il promenait autour de lui, nous ne dirons pas ses regards, mais ses lunettes.

Laridon crut qu'il cherchait un siège pour s'y installer.

— Bon ! pensa-t-il. Voilà l'instant critique. Au vrai, il vient s'enquérir de ce que nous sommes. Peut-être veut-il voir la couleur de notre argent, ou parler de mes fameux bagages, car j'ai eu l'imprudence d'en annoncer ; or ils ne viennent pas, et pour cause… Ce qui pourra nous arriver de moins terrible, ce sera d'être flanqués à la porte.

La vraie catastrophe, la seule qui pût compter pour lui, à cette heure, était son appréhension d'être séparé de Fleur-Sauvage… Le reste ne comptait guère.

Il bégaya, comme un débiteur insolvable en présente de son impitoyable créancier :

— Vous m'excuserez, professeur Astaroth. J'aurais dû régler plus tôt avec vous…

L'homme aux lunettes lui coupa la parole, d'une façon si mielleuse que le mécano faillit s'y laisser prendre.

— Le terme ? Laissez donc cela, jeune homme. C'est une misère… une véritable misère… Nous avons bien le temps d'y penser.

Laridon respira.

Cependant, libéré de cette inquiétude, il retrouva son habituelle clairvoyance et remarqua combien sonnait faux la bonhomie du ton. Il lui sembla aussi discerner qu'à celle du sourire se mêlait une intention goguenarde et sarcastique, à peine cachée, presque avouée.

Le rival de Satan, on l'eût dit, se rendait compte de la perspicacité de son interlocuteur, le devinait armé contre ses amabilités ; mais il demeurait convaincu que Laridon continuerait à feindre d'être sa dupe.

De nouveau et avec plus de force, l'amoureux de Fleur-Sauvage fut assailli par la conviction que le faux oncle le tenait dans ses griffes et jouait avec lui. Or il ne comprenait toujours pas la raison de cette inutile comédie.

— Va toujours, pensa-t-il avec l'insouciance de la jeunesse. Tu finiras bien par me découvrir ton jeu, l'adipeux… Et alors, je couperai.

Il se remit à donner la réplique, en multipliant ses sourires, imitant en tout la feinte amabilité du professeur Astaroth.

— Ah ! distingué professeur !… Vous me comblez !… Je ne sais en quels termes vous remercier de ne pas exiger *illico* celui qui vous est dû.

Faisant le gros dos comme un chat se caressant le long des jambes, l'homme aux lunettes ronronnait sous le déluge de compliments.

Tout à coup, ses grosses pattes s'abattirent sur les épaules du mécano.

— Savez-vous, seigneur Azur ? Vous allez descendre avec moi chez Mme Astaroth, ma digue épouse… Vous y trouverez Fleur-Sauvage et toute la famille. Sans façon, seigneur Azur, vous dînerez avec nous pour faire connaissance.

Cette invitation, plutôt inattendue, produisit à Laridon l'effet d'un pavé reçu sur le crâne.

Il demeura étourdi et incapable d'éprouver un autre sentiment qu'une incommensurable satisfaction.

Dîner avec Fleur-Sauvage !…

Mais l'oncle de sa jolie protectrice était le rival de Satan, *en qui il reconnaissait Hantzen, l'ennemi d'Oronius*.

Même passionné comme il l'était, cela pouvait lui donner à réfléchir.

— Méfiance ! se dit-il, en essayant de se retenir sur la pente des pires imprudences. Méfiance, Laridon ! C'est un piège.

Le professeur Astaroth répéta, avec une insistance qui n'était point de simple politesse :

— Sans façons, seigneur Azur. Tout à fait sans façons. Il faut venir !

L'invitation devenait suspecte… Elle cachait une machination… Car le mécano se rappelait la recommandation de la jeune fille :

— Ne sortez pas de votre chambre avant mon retour !

Peut-être avait-elle prévu l'intervention de l'oncle supposé.

Déjà, le Parigot secouait la tête pour refuser, tout en cherchant une excuse, bonne ou mauvaise.

Le diabolique personnage ne lui en laissa pas le temps et lui ferma la bouche avec cette phrase paterne :

— Fleur-Sauvage sera si contente !

Les amoureux dont comme les goujons… Ils mordent facilement un moindre appât ; or ceux de Fleur-Sauvage faisaient oublier l'hameçon.

— Vraiment ? balbutia Laridon, perplexe et tenté.

— Plus que contente, décréta le professeur avec machiavélisme. Elle a tant de sympathie pour vous, seigneur Azur ! À parler franc, si je suis venu vous chercher, c'est sur sa prière.

Ô crédulité de l'amour !

Laridon, ravi, crut à cette imposture. Il s'imagina que c'était Fleur-Sauvage, l'exquise Fleur-Sauvage, qui avait combiné cette invitation.

Le professeur Astaroth avait beau n'être qu'un faux oncle et un authentique démon, le mécano n'admettait pas qu'il pût résister à la malice d'une aussi jolie nièce.

Elle l'avait ensorcelé… Il était vaincu…

— En ce cas, il serait peu galant de refuser, déclara Laridon.

— Imbécile ! jobard ! triple niais !…

Cette fois, ce n'était pas la voix de Julep qui l'injuriait ainsi : c'était celle de sa raison – juge secret de nos actes et de nos desseins. Elle nous donne d'excellents conseils ; nous les écoutons bien rarement.

Il en fut ainsi cette fois encore.

Le Parisien refusa d'y prêter l'oreille. Il était lancé sur la pente fatale ; rien ne pouvait plus l'arrêter.

Au surplus, il invoquait mille bonnes raisons pour justifier sa conduite.

— Supposons le pire, se disait-il. Admettons que ce bandit sournois songe à me jouer quelque vilain tour, avec peut-être la complicité de sa damnée sorcière – cette Yogha dont j'ai déjà expérimenté les maléfices. Ne vaut-il pas mieux paraître donner dans le panneau ? Plus je témoignerai de méfiance et plus il jouera serré. Ce n'est pas en restant enfermé ici que j'éviterai le sort qu'il me réserve. Allons-y franc jeu et ouvrons l'œil. Là où il me mène, nous serons deux.

Il comptait sur Fleur-Sauvage.

Si Hantzen-Astaroth n'avait pas prononcé le nom charmeur, il aurait sans doute moins aisément décidé son locataire à le suivre… puisqu'en agissant ainsi, le mécano d'Oronius abandonnait master Julep à sa propre initiative ! sans même pouvoir le mettre préalablement sur ses gardes.

Devançant les conseils du mécano, il est vrai, le nègre s'était déjà barricadé dans sa chambre, et c'était bien ce qu'il pouvait faire de plus sensé.

Laridon se jugeait donc rassuré de ce côté.

D'ailleurs, le rival de Satan ne lui laissa pas le temps de la réflexion. Sans dissimuler sa satisfaction, il saisit le bras du jeune homme et dit en l'entremet vers la porte :

— Descendons, seigneur Azur.

Ce quinquagénaire aux proportions de pachyderme avait une poigne irrésistible ; sous son impulsion, Laridon se trouva sur le palier, au bord de l'escalier qui conduisait à l'appartement du professeur Astaroth – et aussi près de Fleur-Sauvage !

Fût-ce vraiment l'effet de la cordiale poussée de Hantzen-Astaroth ? N'était-ce pas plutôt la force attractive de l'amour ? De lui-même, Laridon descendit la première marche.

Puis, se retourna, presque impatient, pour attendre son interlocuteur.

Ce dernier était resté dans la mansarde ; par exemple ; le mécano pouvait l'apercevoir par la porte entrebâillée.

Quelle bizarre attitude il avait !

Le seigneur Azur Cœur-Exalté faillit remonter.

— Que fabrique-t-il ? grommela-t-il entre ses dents.

Face à la chambre dans laquelle s'était enfermé Julep, Astaroth se tenait aussi immobile qu'une statue ; il regardait comme s'il avait le pouvoir de voir à travers la cloison.

Laridon l'apercevait de profil – point de face.

Aussi lui fut-il impossible de distinguer l'expression de la physionomie du rival de Satan.

Mais il voyait que celui-ci avait remonté ses lunettes sur son front.

Et il aperçut – ce ne fut pas une hallucination – il aperçut deux flammes, deux rayons ardents, nettement perceptibles qui, jaillissant des prunelles de Hantzen-Astaroth, atteignaient la muraille et s'y enfonçaient.

Voilà ce qu'il vit… sans comprendre…

Il ne devait comprendre que plus tard.

Ah ! s'il avait deviné la vérité, comme il aurait bondi sur le monstre ! Comme il l'aurait terrassé et torturé, jusqu'à ce que celui-ci lui eût livré son secret !

Hélas ! il ne savait pas.

Ainsi qu'il arrive toujours en présence des choses incompréhensibles dont nous devons croire qu'elles sont naturelles, ce spectacle le cloua sur place, en proie à une indicible terreur.

Il balbutia :

— Que regarde-t-il ? Peut-il soir à travers les murs ?… Sans même se servir de l'*œil cyclopéen d'Oronius ?*

Éberlué, il ferma instinctivement les yeux, pour ne plus apercevoir les flammes auxquelles il attribuait une origine diabolique.

Quand il les rouvrit, il avait devant lui la face souriante et les lunettes noires du professeur Astaroth.

Celui-et lui dit, en le poussant cordialement :

— C'est votre domestique, seigneur Azur ? N'est-ce pas ? C'est votre domestique qui ronfle ainsi dans la petite chambre ? Cornes du diable ! j'ai cru entendre le bruit d'un mascaret !

Et comme il riait, ses deux mains s'en furent instinctivement au secours de sa bedaine qui roulait comme un ballon captif secoué par la bourrasque.

Il n'avait plus rien de fantastique.

Où diantre Laridon prenait-il son démon ? C'était un homme un tantinet curieux, pas mal indiscret, mais rien qu'un homme…

Le mécano, soulagé, se mit à rire de même, en répondant :

— Oui, oui, professeur Astaroth… c'est certainement mon domestique.

Puis, cédant à la cordiale poussée des paumes de son hôte, il descendit, ayant sur ses talons le rival de Satan.

Arrivé au second palier, il s'arrêta devant la porte de laquelle, trois soirs auparavant, il avait vu sortir la mignonne Fleur-Sauvage.

Hantzen-Astaroth s'était arrêté aussi.

Il étendit le bras et frappa d'une manière particulière.

CHAPITRE VIII

EN FAMILLE !

La porte s'ouvrit en rechignant. D'un coup de poing impatient, le professeur Astaroth la repoussa.

Le mécano revit alors la femme pâle, aux yeux égarés ; à la clarté de l'ampoule électrique qui éclairait l'antichambre, elle paraissait encore plus livide et moins vivante.

Mais Laridon n'accorda qu'un bref coup d'œil à cette larve, dont un tablier de servante précisait la condition inférieure.

Guidé par Astaroth, il pénétra dans un salon où trônait une dame d'une éblouissante beauté ; d'une beauté dont le charme était quelque peu exotique.

— Madame Astaroth, mon épouse ! présenta le rival de Satan.

Et Laridon, n'ayant jamais contemplé en face Yogha, la mystérieuse Hindoue, savante en science occultes, ne reconnut pas la féroce alliée de Hantzen[4].

Il la pressentit toutefois et s'inclina, en s'efforçant de dissimuler son trouble, tandis que son introducteur poursuivait :

— Ma chère je vous amène un convive, notre locataire, l'incarnateur Azur-Cœur-Exalté, l'artiste célèbre, qui partagera notre repas de ce soir.

À vrai dire, le regard que « done Astaroth » posa sur le mécano n'était rien moins que tendre.

Mais, fausse ou vraie, elle était, aux yeux de Laridon, la tante de Fleur-Sauvage. Il n'en fallut pas davantage pour décider le mécano à jouer au naturel son rôle de prétendant.

Il oublia qu'il se trouvait vraisemblablement en présence d'ennemis, cherchant à l'attirer dans un piège. Il ressentit le besoin de plaire et d'être agréé, comme si vraiment il eût été là uniquement pour obtenir de cet oncle et de cette tante la main de leur jolie nièce.

Il assura donc « done » Astaroth du prix qu'il attachait à l'honneur qu'on lui faisait ; et il attendit les questions de la dame dans l'attitude d'un prétendant persuadé que le bonheur de sa vie dépend de l'impression qu'il va produire.

En même temps, il examinait le salon et les personnes qui s'y trouvaient assemblées.

---

[4] Voir *Les Fiancés de l'An 2000* et *Le Réveil d'Atlantide*.

À sa grande déception, il n'aperçut pas Fleur-Sauvage. En revanche, le professeur Astaroth lui désigna un être mal bâti et au visage couturé. Ce personnage, on l'eût dit constitué de pièces et de morceaux, tellement son corps disgracieux offrait un assemblage de membres disparates et disproportionnés. Tous ses morceaux paraissaient empruntés à divers individus et recollés au petit bonheur.

Or, pour qui connaissait Hantzen – rival ou plutôt plagiaire de la science et de l'habileté chirurgicale d'Oronius – cette hypothèse n'était pas invraisemblable. Hantzen avait fort bien pu fixer au puzzle cette merveille de prothèse.

Et Laridon, tout le premier, eût déclaré qu'il en devait être ainsi, si dans cet avorton mal bâti il avait pu reconnaître le nommé Wiwar. Car, cela il le savait, ce serviteur de Hantzen n'avait pu se tirer intact des précédentes aventures vécues en compagnie de son maître sur le mont Everest, au centre de la terre, sur le sol ressurgi d'Atlantide et dans les colonie extraordinaire du Pôle[5].

Tout comme son compagnon et complice, Jarrousse, Wiwar n'avait pu conserver ou retrouver la vie et une apparence humaine que par un tour de force du couple diabolique.

Du moins devait-il à son nouvel et peu esthétique aspect de pouvoir conserver l'incognito. Ses vilains yeux jetèrent une lueur ironique en s'entendant présenter en ces termes au mécano :

— Mon fils, Sourire-de-Printemps !…

---

[5] Voir *Les mystères de Demain*, tomes I à IV.

— Brrr ! pensa Laridon. Dans ce pays, il faut le croire, le printemps est outrageusement moche !

S'il avait mieux observé le prétendu rejeton du professeur Astaroth, il aurait certainement remarqué l'expression haineuse du regard que ce dernier attachait sur lui.

Laridon ne remarqua rien ; il avait mieux à faire qu'à toiser ce monstre ou à s'inquiéter du venin qu'il pouvait distiller.

Quand les abords du fourré se tapissent de violettes, songe-t-on à la vipère qui rampe entre les feuilles ?

Un bouquet de fleurs entrait… Tout le salon s'en trouva parfumé.

C'était Fleur-Sauvage.

Du premier regard, elle aperçut Laridon et s'arrêta toute pâle.

À l'ordinaire, la vue de leur amoureux amène d'autres couleurs sur les joues des jolies filles. Au lieu des lys, Laridon pouvait s'attendre à y voir apparaître l'incarnat des roses rouges ou le pourpre de la pivoine, trahissant un doux émoi.

Mais Fleur-Sauvage ne rougit pas : elle pâlit.

Le mécano la regardait, ébloui, ne songeant plus qu'à l'adorer.

Aussi, sans se soucier du couple Hantzen-Yogha, ou de leur pseudo-fils, il sourit, en faisant un pas dans la direction de la jeune fille.

— Approchez, Fleur-Sauvage, approchez ! prononça derrière lui la voix rauque du rival de Satan. Vous étiez attendue avec impatience. Voici notre voisin et locataire Azur Cœur-Exalté, qui se dispose à vous tourner les plus aimables compliments. Le seigneur Azur a beaucoup voyagé… *Je parierais qu'il a visité l'autre monde* et qu'il en a rapporté une galanterie dont nous n'avons pas la moindre idée, nous pauvres habitants du pays « hors du monde ». De plus c'est un artiste… un grand artiste…

Autant de mots, autant d'ironies.

Et toutes portaient… portaient sur Fleur-Sauvage, dont les jambes paraissaient se refuser à avancer.

Chaque mot augmentait son trouble et le mécano s'effarait de l'épouvante qu'il pouvait lire dans ses yeux.

La présence inattendue du locataire dissimulé en devait être la cause et aussi, et surtout, l'ironie agressive du professeur Astaroth.

Le démon raillait… raillait lourdement…

— Qui « charrie-t-il », se demandait Laridon. Est-ce moi ?… Est-ce cette gentille Fleur-Sauvage ?… Alors, gare aux abatis plésiosauriens !

Son sang ne fit qu'un tour.

Du moment qu'il ne s'agissait plus simplement de sauver sa peau et que Fleur-Sauvage était en cause, on allait voir !

Oui, on allait voir si un Parigot de Pantruche peut se laisser traiter en pantin, dont il n'y a qu'à tirer la ficelle !

Résolument, il s'avança vers la jolie fille et lui dit, d'un ton qui dénotait une entière liberté d'esprit :

— Mademoiselle, puisque le professeur Astaroth le permet, je profiterai de cette occasion pour faire plus ample connaissance avec vous.

Ayant ainsi parlé, hardiment il prit et serra la menotte toute froide qui s'abandonnait.

Les lèvres de Fleur-Sauvage remuèrent. Si elles prononcèrent quelques mots, ce fut si bas que Laridon, seul, put viendra ceux qu'elles balbutièrent :

— Pourquoi ?… Pourquoi êtes-vous ici ?

Le mécano sourit, cherchant à remettre en confiance à la jeune fille.

— Le professeur Astaroth est venu me chercher, répondit-il à haute voix. Je dois à sa grande bienveillance l'honneur qui m'est accordé ce soir.

— Certes, oui ! Certes, oui ! interrompit avec une feinte cordialité l'associé de Yogha-la-Magicienne. Ma jolie nièce raffole des artistes, seigneur Azur. Elle ne veut pas l'avouer… Moi, je sais deviner ses secrets… Alors, je lui ai préparé cette surprise… Êtes-vous, musicien ?

Laridon esquissa un geste de dénégation.

— Tant pis ! D'après mon fils aîné, *Lumière du Zénith*, que vous verrez tantôt (c'était vraisemblablement son complice Jarrousse, que Hantzen affublait de ce prétentieux pseudonyme), Fleur-Sauvage chante à ravir… Vous auriez roucoulé ensemble un duo. Quelle délectation c'eût été de vous entendre surtout pour mon fils Sourire-de-Printemps,

ici présent… Mais, sans doute direz-vous des vers, seigneur Azur ?

— Cela me chante quelquefois, bafouilla l'invité.

Il eût voulu envoyer au diable le questionneur importun.

— Des œuvres de nos poètes nationaux… *Rêve hermétique ?… ou Dada-Gazouilleur ?*

— Certainement… ceux-là et d'autres encore, acquiesça Laridon, très impressionné par ces vocables inconnus. Permettez cependant, ainsi pris à l'improviste, je craindrais d'être trahi par ma mémoire.

— Bon… Bon… Nous verrons cela après dîner… Asseyez-vous donc, seigneur Azur… près de Fleur-Sauvage, naturellement. La jeunesse aime la jeunesse… Je ne parle pas pour mon fils cadet, Sourire-de-Printemps ; lui est un garçon de tête et préfère les gens graves.

Était-ce bien vrai ?

Laridon devait en douter.

Ayant pris place sur un sofa safran près de Fleur-Sauvage, silencieuse, il sentit tout à coup la brûlure d'un regard…

C'était les yeux de Wiwar, sinistres, brillant de fureur et de jalousie…

Jalouse ? cette vilaine mosaïque de morceaux recollés !

Et de qui ?…

De Fleur-Sauvage, parbleu ! C'était aussi clair que le jour. En devinant cela, Laridon n'eut pas envie de rire.

Il pressentait de quelle férocité devait être capable ce dédaigné, rendu furieux par les mille piqûres de son ardente envie.

Décidément, il se sentait de moins en moins en sûreté : le mystérieux Astaroth… Yogha… le jaloux Wiwar, ironiquement appelé Sourire-de-Printemps !…

Combien étaient-ils donc de démons dans cette demeure ? Astaroth avait parlé d'un autre fils – d'un fils aîné, atteint de mélomanie…

Et ce n'était pas tout. Le renfort annoncé arrivait… Le mécano allait pouvoir dénombrer la société au complet.

La porte par laquelle était entrée Fleur-Sauvage béait à nouveau.

Une jeune femme blonde apparut…

Derrière elle, dur et maussade, marchait une sorte de brute, en qui Jean Chapuis n'eut point manqué de reconnaître Thomas Jarrousse, son ex-rival ; dont Oronius avait prudemment fait un singe, et que depuis, les sortilèges ou la chirurgie du couple Hantzen-Yogha avaient dû rendre à sa forme primitive.

Un homme et une jeune femme…

Ils entraient ensemble… Mais, on ne pouvait pas s'y tromper : ce n'était pas un couple épris ; il y avait là une captive et son geôlier ; une victime et son bourreau…

À son entrée, tous s'étaient levés…

Laridon, le premier, comme mû par un ressort, regardant avec une sympathie émue la jeune femme blonde…

— Le rival de Satan s'était mis à rire…

— Voilà la famille réunie, Approchez que je vous présente notre nouvel ami. Azur Cœur-Exalté.

Il allait continuer… Une voix vibrante lui coupa la parole. C'était celle de Fleur-Sauvage :

— Puisque l'heure des présentations est venue, disait-elle, permettez-moi d'achever. Que le seigneur Azur sache au moins à qui il a affaire. Bas les masques, s'il vous plaît, professeur Astaroth ! Vous présenterez votre « famille ». Je vais présenter l'étrangère…

Et avant que Yogha, Jarrousse, Wiwar ou Hantzen, stupéfaits de l'audace et blêmes de fureur, eussent pu lui imposer silence, elle acheva en désignant la jeune femme blonde.

— Vous ne pourriez la reconnaître, seigneur Azur… Vous ne le pourriez, *puisque Azur Cœur-Exalté ne la connaît pas*, mais celle-ci se nomme Cyprienne Chapuis, épouse de Jean Chapuis et fille d'Oronius… Prisonnière de l'homme qui a voué à son père une haine inextinguible, elle doit se prêter ici à la plus odieuse comédie… Elle est victime d'un abominable chantage… Vous devinerez lequel, seigneur Azur, quand vous saurez que la moindre révolte de sa part entrainerait la mort de Jean Chapuis, lui-même au pouvoir de Hantzen !…

CHAPITRE IX

QUI SERA DUPE ?

— Gare la bombe ! pensa Laridon, en entendant la courageuse déclaration de Turlurette, maintenant reconnue derrière le masque de Fleur-Sauvage. Ça va éclater. À présent que cette petite folle a « mangé le morceau », il n'y a plus de ménagements à garder. On va m'inviter, moi aussi, à reprendre ma personnalité naturelle… Et alors, adieu, Laridon ! Yogha et Hantzen n'en feront qu'une bouchée ! Ma foi, tant pis ! Il ne me verront pas trembler.

Et, redressant crânement la tête, il attendit, prêt à faire face à l'orage.

Mais, il se trompait sur les intentions du rival de Satan et il ignorait les raisons que pouvait avoir ce tigre de prolonger la comédie – simplement peut-être par sadisme, et pour s'amuser des angoisses secrètes et de l'incertitude du mécano.

Le sourire ambigu du professeur Astaroth ne s'éteignit pas. Il n'avait pas bronché, Yogha non plus. Seuls, Jarrousse et Wiwar avaient poussé un grognement de colère. Un coup d'œil du leur chef les obligea à ronger leur frein.

Astaroth souriait toujours avec une indulgence ironique, comme on sourit à une boutade d'enfant mal élevée.

— Petites filles ! laissa-t-il tomber. Pourquoi si mal reconnaître l'hospitalité que nous vous octroyons sans arrière-pensée ? Vous êtes nos hôtes ; c'est tout dire. Le seigneur Azur le comprendra, nous ne voyons pas autre chose en vous : il est de ce pays, lui, et il en sait les coutumes… À table ! C'est là que les malentendus se dissipent. Notre convive de ce soir dira si notre maison ressemble à une prison et si vous y êtes traitées en captives.

— À table ! répétèrent tous les convives, obéissant avec ensemble au mot d'ordre ouvertement donné par le rival de Satan.

Littéralement ahuri, et ne sachant plus que penser de la comédie, Laridon suivit l'étrange famille dans la salle à manger. Là, Hantzen-Astaroth poussa la mansuétude (à moins que ce ne fût du machiavélisme) jusqu'à le placer auprès de Fleur-Sauvage.

Il fit mieux. Il sut donner à la conversation générale un tel entrain que Turlurette et Victor, perdus au milieu du tapage, purent se croire en tête-à-tête et échanger à demi-voix toutes les confidences qu'ils voulurent.

Avant qu'on servit le rôti – ou le composé chimique qui, chez le rival de Satan en tenait lieu – Laridon n'ignorait plus rien des péripéties qui, par l'artifice de la *main vivante*, avaient fait tomber les deux jeunes femmes et le malheureux Jean Chapuis entre les mains de leurs pires ennemis.

En échange, Turlurette avait eu le récit des aventures du mécano et du nègre pommelé.

Hantzen-Astaroth et ses complices ne paraissaient nullement prendre garde à ces apartés. On ne pouvait montrer plus de complaisance.

Le diabolique poussah, il est vrai, profitait de l'inattention des jeunes gens. Il avait sorti d'une de ses poches un tube de verre empli d'une poudre blanche ; tout en surveillant Laridon du coin de l'œil, pour s'assurer que son manège passait inaperçu, il avança la main vers le verre du mécano et vida rapidement dans celui-ci le contenu du tube.

Laridon n'avait rien vu… Tandis que les guettait l'œil sinistre de Wiwar, il se grisait aux paroles de Turlurette beaucoup plus qu'avec la décoction surannée, au repos dans son verre.

Turlurette murmurait quelque chose à l'oreille du mécano… quelque chose qui faisait briller de joie et d'espoir les regards de ce dernier.

Qu'était-ce ? Des paroles d'amour ? Ou un plan de fuite ?

Cette fois, le professeur Astaroth dut trouver intempestif et suspect cet échange de doux propos, car l'interrompant brusquement, il tendit à travers la table sa coupe à liquide vers son indifférent convive.

— Seigneur Azur, dit-il en même temps d'une voix forte. Je bois à votre santé.

Et Wiwar, poussant sournoisement le verre dans lequel Hantzen avait jeté la poudre blanche, l'approchait de la main de Laridon.

Le mécano le prit sans faire attention à la main qui le lui offrait, sans même s'inquiéter des regards et des sourires de

cette famille diabolique. Il aurait dû pourtant les trouver d'une amabilité exagérée et peut-être découvrir dans les œillades une ironie bien transparente.

Il ne remarqua rien, n'observa rien. Il sortait de son entretien avec Turlurette comme on s'éveille d'un rêve. Il n'avait pas eu le temps de reprendre contact avec la réalité.

On voulait boire à sa santé. La comédie continuait. Il s'y prêta de bonne grâce.

— À la vôtre et tienne ! dit-il en tutoyant son hôte.

Il but…

Aussitôt, les yeux de Yogha et de Hantzen brillèrent ; les sourires s'accentuèrent et devinrent franchement moqueurs.

Cette fois, il fallut bien que Laridon et aussi Turlurette vissent cette menace.

Leurs traits s'altérèrent… Cyprienne elle-même, plongée dans la douleur et l'angoisse par la pensée des dangers suspendus sur la tête de Jean Chapuis, pressentit tout à coup qu'il allait se passer quelque chose d'effrayant.

Elle comprit la signification des regards fixés sur le mécano et pâlit légèrement.

La défiance se réveillait, aussi bien chez elle que chez ses amis.

Hélas ! c'était trop tard, puisque Laridon avait bu.

Interdit, il reposa son verre et regarda l'infernal Hantzen, le brutal Jarrousse, le sinistre Wiwar.

Il devait comprendre, ou tout au moins sentir son imprudence. L'idée d'un danger tout proche, imminent, traversa son esprit, car il essaya de se dresser…

Mais, il ne devinait point encore d'où pouvait venir ce danger. Il n'établissait alors aucune corrélation entre le brusque changement d'attitude de ses hôtes et le geste qu'il venait de faire. Pourtant les yeux ironiques de Hantzen-Astaroth fixaient trop ostensiblement son verre vide pour que cela n'éclairât point l'imprudent buveur.

Et peut-être, si son geste avait été à refaire, aurait-il eu la sagesse de ne pas répondre ou toast du rival de Satan.

Un grand silence régnait autour de la table. Tous avaient cessé de parler. Tous les regards convergeaient vers Laridon. Attendait-on de lui un spectacle ?

Il voulut rompre ce silence trop impressionnant. Ses lèvres remuèrent. Turlurette, qui l'examinait avec une visible angoisse, le vit essayer d'articuler une question.

Non ! Aucun son ne sortit. La langue si bien pendue du mécano devenait lourde, paralysée. Elle collait à son palais.

Ses yeux exprimèrent alors une angoisse soudaine… Il parut faire un effort pour se lever… Magie ! Comme sa langue, tout son corps était du plomb, frappé d'immobilité… Sa tête chavira sur ses épaules… ses prunelles s'enténébrèrent… Il se rappela s'être grisé une seule fois en sa vie[6].

---

[6] Voir *Les Fiancés de l'An 2000*.

— Adieu Laridon, t'es au complet ! pensa-t-il en laissant aller sa tête.

La ruse de Hantzen n'avait que trop réussi. L'adversaire, dont il n'avait cessé de se jouer, était hors de combat, réduit à l'impuissance, avant d'avoir pu esquisser un geste.

— Bonne nuit ! ricana le vilain Wiwar, en envoyant un baiser à Turlurette.

Et l'expression de son regard fit frémir la jeune fille.

— Pauvre Azur Cœur-Exalté ! prononça alors le professeur Astaroth ; avec une intention de raillerie. Qui aurait cru qu'il supporterait si mal l'alcool si cher à nos pères ? Un simple verre !… Il dort, ma parole !… Il est ivre-défunt !

Il éclata d'une gaité tonitruante, à laquelle firent écho le rire de Jarrousse et de Wiwar.

Ah ! comme on s'amusait de bon cœur, ce soir-là, chez le professeur Astaroth !… Quelle aimable farce ! Quel esprit…

Cyprienne et Turlurette en étaient blêmes d'horreur.

Leur défenseur, leur seul ami, tombé dans un piège, garrotté par un sommeil suspect plus sûrement que par d'étroits et solides liens !… Quelle catastrophe !…

Qui défendrait les jeunes femmes ?…

Toutefois, ce n'était pas pour elles qu'elles tremblaient, c'était pour leur imprudent chevalier.

Elles se rendaient aisément compte qu'il était le premier visé. Pourquoi donc Hantzen-Astaroth eût-il machiné cette

trahison, sinon pour s'emparer du mécano d'Oronius sans tapage et sans lutte ?

Et qu'allait-il en faire à présent qu'il avait réussi ?

Les yeux du démon disaient qu'il serait sans pitié… Ils fixaient la proie sans défense avec une expression de férocité, qu'il ne cherchait même plus à se dissimuler…

À bas le masque !… Plus d'hypocrisie !… La brute apparaissait ; le fauve montrait ces griffes.

Turlurette était brave… Elle n'y tint plus… Elle voulut savoir… Et sans plus de ménagements, elle s'apprêta à interpeller le « dominateur »…

Mais, brusquement, ses lèvres, déjà entr'ouvertes, se scellèrent… Et, dans ses yeux, à l'effroi et l'indignation succéda une sorte de stupeur…

Pétrifiée, elle demeura immobile, les yeux fixes… regardant quelque chose… quelque chose qui se trouvait derrière Hantzen, hors de la vue des autres convives.

C'était une forme à peine distincte, faite de vapeurs, comme on se plaît à imaginer les fantômes…

Ce spectre avait la physionomie et les yeux de feu d'un vivant : surtout aux yeux de Turlurette (et aussi ceux de Cyprienne et de Laridon s'ils avaient pu le voir) il évoquait une silhouette bien connue : *l'image d'Oronius.*

Assurément c'était la pensée toute-puissante du maître, qui projetait chez son ennemi, pour rassurer les prisonnières, cette image tutélaire.

La vision ne dura que quelques secondes et s'évanouit aussitôt. C'en fut assez pour que Turlurette comprit et se sentit rassurée.

— *Il veille sur nous !… Il nous a retrouvés !* se dit-elle, le cœur battant.

Elle cessa de trembler… Elle n'était plus seule… Elle pouvait assister, sans perdre son calme, à ce qui allait se passer.

*** ***

En se figurant être hors de danger, la soubrette de Cyprienne allait peut-être un peu vite… Certes, Oronius, promenant dans l'espace son œil cyclopéen avait réussi à retrouver les captives… Certes, il rentrait en communication psychique avec elles.

Mais, que pouvait-il contre les imminents desseins de Hantzen ? N'en serait-il pas, lui aussi, le spectateur impuissant ?

Néanmoins, il avait suffi de cette réincarnation pour rendre confiance à Turlurette ; elle retrouva à la fois courage et sang-froid.

Résolue à attendre sans se trahir le moment où Oronius jugerait bon de lui inspirer la conduite à tenir, elle joua la comédie et regarda Laridon endormi avec des yeux aussi effrayés que ceux de Cyprienne.

Hantzen triomphait.

Il se tourna vers les jeunes femmes.

— Chères dames, il serait préférable que vous rentriez dans vos appartements, dit-il avec une douceur hypocrite. Ce n'est pas un spectacle pour vos jolis yeux. Pouah ! le vilain ivrogne !

Docilement, Turlurette se leva et suivit son geôlier, pendent que Yogha emmenait Cyprienne.

Chacune sortit par une porte différente…

Sans manifester la moindre résistance, Turlurette se laissa enfermer dans sa chambre. Cela lui était d'autant plus indifférent qu'elle avait les moyens de dévisser la serrure et par conséquent de sortir quand bon lui semblerait.

Elle allait en profiter…

Ayant attendu prudemment que le silence se fût rétabli dans la mystérieuse demeure, elle entrouvrit sa porte et se glissa hors de la chambre.

L'escalier et le corridor étaient plongés dans les ténèbres.

Petit inconvénient… Turlurette connaissait suffisamment la disposition pour se guider à tâtons… Sans bruit, elle descendit l'escalier, s'arrêtant parfois quand elle s'imaginait entendre des craquements ou des frôlements.

Plusieurs fois déjà, elle s'était aventurée ainsi pour épier Hantzen et surprendre le secret de l'étrange maison. Mais, elle n'avait jamais pu se défendre entièrement contre un certain effroi. Si courageuse fût-elle, elle était femme et conséquemment impressionnable.

Arrivée au milieu du vestibule elle hésita et s'orienta.

Le silence absolu l'inquiétait.

— Qu'a-t-on fait de Victor ? se demanda-t-elle. Où l'ont-ils enfermé ?… Vais-je pouvoir intervenir à temps ?

En face d'elle, maintenant plongée dans l'ombre, était la salle à manger ; elle en poussa la porte et y pénétra les bras étendus…

Confusément, elle crut apercevoir, toujours allongée sur un divan, la forme immobile du mécano.

Elle se pencha vers lui, en l'appelant tout bas.

— Victor… M'entendez-vous ?… Pouvez-vous bouger ?…

Un ricanement lut répondit…

Deux bras la happèrent : ceux du prétendu dormeur, redressé ; en même temps une lueur jaillit…

Turlurette poussa un cri terrible…

Devant elle, révélé par l'éclair de la lampe électrique, se tenait menaçant le hideux Wiwar…

CHAPITRE X

INTRIGUES DE PALAIS

Après avoir « envoyé au dodo les petites filles », Hantzen était passé dans son cabinet de travail.

Jarrousse et Wiwar l'y avaient aussitôt rejoint.

Quant au « pochard », il n'en fut pas même question. Il ne comptait plus. On le laissa continuer son somme dans la salle à manger.

— Cette nuit, dit à brûle-pourpoint Hantzen à ses complices, cette nuit verra se dérouler d'importants événements qui assureront notre domination en ce pays… À partir de minuit, il faudra vous tenir à ma disposition. En attendant, ami Jarrousse, vous pouvez régler vos petites affaires… affaires de cœur, n'est-ce pas ? et en finir avec cet insupportable Jean Chapuis… Wiwar vous aidera. Je vous donne carte blanche.

Il congédia du geste les deux coquins. Ceux-ci se retirèrent.

Demeuré seul, il se mit à marcher de long en large dans son cabinet. Il semblait ne pouvoir tenir en place. De temps à autre, il jetait un regard sur les aiguilles de la pendule.

— Ce devrait être fini ! gronda-t-il, en fronçant les sourcils. Mais, *a-t-il osé ?*

Soudain, la folle, asservie à la volonté du diabolique personnage, se glissa sans bruit dans le cabinet et fixa son dominateur.

À peine Hantzen eut-il rencontré son regard qu'il tressaillit ; sa face s'empourpra ; il respira avec force.

— Quelqu'un est là ?… Un messager du premier ministre ? demanda-t-il d'une voix précipitée.

La démente inclina la tête.

— Vite ! Introduis-le.

Elle disparut… le temps de soulever une portière… Alors un homme très pâle les traits bouleversés, se précipita dans le cabinet, criant :

— Professeur Astaroth, il faut venir de suite, son Excellence, le premier ministre, vous réclame.

Le professeur Astaroth fit un pas vers lui.

— Le souverain ? murmura-t-il. Parlez-moi du roi ?

Avant de répondre, l'envoyé se retourna pour s'assurer que son introductrice avait disparu et que la porte était bien close.

— Vous pouvez parler, dit tranquillement Hantzen-Astaroth. Nul ne peut nous entendre.

— C’est qu’il s’agit d’un secret d’État, soupira l’homme d’une voix épouvantée. Le ministre veut que vous soyez seul à connaître cette nouvelle qui doit demeurer secrète jusqu’à nouvel ordre : notre gracieux souverain est mort…

Astaroth ne parut point autrement ému. Sans doute s’attendait-il à cet événement.

Derrière ses lunettes, ses yeux verts flambèrent.

— On vous attend, continua le messager. Personne ne sait… La chose est restée secrète… Il n’y a que vous et les membres du grand conseil qui soyez avertis… Et le décès du souverain restera secret aussi longtemps qu’il le faudra. Toutes les mesures sont prises.

— C’est bien, répondit le professeur. Précédez-moi, je vous suis.

Tous deux sortirent du cabinet.

À peine la porte s’était-elle refermée qu’une portière se souleva : un homme entra doucement…

*** ***

Quelqu’un avait entendu et surpris le secret…

C’était Laridon… nullement endormi, plus éveillé que jamais et tout fier d’avoir si bien joué la comédie…

Car il l’avait jouée… À trompeur, trompeur et demi !…

Il l’avait jouée sur la suggestion d’Oronius qui, par un *cérébro-radiogramme* l’avait averti du piège qui lui était tendu.

Obéissant à cette suggestion, Laridon avait feint de boire, mais feint seulement… en répandant habilement dans l'échancrure de son gilet le contenu de la coupe… Puis, il avait fait semblant de succomber au sommeil…

Et la façon dont il avait joué son rôle trompa non seulement Hantzen, Yogha et leurs complices, mais également Turlurette.

Laridon aurait pu rassurer celle-ci, en la détrompant. Il eut la sagesse de s'en abstenir. Turlurette, prévenue, n'aurait pu simuler aussi parfaitement l'effroi qu'elle devait ressentir.

Tout le monde s'était éloigné… Laridon restait seul, ronflant consciencieusement…

Alors, subitement ses ronflements s'apaisèrent ; le dormeur avait entrouvert un œil… Il s'éveilla tout à fait…

Se relevant avec agilité, il se glissa hors de la salle à manger et s'en fut coller son oreille à la porte du cabinet d'Astaroth.

Et c'est ainsi qu'il avait pu surprendre la sensationnelle nouvelle…

Mais, elle ne l'émotionnait pas autrement puisqu'il n'était pas du pays et qu'il ignorait que ce royal décès avait été provoqué par les machinations de Hantzen et devait servir les secrets desseins de ce dernier.

Le seul avantage qu'y voyait Laridon, c'était le départ de son ennemi et la certitude qu'il serait absent une bonne partie du la nuit.

Fameuse occasion dont le Mécano se promettait bien de profiter !

Et pour commencer, il allait s'empresser de remonter délivrer Julep. Sous sa direction, le nègre pouvait être un collaborateur non négligeable.

Hardiment, il sortit du cabinet de travail, monta les étages et ouvrit la porte de la mansarde…

Une violente déception l'attendait…

La chambre était vide… Julep avait disparu.

Où était-il ?

Laridon n'eut pas la temps de se poser cette question.

Un cri terrible retentissant dans la maison endormie le fit se précipiter hors de la mansarde, se ruer au milieu des ténèbres et descendre quatre à quatre l'escalier.

Il avait reconnu la voix de Turlurette.

*** ***

C'était une chambre d'apparat, luxueusement meublée – une vraie chambre royale…

À la porte veillait un officier d'ordonnance, en uniforme de gala ; les antichambres étaient abondamment garnies de courtisans, d'officiers, de chambellans et de secrétaires, tous prêts à accourir à l'appel de leur souverain.

Mais, quel repos véritable peut goûter un chef de peuples, prisonnier de sa fonction, plus esclave que le dernier des esclaves ?

La représentation quotidienne terminée, on l'enfermait dans cette chambre un peu à la façon dont le montreur de marionnettes jette dans un tiroir, entre deux séances, Guignol et Polichinelle.

Le ressort détendu, seul en face de soi-même, évitant les miroirs insolents qui lui révélaient son état piteux, le fantoche couronné, dépouillé de son uniforme, redevenait un pauvre homme, vieux, malade et tremblant.

Ses nuits, successions d'insomnies et de cauchemars étaient atroces.

Onze heures venaient de sonner…

Encapuchonnées de drap rouge, les ampoules électriques répandaient à peine une lueur de veilleuse. En deux points de la pièce, à la tête et au pied du lit, elles trouaient la draperie obscurcissante de l'ombre de leur brouillard sanglant. Leurs doubles lueurs attiraient sans cesse les pupilles clignotantes du souverain, qui se tournait et se retournait sur sa couche, moite de sueur et brûlant de fièvre.

Quel était donc la maladie de ce personnage – de ce puissant – de ce grand de la terre ?…

Un mal atroce… impitoyable… incurable…

La peur !…

Les yeux hagards, la face crispée, s'abandonnant à de courts sommeils, dont en sursaut, il se redressait brusquement pour se défendre contre une attaque de fantômes…

Spectres rouges d'assassins, spectres sombres d'ambitieux et de conspirateurs, tous, poignards levés, l'entouraient d'un cercle silencieux et terrible…

Il y était enfermé, c'était sa destinée inexorable : tôt ou tard, *on le frapperait*, il tomberait sous les coups d'un des fantômes de ses cauchemars…

Duquel ?… Quand ?… Et pourquoi ?…

Serait-ce un vengeur du peuple pressuré par ses ministres ? Serait-ce un sinistre et louche sbire, stipendié par quelque coterie de courtisans, mécontents de voir le monarque accaparé par la coterie adverse et espérant tout d'un changement de règne ?

De toutes façons, ce serait la mort – la mort devant laquelle le malheureux tremblait…

Chaque nuit, grelottant, il l'attendait… Et pendant le jour, le supplice recommençait avec cette aggravation qu'il lui fallait cacher sa peur.

Un bruit imperceptible se fit entendre au chevet du lit. Aussitôt, le souverain dirigea vers ce point son regard affolé.

D'abord, il ne vit que la draperie de ténèbres, plus épaisse après le brouillard lumineux qui entourait l'ampoule électrique.

Et pour saisir ce bruit menu – un frôlement, un glissement – il fallait cette finesse d'ouïe, cette sensibilité exacerbée que donnait au malade la tension de son épouvante…

Un frôlement… un glissement… Rien de plus… Mais, parce que cela partait de l'encoignure où se rejoignaient, près de son chevet, deux tapisseries recouvrant les murs, l'imagination du tyran-esclave donnait à ces bruits une origine, *voyait* ce que lui dérobait l'ombre.

Le frôlement, c'était une main cherchant derrière la muraille, le mécanisme silencieux d'une porte secrète… le glissement signifiait que la porte s'ouvrait…

Et le frôlement reprenait : la main écartait les deux tapisseries flottantes ; une silhouette se glissait entre elles et s'avançait dans la chambre royale…

Une silhouette… deux silhouettes plus noires se profilèrent sur le clair obscur.

Le souverain eut à peine le temps de jeter un cri d'effroi, qui s'étrangla dans sa gorge douloureuse ; il eut encore moins le temps de comprendre que, cette fois, ce n'était pas une hallucination…

Les deux ombres sa précipitaient vers le lit…

Elles se penchèrent sur lui ; il sentit sur son visage le souffle humide et frais d'un vaporisateur, dont un des deux intrus pressait la poire et dirigeait le jet sur les narines du condamné.

Ce fut une scène rapide : immédiatement, le souverain retomba mollement en arrière, sur son oreiller et demeura inconscient, inerte, envahi par une torpeur qui augmentait de seconde en seconde.

Les mains qui jouaient du vaporisateur éloignèrent l'instrument et prirent le poignet de la victime, tâtant le pouls.

Une voix réclama :

— Le flacon… Vite !…

Et l'autre ombre, muette, tendit le bras et présenta un objet, dont les mains s'emparèrent.

Un silence suivit…

Penché, le mystérieux opérateur tentait quelque chose qui ne réussissait pas ; car il se releva en faisant un geste d'impatience.

— Les dents sont serrées… Donne-moi…

Le geste du second personnage devança la demande. Il offrit une mince lame d'argent.

Et, de nouveau, l'opérateur se pencha sur la face dit souverain, s'efforçant d'introduire la lame entre les mâchoires contractées.

Il y parvint après quelques secondes d'efforts, exerça une pesée approcha le goulot du flacon que fermait un bouchon compte-gouttes, et versa.

Le pauvre roi revenait à lui… Un instant suspendue, sa vie reprenait : son cœur se remettait à battre ; puis l'engourdissement du cerveau se dissipait lentement…

Encore inconscient, il sentit les gouttes couler une à une sur sa langue et fit instinctivement l'effort nécessaire pour avaler.

Le flacon était vide… L'opérateur se redressa, fixa un instant la forme encore inerte du souverain, puis, lentement, silencieusement, s'éloigna du lit à reculons, suivi par son compagnon.

Il passa près de l'ampoule électrique, qui effleura son visage d'un furtif reflet rouge, rentra dans les ténèbres et regagna la porte secrète.

Au moment de soulever la tapisserie, il s'arrêta, fit face à la seconde ombre.

Alors ce court dialogue, chuchoté, haletant, fiévreux, s'échangea :

— Tu réponds de l'efficacité de la dose ?

— Oui, Altesse…

La main, tremblante un peu, comme la voix, agrippa la tapisserie, tandis que l'« Altesse » murmurait :

— Donc, demain… demain… je pourrai… je serai…

La voix basse, honteuse, terrifiée, s'éteignit, mourut. Il y a des espoirs qu'on ne formule pas ; des confidences qu'on ne fait pas, même dans l'ombre, quand il n'y a pour entendre, que l'oreille du complice.

L'une après l'autre, les deux silhouettes s'enfoncèrent dans le trou noir de la porte secrète. Sur elles, la tapisserie retomba.

Et la voix saccadée, presque menaçante, murmura encore :

— Tu oublieras, n'est-ce pas ?… C'est un secret qui peut être mortel, tu le sais ?

Le glissement coupa la phrase : la porte s'était refermée… De nouveau, le silence régna dans la chambre.

Il dura quelques minutes pendant lesquelles l'homme qui gisait sur le lit, le possesseur du trône par la grâce divine, ne poussa même pas un soupir.

Puis, soudain, grelottante, épouvantée, sa voix s'éleva, comme une plainte.

— L'héritier !… Mon héritier !…

Et son accent exprimait une indicible horreur.

Presque aussitôt, sa respiration se précipita, devint haletante, bruyante ; sa face s'empourpra ; des gouttes de sueur emperlèrent ses tempes et front ; il porta les mains à sa gorge, comme s'il étouffait et se mit à bégayer des mots sans suite qui, d'instant en instant, devinrent moins distincts.

Enfin, la respiration se ralentit, les mouvements convulsifs cessèrent et tandis que le corps détendu s'allongeait, inerte sur la couche, on n'entendit plus dans la chambre qu'un râle atroce et continu…

*** ***

Deux coups discrets, frappée à la parte, retentirent.

Il devait faire grand jour ; car des rais de lumière, glissant sous les rideaux, indiquaient l'emplacement des fenêtres.

Aux deux coups restés sans réponse, deux autres avaient succédé, qui n'obtinrent pas plus de succès ; la porte fut alors ouverte, avec les précautions qu'exige le respect dû à un auguste sommeil. Un homme pénétra dans la chambre royale en étouffant le bruit de ses pas.

C'était le valet de chambre de l'autocrate…

À pas comptés, il s’avança dans la semi-obscurité, s’inclina gravement ; par trois fois en se tournant vers le lit ; puis, ce rite accompli, il s’en fut tirer les rideaux.

Le jour pénétra à flots.

Toujours aussi majestueux et courbé comme il convenait, le valet de chambre s’approcha de la couche du potentat.

— Tout-Puissant, modula-t-il, l’heure du lever de Votre Sérénité vient de sonner.

Aucune réponse ne lui fut faite.

Ce silence le surpris ; il n’entendait même pas le bruit de la respiration souveraine. Il se risqua à oser relever un peu la tête et à hasarder un coup d’œil.

— Oh ! s’exclama-t-il tout à coup figé.

Il venait de remarquer la face du souverain, exsangue et convulsée ; les yeux grands ouverts, fixes et vitreux, la tête renversée sur l’oreiller ; le corps inerte, un des bras pendant hors du lit.

Un instant, le valet de chambre considéra ce terrifiant spectacle et sa bouche s’ouvrit, comme pour appeler.

Il retint son cri !…

C’était un prudent serviteur, vraiment digne de la confiance que lui avaient témoignée ceux qui l’avaient placé dans ce poste.

La réflexion étouffa la clameur qu’il allait pousser. Il jugea que l’événement ne devait pas être ébruité à la légère et

prit le temps de rendre à sa physionomie bouleversée l'expression compassée habituelle.

Il sortit alors de la chambre, en apparence aussi calme qu'il y était entré.

Dix minutes plus tard, une demi-douzaine de personnages dont le masque froid se décomposa, sitôt la porte franchie, se trouva rassemblée dans la chambre mortuaire.

Le dernier venu était le premier ministre. Celui-là paraissait en proie à une profonde émotion.

— Que m'annonce notre fidèle ? s'exclama-t-il. Le roi…

Un des personnages, courbé sur la funèbre couche, venait, après une brève hésitation, de toucher de ses doigts tremblants la main pendant du souverain.

Il la sentit glacée…

Le bras, qu'il se hasarda à soulever pour le ramener le long du corps, résista à son geste… Ce bras était rigide et froid.

La consternation la plus vive altéra alors ses traits. Se tournant vers le ministre, il bégaya.

— Voyez vous-même, Excellence. Sa Sérénité est…

Il n'acheva pas ; le mot qui ruinait tant d'espoirs et menaçait tant de situations acquises, ne put sortir de sa gorge contractée.

Était-il besoin de le prononcer, ce mot ? Tous avaient compris. Tous terminaient mentalement la phrase, puis la répétaient à voix haute, parce que la catastrophe entrevue leur faisait perdre la tête.

De toutes les bouches jaillit ce lamento terrifié :

— Le souverain est mort !…

Presque violent, le geste du premier ministre leur imposa silence.

— C'est fou ! c'est impossible ! cria-t-il avec une sort de fureur.

Car ce n'était pas le chagrin qui se lisait sur son visage, mais un mélange d'inquiétude, de stupeur et de colère.

— Ce malheur est impossible ! répéta-t-il plus bas. Songez-vous qu'alors le Maître nouveau serait celui que vous savez… l'Héritier et sa coterie… l'héritier qui me haït… qui nous hait… qui a juré de nous chasser honteusement et de nous remplacer dans nos fonctions et offices. Nous ne serons plus rien !… Il ne le faut pas !

— Non ! il ne le faut pas !…

Paroles insensées… et qui ne signifiaient rien, puisque nul ne commande la mort.

Malgré cela, tous les répétèrent avec des hochements de tête approbateurs. Tous étaient d'accord : il ne fallait pas que le souverain mourût, laissât la porte ouverte à un successeur qui prétendait écouter d'autres conseillers, obéir à d'autres volontés.

Le premier ministre éclaira leur pensée commune.

— Annoncer cela trop brusquement serait dangereux, dit-il. Il faut dissimuler l'événement… empêcher qu'il s'ébruite… jusqu'à ce que nous ayons pris les précautions nécessaires, les mesures que comporte la situation.

Quelles mesures ? Quelles précautions ? Ils ne le demandèrent pas. Ce que tous souhaitaient, pour l'instant, c'était en délai qui leur permît de respirer et de s'habituer à l'avenir.

Était-ce possible ?

— N'y a-t-il pas de danger d'indiscrétion ? demanda l'un d'eux. Si le premier valet de chambre ?…

— Le premier valet de chambre est un homme à nous, assura péremptoirement le ministre.

On respira…

Cependant tous les sujets d'inquiétude n'étaient pas encore écartés.

— L'héritier ? murmura un vieux chambellan.

— Naturellement on s'abstiendra de le prévenir, trancha le ministre.

— Ne peut-il soupçonner la situation… demander à voir le souverain…

— Vous pouvez avoir confiance en ma police, trancha le premier ministre avec un sourire. Elle s'arrangera pour que l'héritier ne puisse pénétrer ici à l'improviste… On trouvera le moyen de l'en écarter…

C'était une partie grosse de risques et de conséquences qu'il engageait là. Et pour quel problématique enjeu !… Était-il finalement possible de gagner ?

Un des conseillers s'enquit, assez tardivement :

— Est-on sûr qu'il n'y ait plus rien il faire… A-t-on appelé un médecin ?

Tous se regardèrent interloqués. Non ! ils n'avaient pas pensé à cette formalité. Ou plutôt, ils s'étaient bien gardés d'y penser ; car si leurs craintes étaient confirmées, une fois le décès constaté par un des médecins de la cour, il deviendrait impossible de tenir secrète la nouvelle.

— Un médecin ? répéta le sommier ministre, fort embarrassé d'exprimer sa pensée de façon congrue. Il faudrait quelqu'un de sûr…

Tout à coup, la mémoire lui revenant, son visage s'éclaira.

— Au fait ! j'ai notre homme ! proposa-t-il. Le professeur Astaroth… Celui-là est assez intelligent pour comprendre la situation… D'ailleurs il m'a fait certaines promesses… Il faut essayer… Science et discrétion. Il réunit toutes les qualités. Qu'on aille à l'instant chercher le professeur Astaroth !…

CHAPITRE XI

LÈSE-MAJESTÉ

Le professeur Astaroth avait suivi en toute hâte le messager du premier ministre.

Sur le seuil de la chambre funèbre, il apparut grave et mystérieux, cachant sous un masque impénétrable l'ambition joyeuse qui le possédait.

À son aspect, le premier ministre, à qui les circonstances faisaient perdre tout sang-froid, et toute prudence, courut au savant et lui saisit les mains.

— Ah ! professeur Astaroth, je n'ai plus d'espoir qu'en vous ! L'heure est arrivée.

D'un geste qui commentait éloquemment ses paroles, il désigna le cadavre du souverain, étendu, déjà rigide, sur la couche.

— Sa Sérénité ! bégaya-t-il.

Il n'osa poursuivre ; les mots qui lui venaient l'épouvantaient parce qu'ils étaient la constatation de l'irréparable et qu'aucun des assistants – spectateurs et acteurs de ce

drame terrifiant – ne pouvait se résoudre à accepter la catastrophe comme un fait accompli.

Pourtant, l'envoyé du premier ministre l'avait laissé échapper, en se présentant de la part de son maître : le roi était mort !

Il devait bien avoir vu cela d'un seul coup d'œil, ce rival du Satan, si savant…

D'un pas compassé, mais étrangement calme, il s'avança vers le lit et palpa hardiment le défunt.

Alors, il se retourna vers le ministre.

— Qu'attendez-vous de moi ?

Tous gardèrent le silence. Les lèvres du premier ministre tremblèrent. Ses yeux répondirent seuls, comme tous ceux des autres assistants, bouleversés, par cette disparition qui anéantissait leur influence.

Et tous ces yeux criaient au professeur Astaroth.

— Sauvez-nous !… Faites un miracle !…

Une ombre de sourire, énigmatique et terrible, apparut sur les lèvres rasées de Hantzen.

— Que souhaitez-vous que je fasse ? répéta-t-il : Parlez.

D'une voix faible, d'une voix qu'on entendit à peine, le premier ministre murmura :

— Le souverain…

— Le souverain n'est plus, coupa avec une netteté brutale le professeur Astaroth.

Ce fut assené comme un coup. Tous tremblèrent et gémirent. Un même effroi apparut sur toutes les faces.

Ces mots que le rival de Satan venait d'avoir l'audace de prononcer, condamnaient les espoirs informulés de ces insensés :

Ils tuaient le souverain… Ils l'enfermaient dans la tombe mieux que la mort… C'était du cette seconde seulement que Sa Sérénité était défunte !…

Mais, au milieu de l'affaissement des dos voûtés, le professeur Astaroth demeurait droit et ferme. Il continuait à sourire.

— Pourquoi avoir peur des mots ? poursuivit-il, avec une sorte de mépris. Ils sont moins dangereux que les faits. Vous manquez de confiance, Excellence. Rappelez-vous mes paroles.

Le premier ministre releva un peu la tête.

— Je ne les ai point oubliées, bégaya-t-il. Mais…

Et suppléant par un geste à l'explication qu'auraient fournie les paroles il montra le cadavre.

— J'avais prévu cela… Nous l'avions prévu ensemble, riposta le professeur Astaroth, sans s'émouvoir. Ne vous ai-je pas dit : « Quel que soit l'événement, vous pourrez m'appeler ?… » Ce que vous pouviez appréhender s'est produit. Me voici : je ne retire rien de mes promesses. Usez de moi.

— Pouvez-vous quelque chose ? Que peut-on faire à cela ? objecta le ministre avec découragement.

En prononçant ces paroles qu'accompagnait le geste de sa main toujours tendue vers le sérénissime cadavre, sa voix tremblait.

— Rien ne m'est impossible ! affirma le professeur Astaroth d'un ton énergique, qui impressionna les assistants.

Haletants, ils le regardèrent avec une sorte d'effroi – à peu près comme s'ils eussent eu devant eux le démon, dont il se vantait d'être le rival.

— Le souverain est mort ! pleura le premier ministre, vous-même l'avez dit.

Hantzen-Astaroth n'hésita plus. Il sourit dédaigneusement.

— Qu'importe qu'il soit mort !… *Ne puis-je le ressusciter !*

Cette effrayante supposition acheva de bouleverser les auditeurs. À quel homme diabolique avaient-ils donc affaire ? Décidément, sa réputation n'était pas usurpée : il était vraiment *le rival de Satan.*

Un frisson de terreur secoua ceux qui l'entendaient ; mais presque aussitôt après, ce frisson se changea en un frémissement d'espoir et d'admiration ; car l'intérêt est plus fort que la peur.

Astaroth, sous les regards déférents du cercle qui l'entourait, connut une minute d'indicible triomphe.

Il se sentit le « dominateur »…, le vrai !

Son heure – celle qu'il attendait – venait de sonner.

— Je réponds de tout pourvu que vous me donniez carte blanche, fit-il bourru. Tenez secrète la nouvelle de la mort de

Sa Majesté et ne laissez personne pénétrer auprès d'elle. Je veux être seul… tout seul ici pendant douze heures… Sortez !

Son geste indiquait le chemin de la porte.

Tous obéirent.

Dominés et épouvantés, ministre et conseillers s'inclinèrent – moins devant le cadavre de leur maître nominal que devant la nouvelle autorité qu'ils acceptaient.

Silencieusement, ils sortirent à reculons… courbés.

Derrière eux, Hantzen-Astaroth poussa les verrous…

Il demeura en tête-à-tête avec le corps glacé.

*** ***

Debout au milieu de la chambre, le diabolique professeur se tourna d'abord vers le lit.

Son regard perçant s'arrêta un instant sur le cadavre, puis s'abaissa et fixa un objet tombé près de porte secrète par laquelle s'était enfui l'empoisonneur.

Hantzen fit quelques pas, se baissa et ramassa cet objet – une fiole vide.

C'était celle qu'il avait remise à l'héritier, l'avant-veille.

Sa bouche grimace un sourire de démon. Il enfouit soigneusement la fiole révélatrice au plus profond de sa poche la mieux cachée.

Comme il fallait que l'assassin eût été troublé pour avoir laissé derrière lui cette preuve de son passage et de son crime !…

Heureusement, le professeur Astaroth veillait ! Par bonheur, il tenait dans ses mains tous les fils de l'intrigue !

Il savait où il allait, lui. Et il marchait droit et ferme, sans trembler, dans la direction qu'il s'était fixée.

Sa force venait de ce qu'il était seul possesseur de son secret. Pour l'exécution de son plan, il n'avait pas besoin de complices.

Il avait mieux… Des esclaves !

Il les attendait.

… Ils arrivaient…

La subtile oreille de Hantzen perçut un grattement. Aussitôt, il s'en fut ouvrir la porte secrète.

Deux femmes pâles – deux types bizarres de folles comme en abritait seulement la demeure du rival de Satan, entrèrent en glissant, comme des fantômes.

En fait, elles ressemblaient à des spectres.

Leur maître les fixa sans prononcer un mot. Et cela dut suffire pour que sa volonté fût connue de ces étranges assujetties.

Car, sans laisser paraître le moindre émoi, elles s'approchèrent de la couche funèbre et se mirent à manipuler la dépouille du roi.

Que faisaient-elles donc ?

Ah ! si la foule des courtisans les avait pu voir !… Quel cri de colère et d'indignation elle eût poussé !…

Remplissant les fonctions de barbier aussi placidement que si elles avaient tenu par le bout du nez le dernier des rustauds, les folles rasaient le souverain défunt – ou plus exactement lui coupaient de fort près (et sans s'inquiéter d'écorcher la peau qui était dessous) les favoris et la moustache…

Le visage d'un bistre foncé et annonçant une race assez semblable à celles qui peuplent le centre de l'Afrique apparut alors.

Le crime de lèse-majesté était accompli… Au lieu de la face auguste, figée dans la majesté de la mort, il n'y avait plus qu'un profil simiesque de macaque…

Mais, la bizarre toilette n'était pas terminée.

Les folles avaient étalé sur la table de nuit tout un assortiment de fards et de crayons, au moyen desquels elles se mirent à maquiller habilement cette face sombre, au point de la rendre méconnaissable.

Étrange façon de ressusciter le défunt !

Moins d'un quart d'heure après l'arrivée des folles esclaves, il n'y avait plus, sur la couche, ni souverain mort, ni souverain vivant.

À la place que ce dernier avait occupée, gisait un individu dont la face ne pouvait en rien rappeler la physionomie probablement popularisée par les illustrés et les photographes du pays.

Cet inconnu, les dociles instruments du professeur Astaroth le soulevèrent et l'emportèrent, après avoir soigneuse-

ment effacé toutes traces de leur séjour dans l'auguste chambre.

Elles disparurent par le couloir secret.

Hantzen les suivit, en refermant lui-même la porte.

Hors de la résidence royale, dissimulée dans l'ombre, une automobile attendait.

Elle n'avait point de chauffeur.

Le rival de Satan y monta avec les folles et leur fardeau.

Quelques minutes plus tard, il arrivait chez lui et la dépouille inerte du monarque était montée, sous la surveillance du professeur, à l'étage le plus élevé – dans la propre mansarde du nègre Julep.

Les folles y étaient entrées les premières et avaient posé sur le lit le corps du sérénissime.

Tandis qu'elles procédaient à cette installation, Hantzen entra à son tour et embrassa le galetas d'un rapide coup d'œil.

Il fronça les sourcils et poussa une exclamation de fureur, en constatant que l'ineffable nègre ne s'y trouvait plus.

Julep, prisonnier de la mystérieuse volonté de Hantzen, ne pouvait cependant, avoir pris la fuite.

Aussi, cette disparition devait à la fois décevoir le professeur Astaroth et lui paraître inexplicable, car après s'être rapidement assuré que le nègre ne se trouvait dans aucune des pièces voisines, il se précipita dans l'escalier.

— Wiwar !… Wiwar ! appela-t-il.

Sur le palier du premier étage, une ombre se dressa devant lui… C'était Wiwar, – mais un Wiwar chancelant, pâle, défait, tout blême de rage ou de terreur…

CHAPITRE XII

LE MIRACLE

Lorsque dans l'ombre de la salle à manger et brusquement révélé par la clarté d'une lampe électrique, Turlurette avait vu se dresser devant elle le menaçant et hideux Wiwar, elle avait poussé un cri de frayeur, auquel répondit le ricanement du bandit.

— Eh quoi, chère petite, railla-t-il, est-ce donc là l'effet que je vous produis ? N'êtes-vous point, comme moi, ravie de ce tête-à-tête que nous procure le hasard ?… Un hasard auquel j'ai aidé… Depuis longtemps je brûle de vous parler à cœur ouvert.

Il se dandinait en parlant, perfide, sournois, terrifiant. Et dans ses yeux s'allumait cette lueur de froide cruauté qu'ont les tigres quand ils tiennent sous leur griffe la proie abattue.

— Vous oubliez de me demander si je suis disposée à vous écouter ! riposta hautainement Turlurette. Ce que vous pouvez souhaiter me dire ne m'intéresse nullement !

— Erreur ! ma confidence vous intéressera plus que vous ne pensez ! s'écria Wiwar en saisissant rageusement les poignets de la jeune fille, au moment où elle se disposait à lui

tourner dédaigneusement le dos. Vous m'écouterez de gré ou de force.

— À le bonne heure ! Ceci est digne de l'exécuteur des basses besognes du… professeur Astaroth !

— Ne raillez pas. Je vous le jure, vous auriez tort. Aux paroles qui je vais prononcer, je n'admets qu'une réponse : la joyeuse acceptation du bonheur offert… Turlurette, aimez-moi !

Le misérable posa cet étrange ultimatum d'une voix rauque, sourde, avec une intonation menaçante.

Et c'était une déclaration d'amour !

Mais il était de ceux dont la tendre passion s'apparente à la haine.

Et c'était à juste raison que Turlurette pâlissait en l'écoutant.

Laridon l'avait pressenti à certain regard. Et l'événement lui donnait raison : Wiwar désirait l'ancienne soubrette de Cyprienne Oronius. Il la convoitait jalousement, férocement.

S'il avait souhaité un tête-à-tête avec elle, s'il l'avait épiée comme le félin guette une proie, ce n'était pas pour lui dire des douceurs.

Sa déclaration d'amour ressemblait à une déclaration de guerre.

— Il faut m'aimer ! répéta-t-il, car je vous aime !

— Vous ?… Ah ! ce serait trop commode s'il n'y avait qu'à poser la question de la sorte, railla la jeune Parisienne.

Vous figurez-vous qu'on peut vous croire quand vous employez ce ton-là ?… Vous capable d'aimer ? Vous ?…

L'indicible mépris qui vibrait dans la voix de Turlurette arracha au bandit un hurlement de fureur.

— Oui, moi ! rugit-il. Moi… le maître de votre vie !… Moi, l'allié de votre vainqueur !

— Vantard ! la victoire de Hantzen n'est que passagère… et je me refuse à dépendre de vous.

— Prenez garde ! gronda Wiwar écumant. Choisissez entre ma main, – (euphémisme, sans doute ?) – entre ma main et la mort.

À ces conditions irrévocables, Turlurette répondit fièrement :

— Mon choix est tout fait. Je préférerais certainement la mort. Mais je ne vous crains pas.

— Je vous apprendrai à me craindre !

Cette fois, il ne se vantait en rien.

Au feu sombre qui brûlait dans ses prunelles, Turlurette ne pouvait se méprendre. Le fauve avait bondi, sournois et féroce, implacable et lâche.

Les doigts crochus de Wiwar s'implantèrent dans l'épaule de la jeune fille. Il tenta de la courber devant lui, de la jeter à genoux…

L'immonde scélérat se croyait au but, quand il s'écroula sous le double choc de deux poings rudes.

— Bing !… Empoche !… Bang !… Encaisse ! puant museau !

Surgi de l'ombre, Laridon, accouru au cri de Turlurette, assommait consciencieusement l'insulteur la jeune fille.

— Il est parti pour le pays des songes, constata-t-il en se penchant sur Wiwar évanoui. Une chiquenaude a suffi !

— Victor ! cria Turlurette extasiée, en se précipitant dans les bras du mécano.

— Soi-même ! répondit avec satisfaction le serviteur d'Oronius. Paraît que j'arrive à temps sur le ring.

— Je te croyais endormi… au pouvoir de Hantzen !

— Des nèfles !… J'étais sur mes gardes… grâce à un message cérébral de m'sieu Oronius qui doit veiller sur nous de loin… C'est mon gilet qui s'a saoulé à ma place… Et afin de voir venir les événements et de forcer Hantzen à abattre son jeu, j'ai fait semblant de marcher… J'ai paru pioncer… Ensuite, je me suis relevé sans bruit et j'ai épié notre ennemi… J'ai déjà appris pas mal de choses intéressantes, dont je compte tirer profit en vue de ta délivrance et de celle de m'sieu Jean et de sa chère Cyprienne. Je tire des plans… N'y a qu'une chose qui me gêne : impossible de remettre la main sur Julep !… Qui donc peut m'avoir chipé mon nègre. C'est indélicat !…

— Cherchons-le ensemble ; je connais la maison mieux que toi, proposa la jeune fille.

— C'est juste ! reconnut Laridon. Avant tout d'abord, laisse-moi mettre en sûreté ce Wiwar. Ce n'est pas qu'il soit gênant… Mais, il est trop moche à z'yeuter. Si que passait par hasard une dame enceinte, elle s'évanouillerait.

Le mécano retourna à l'endroit où il avait laissé son ennemi affalé sous son uppercut.

— Mince ! fit-il ébahi. Où donc que t'es passé, pochetée ?

En effet, Wiwar ne se trouvait plus là ; il avait dû reprendre ses sens et en profiter pour prendre la poudre d'escampette sans demander son reste.

— Heureusement, Hantzen est dehors, soupira Laridon, conscient de son imprudence. S'il est allé l'avertir il y en a pour une paye ! Nous avons le temps de nous retourner… C'est égal ! J'ai été fameusement stupide ! Quand on met une vipère sous son talon, on l'écrase sans s'amuser avec elle. Ce bougre-là est encore capable de mordre.

Comme pour lui fournir une preuve immédiate du bien-fondé de ses regrets, deux cris terribles retentirent, venant du vestibule.

Laridon tressaillit et s'élança.

— C'est la voix du mal blanchi ! s'exclama-t-il. Que lui arrive-t-il ? Hantzen doit être revenu.

Il arriva devant une porte fermée, voulut la forcer ; celle-ci résista à ses efforts.

À l'intérieur, on entendait des bruits de lutte.

— Tiens bon, poteau ! Je suis là… j'arrive !... cria Laridon en jouant du « chausson » contre le vantail sonore.

Le panneau céda enfin ; et il se précipita par la brèche…

Mais il ne fit pas plus de trois pas et poussa un cri, en portant ses deux mains à sa gorge.

Puis, les yeux fixes, le corps raidi, il roula sur le tapis…

***   ***

Le délai de douze heures demandé par le professeur Astaroth était expiré.

Les mêmes personnages qui avaient reçu sa promesse attendaient anxieusement le résultat dans un salon attenant aux appartements du souverain.

Soudain, la porte s’ouvrit et quelqu’un entra vivement.

Ce n’était pas Astaroth-Hantzen…

Les lèvres du premier ministre laissèrent échapper ce cri :

— Le prince héritier !

Cette arrivée déjouait les calculs et menaçait de précipiter un dénouement qui allait être l’effondrement de tous les espoirs.

Blême de dépit, le ministre s’avoua que, s’il était bien mal servi, par contre les amis de l’héritier s’entendaient merveilleusement à le renseigner sur ce qui se passait à l’intérieur de la résidence royale.

Comment les bruits de la maladie du sérénissime étaient-ils parvenus jusqu’à l’héritier ? Le premier ministre avait pourtant pris ses dispositions pour le laisser dans la plus parfaite ignorance des faits.

Il était à cent lieues de se douter que l'héritier était infiniment mieux documenté que lui-même sur les récents événements, tout au moins sur la fatale issue qu'avait eue la récente maladie du souverain.

Et c'était assez logique : Parricide, il venait tout bonnement recueillir le fruit de son crime.

Il témoigna de suite d'une impatience extrême.

— Comment va Sa Sérénité ? demanda-t-il d'un ton arrogant, qui fit pâlir davantage l'Excellence en faute et amena sur son front de grosses gouttes d'une sueur glacée.

Manifestement, l'héritier était informé…

Le ministre n'en pouvait plus douter.

Arrêter le jeune infâme sur le seuil de cette chambre, où il savait trouver un trône vacant, était au-dessus des forces humaines.

Le premier ministre l'essaya pourtant.

— Sa Majesté repose, dit-il, en se plaçant entre l'héritier et la porte. Elle a été légèrement souffrante et les médecins prescrivent l'isolement absolu. Nul ne doit pénétrer auprès de Sa Hautesse.

— Moi, moins que personne, n'est-ce pas ? ricana l'héritier, en toisant insolemment le ministre.

— Altesse !…

— Cessez ce jeu, monsieur le Premier, intima rudement le successeur. Et n'espérez pas me duper. Les obstacles accumulés par vous sur ma route, les précautions prises pour m'interdire l'entrée de la résidence m'ont ouvert les yeux. Le

souverain est au plus mal, je le sais. On veut me le cacher… probablement pour permettre à certaines combinaisons ambitieuses d'aboutir. Eh bien ! je vous le dis tout net, vous jouez gros jeu et vous avez perdu d'avance. Je suis le successeur désigné du souverain… le seul légitime. Il n'y aura, il n'y a qu'un maître ; c'est moi… Tachez de ne plus l'oublier.

Les assistants frémirent, comprenant le sens de cette menace.

Le premier ministre trembla plus que tous.

Cependant, il était trop engagé pour reculer. Coûte que coûte, il lui fallait assurer au professeur Astaroth les dernières minutes dont celui-ci pouvait avoir besoin.

— Seigneur présomptif, dit-il avec une fermeté feinte, je ne comprends pas vos plaintes. On vous a certainement abusé.

— Je veux voir à l'instant mon royal père ! interrompit l'héritier, en frappant du pied.

— C'est impossible ! osa répondre le chef du gouvernement.

Les deux hommes se mesurèrent des yeux et tout le cercle des assistants se resserra autour des champions.

L'héritier fronça les sourcils.

— Ah ça ! mais je vais finir par croire qu'il se passe ici quelque chose de plus grave que je n'imaginais ! s'exclama-t-il. Par le prime croissant de la lumineuse, céleste et nocturne lampe veillant sur notre sommeil, je vais éclaircir ce mystère !… Place !… Place !…

Et mettant l'épée à la main, il se rua sur la porte interdite.

Il y eut une seconde d'hésitation…

Puis, les rangs des assistants s'ouvrirent et laissèrent passer l'héritier.

Porter la main sur lui en une pareille minute était chose trop grave.

Le professeur Astaroth pouvait n'avoir point réussi.

Après tout, n'était-ce pas folie que d'admettre qu'il avait le pouvoir de ressusciter un mort ?

Non ! Non ! La partie était perdue… L'héritier régnerait… Il n'y avait plus qu'à s'incliner.

Le premier ministre chancela… ce qui était d'un bien fâcheux présage.

Déjà, d'un geste emporté, l'héritier ouvrait la porte, cherchant instinctivement le lit, sur lequel il pensait devoir apercevoir un cadavre…

Un cri rauque lui échappa…

Son élan se brisa net et il demeura sur le seuil, pâle et terrifié…

Lui barrant le passage et le foudroyant du regard, *le souverain était là*… debout… vivant… ressuscité !…

Hantzen-Astaroth avait tenu sa promesse…

*** ***

C'était un véritable coup de théâtre, un complet changement à vue.

Instantanément, tandis que l'héritier verdissait de terreur, les visages du premier ministre et de ses amis s'éclairèrent, prirent une expression de triomphe.

— Vivat ! cria-t-il, aussitôt imité par l'assistance entière. Hommage et respect à notre sérénissime souverain !

Et tous avaient envie de pousser un second vivat, plus sincère, plus vibrant encore, en l'honneur du simple mortel qui se tenait derrière le ressuscité – pour ce fantastique Astaroth, auteur de la miraculeuse résurrection.

Effondré, se soutenant à peine, l'héritier s'était immobilisé devant l'apparition, attendant les paroles, qui allaient le flétrir et le chasser ignominieusement.

C'était un mauvais rêve… un cauchemar…

Sa victime, la victime du toxique administré par lui, s'était évadée de la mort ! Et derrière elle se montrait le démon tentateur, le mauvais génie, le conseiller perfide, le traître !…

Grinçant de fureur, l'héritier attendait, espérant une question qui lui permettrait de perdre cet Astaroth, auteur de sa déconfiture et de dénoncer sa complicité.

Mais, le souverain demeurait muet…

Il se borna à faire des signes qu'interpréta aussitôt la voix narquoise de Hantzen-Astaroth.

— Sa Sérénité, souffrant d'une paralysie momentanée de la glotte, expliqua-t-il, m'ordonne d'exprimer sa volonté. L'audacieux qui a osé violer la chambre sérénissime doit être châtié. Déchu de tous droits et prérogatives, il sera gardé à vue jusqu'à nouvel ordre. Premier ministre, vous veillerez à l'exécution de cet ordre.

Stupéfait, indigné de tant d'impudence, l'héritier voulut relever le front, bondir à la gorge du fourbe qui le trahissait et le démasquait.

Hélas ! comment ? Comment accuser le professeur Astaroth ? Non ! C'eût été confesser son propre crime…

Or, cet aveu ne pouvait que lui valoir une aggravation du sort qu'on lui réservait.

D'ailleurs, il avait l'impression qu'on jouait avec lui comme le chat avec la souris.

Astaroth montrait trop d'assurance ; il devait avoir pris ses précautions…

Peut-être était-il de mèche avec les ennemis du l'héritier et était-ce à leur instigation qu'il l'avait poussé vers le crime en même temps que vers le piège…

Dompté, vaincu, il se laissa entrainer – tandis qu'un sourire de triomphe s'épanouissait sur les lèvres de Hantzen-Astaroth, médecin extraordinaire, en même temps qu'interprète de la Volonté Souveraine !

*** ***

— Vite ! Je vais être très occupé, maintenant !

C'était au chauffeur du palais, prêt à le conduire dans une automobile de la cour que le professeur Astaroth jetait cet ordre.

L'auto allait le ramener à son domicile : il avait hâte d'annoncer à ses complices son triomphe définitif et de les associer à ses projets.

L'aube venait de naître… l'aube d'un bien beau jour !…

Qu'apportait-elle à Cyprienne Chapuis, cette aube ? Qu'apportait-elle à la fille d'Oronius, anxieuse et pâle dans la chambre qui lui servait de prison ?

Poussé par une main brutale, la porte venait de s'ouvrir.

Entre les chambranles, Cyprienne aperçut le rictus de tigre de Thomas Jarrousse. Il lui montrait d'un geste implacable Laridon garrotté, et Turlurette, tremblante et vaincue.

— Fille de l'orgueilleux Oronius ! clama-t-il, faisant allusion à ancien amour et à sa demande repoussée[7], rien ne nous sépare plus. Vous êtes veuve !…

— Veuve ? gémit la jeune femme.

Or, à cette heure tragique, en ce lieu, pour défendre contre le ruffian l'épouse – ou la veuve de Jean Chapuis, il n'y avait personne !… personne !…

---

[7] Voir *Les Fiancés de L'an 2000.*

CHAPITRE XIII

LES LUNETTES DIABOLIQUES

Pourtant, Turlurette avait fait l'impossible.

Laridon était pris au piège… Soit…

La jeune Parisienne ne se décourageait pas pour cela.

Elle connaissait les ruses de Hantzen-Astaroth et une grande partie de ses secrets.

Particulièrement, elle était fixée sur celui qui venait de servir à vaincre le mécano.

Pour le découvrir, pendant des semaines, mettant à profit son séjour chez le rival de Satan, elle avait épié…

Maintenant, le moment était venu d'utiliser cette science.

Malheureusement, par suite du retour inopiné de Hantzen, elle perdait la faculté d'agir et demeurait impuissante.

C'était, en effet, le poussah qui, rentrant à l'improviste, avait trouvé Wiwar en bien fâcheuse posture et s'était empressé de le relever, de le ranimer.

Après quoi, usant de ses diaboliques moyens habituels, il avait tendu à Laridon un piège dans lequel celui-ci était venu se faire prendre.

Le mécano hors de combat et Hantzen sur ses gardes, Turlurettte n’avait plus qu’à s’avouer vaincue.

C’est ce qu’elle fit en apercevant Laridon foudroyé par un sommeil léthargique ; sommeil dont le rival de Satan et Wiwar avaient profité pour le ficeler sur un siège.

La cause de ce sommeil si profond, si étrange, ne devait pas être inconnue de Turlurette.

Pour elle, cependant, il n’y avait plus rien à faire qu’à se résigner. Elle devait s’en rendre compte.

Aux yeux de Wiwar, comme aux yeux de Hantzen-Astaroth, Turlurette privée de l’appui de Laridon ne comptait pas ; il n’y avait plus lieu de s’en préoccuper.

Qu’auraient pu faire ses faibles bras contre le colosse qu’était le savant associé de Yogha ?

Wiwar pouvait donc jouir de sa victoire et attendre le réveil de Laridon.

Ce réveil vint.

Le sommeil foudroyant qui l’avait terrassé au moment où il s’élançait sur ses ennemis, cessa dès qu’il n’eût plus de raison d’être, c’est-à-dire dès que le mécano eût été plus solidement attaché sur son siège par les soins du rival de Satan.

Bonne précaution ! Elle allait permettre au hideux Wiwar de triompher à son aise, d'insulter son adversaire réduit à l'impuissance.

Laridon s'éveilla donc…

Autrement dit, il reprit connaissance, sentit ses liens, constata non sans dépit son humiliante situation et aperçut en face de lui le visage sarcastique de Wiwar.

— Allons, bon ! gémit-il. Ça c'est la poisse ! Vais-je être dans l'obligation de contempler cette horreur-là ? Si je détourne les yeux, il s'imaginera me fait peur… Mais, le contempler ! Sapristoche ! J'en aurai sûrement la nausée !

Le sinistre individu le poignarda d'un regard vipérin.

Il était fort susceptible sur le chapitre de son physique.

— Je t'étranglerai de mes mains ! rugit-il.

— Toi ? Tu n'oserais pas, t'es bien trop foirman ! riposta tranquillement Laridon. Et puis, t'es pas le maître ici, plat et vil larbin de « mossieu » Hantzen !

— Je te déchirerai avec mes ongles… Je te…

— Ferme ça… Tu vas te fatiguer rien qu'à le dire… Hantzen et cette diablesse de Yogha ont beau t'avoir rafistolé, tu n'es plus que l'ombre d'un homme. Je t'assoirais rien qu'en te soufflant dessus… La preuve, c'est que, pour me regarder en face… et à bonne distance tout de même !… tu as attendu que ton patron m'ait endormi et ficelé.

Wiwar bondit.

— Mais tu ne comprends donc pas que tu es à ma merci et que je te hais ? écuma-t-il. Comment oses-tu railler ?… Je suis fort… immensément fort.

— Cause toujours ! Ça ne se voit pas ! riposta Laridon, de plus en plus goguenard.

— Tu vas voir !

Wiwar pris son élan.

Et certainement, à cette minute, il ne se vantait pas : la rage lui décuplait ses forces.

Laridon allait passer un fichu quart d'heure. Certainement les ongles de Wiwar lui renfonceraient sa blague dans le gosier.

Mais un bruit partant d'un des coins de la pièce obligea Wiwar à se retourner.

Et soudain, il poussa un cri – qui s'étrangla aussitôt – et il demeura figé sur place, les yeux hors de la tête.

Abandonnant sa posture accablée, Turlurette venait de se relever, tenant une singulière paire de lunettes que d'un geste prompt elle plaça sur son nez.

Hantzen ne les reconnaissait que trop, ces lunettes… ces lunettes diaboliques inventées par lui, construites par lui et aux propriétés magnétiques desquelles il devait une partie de son étrange pouvoir…

N'était-ce pas elles qui venaient de servir, l'instant d'avant, à paralyser Laridon ?

Certes, il les reconnaissait…

Aussi, leur vue suffit-elle à le clouer sur place.

Comment la jeune fille avait-elle eu l'idée de s'en saisir et de les mettre ? Connaissait-elle donc leur pouvoir et la façon de les utiliser ?

À cette idée, les dents du professeur Astaroth se mirent à claquer de terreur.

Il se sentit perdu.

Mais il n'eut le temps ni de réfléchir beaucoup, ni surtout d'agir.

Car, la petite Parisienne, marchant brusquement vers lui et dardant sur ses yeux la flamme fascinatrice qui sortait des mystérieuses lunettes, ordonna d'une voix impérieuse, en étendant le bras :

— Dormez ! Je le veux !

Crac ! La magie venait d'opérer ; Hantzen-Astaroth demeura aussi immobile qu'une statue de marbre.

Restait Wiwar…

Par bonheur, celui-là tremblait trop pour agir.

D'ailleurs, lui aussi connaissait les lunettes diaboliques et savait qu'il était parfaitement inutile d'espérer résister à leur troublante influence.

Il laissa donc Turlurette s'approcher de Laridon et couper ses liens.

L'instant d'après le mécano était libre et c'était Wiwar qui, installé à sa place, se voyait solidement attaché à la chaise.

Turlurette avait pris sa revanche.

Elle enleva les lunettes.

— Suis-moi, dit-elle à Laridon enthousiasmé. Ceux-ci ne sont plus à craindre et nous avons là-haut de la besogne qui nous attend…

*** ***

Ce fut vers la mansarde servant de logis à Julep que Turlurette entraina son Victor.

Durant la montée des étages, celui-ci l'accabla en vain de questions.

— Tu verras, se bornait-elle à répondre avec des mines mystérieuses, bien faites pour intriguer et même inquiéter le mécano.

Qu'allait-il voir ?

Il ne s'en doutait guère…

Mais, d'avance, il se sentait impressionné.

Il le fut davantage quand, par la porte ouverte, il put apercevoir un corps inerte étendu sur le lit.

Quel coup au cœur reçut le brave garçon !

— Julep !… Pauvre Julep !… Il t'a donc tué, le monstre ? cria-t-il avec des larmes dans les yeux.

De fait c'était là l'idée qui devait venir à l'esprit. Car la rigidité cadavérique du corps étendu ne permettait aucune illusion.

Et d'autre part, Laridon reconnaissait parfaitement les vêtements de Julep, comme il croyait reconnaître le visage du nègre pommelé.

Devant la lucarne, il est vrai, une toile tendue interceptait le jour. Il faisait plutôt sombre dans la pièce, ce qui ne permettait pas de se livrer à un examen bien sérieux.

En proie à un gros chagrin, Laridon s'approcha du lit pour dire un dernier adieu à celui qui avait été le joyeux nègre d'Oronius.

— Avant de pleurer, regarde-le donc de plus près ! conseilla Turlurette, en allant décrocher la pièce de toile qui masquait la lumière.

La clarté entra et le mécano, penché sur le lit, poussa un soupir de soulagement, en distinguant des traits qui lui étaient totalement inconnus et ne rappelaient en rien ceux de son camarade.

— Ce n'est pas Julep ! s'exclama-t-il éberlué.

— Non, ce n'est pas lui ! continua Turlurette. Mais ce n'est pas n'importe qui, tu sais. Même, Julep pourrait être fier qu'on ait pris ce maquillé pour lui… Victor, tu contemples-là un personnage considérable, le premier de ce pays… le souverain !

— Le souverain ! s'ébahit Laridon. Il est donc clamsé !… Mahomet reçoive son âme en son paradis, qui, d'après les descriptions que j'en connais, doit être le lieu de félicité agréable au sage !… Dis-moi, par quel miracle se trouve-t-il

ici tout seul sur cette humble couche… car elle n'est pas précisément d'apparat ?… Et qui donc s'est permis… qui donc a osé se livrer à cette macabre facétie de le maquiller pareillement ? Ma parole ! on lui a noirci le museau avec un bouchon brûlé… C'est ce qui, à première vue, me le faisait prendre pour rester Julep… Qui a fait cela ? Ce ne peut être que Hantzen ou sa séquelle.

— Tu l'as dit c'est le prétendu professeur Astaroth… c'est Hantzen !… Cette facétie… ou plus exactement cette machination n'a rien du macabre… Ce n'est pas un mort que tu contemples… C'est un vivant… mais un vivant *qui a perdu à la fois son apparence et son âme*… Son apparence se promène ailleurs… Quant à son âme, demande donc à notre escamoteur, le gros Otto, ce qu'il en a fait.

— Tu crois qu'il me le dirait ? questionna Laridon, perplexe.

— Certainement… à condition que je sois là pour lui poser la question. Car Hantzen, cher Victor, n'a plus de secrets pour moi. Ses secrets vont se retourner contre lui, si tu consens à m'aider. Tu vas voir.

Alors, replaçant sur son nez les fameuses lunettes, Turlurette se tourna vers la porte et étendit la main, en disant impérieusement :

— Arrivez !

Quelques instants s'écoulèrent…

Très intrigué par le mystérieux manège de la jeune fille, Laridon attendait en silence.

Enfin des pas firent crier les marches de l'escalier et Hantzen, en personne, apparut dans l'encadrement de la porte.

— Ce que tu es épatante, Turlurette ! s'exclama le mécano. Vrai, quand je raconterai cette histoire-là à Pantruche… si je le revois jamais… personne ne voudra me croire… On me traitera surement de tarasconnais.

— Questionne ! ordonna Turlurette. Ne te gêne pas. Je lui ordonne de te répondre.

— Eh bien, qu'il commence par m'apprendre où se trouve Julep.

— Répondez ! intima la Parigote, en fixant Hantzen. Où est Julep ?

Le démon endormi ne sourcilla pas. Il répondit, comme un appareil à cylindre, d'une voix sans expression :

— Au siège du gouvernement… dans la résidence du souverain.

Laridon ne put retenir un cri de stupeur.

— Il en a du culot, le negro !… Vrai, il ne s'en fait pas ! Mais qu'est-ce qu'il peut fiche là-bas ?

— Vous entendez ? répéta Turlurette, s'adressant à Hantzen. On vous demande ce qu'il y fait.

De la même voix indifférente, le rival de Satan prononça :

— Il y fait le *Souverain*.

— Ah ! pour le coup ça devient un peu trop fort de café !…

Et le brave Laridon, les jambes coupées par la stupéfaction, éprouva le besoin de se laisser tomber sur un siège.

— Vois-tu, Turlurette, poursuivit-il, tu ne me feras jamais avaler cette bourde carabinée. Je ne crois plus à la lucidité du ton somnambule. Il est dingo, pour annoncer des choses pareilles.

— Pourtant, si c'était vrai ? riposta la jeune fille paisiblement. Ce n'est pas aussi extraordinaire que tu parais le croire. Il ne s'agit là que de l'exécution d'un plan de Hantzen et de sa clique… Julep est bien là où il dit, *mais point sous sa propre apparence*. S'il est devenu un autre… s'il occupe cette éminente situation dont tu t'ébahis, ce n'est pas pour son propre compte. Il joue, en quelque sorte, le rôle d'un mannequin… d'un mannequin destiné à servir les desseins de Hantzen.

— Au fait, je me souviens ! s'écria Laridon, dont le visage s'éclaira. Oui, je me souviens d'une certaine conversation surprise par moi et dont le sens maintenant m'apparaît clairement, grâce à ce que tu dis là… Je devine tout.

— D'ailleurs, nous pouvons achever de nous renseigner, ajouta Turlurette.

Et s'adressant un savant dompté, elle reprit :

— Confessez-vous. À quelle volonté obéit Julep ?

— À la mienne, répondit l'associé de la sorcière Yogha, d'une voix inexpressive.

— Ce n’est donc qu’un jouet entre vos mains… il sert vos projets… Qui est le véritable maître en ce pays ?

— Moi.

Ceci fut dit avec un incommensurable orgueil. L’âme du féroce misanthrope, mise à nu par Turlurette, grâce aux diaboliques lunettes, s’étalait cyniquement.

— Nom d’une pipe ! grommela Laridon. C’est tout de même à s’en cabosser la cafetière que Julep se suit prêté à ce jeu. Cela ne lui ressemble guère… Qu’y a-t-il là-dessous ?

C’était à Hantzen qu’il posait cette question. Mais Hantzen, retombé dans son insensibilité, gardait le silence.

Il fallut que Turlurette le regardât d’une façon impérative. Alors, il répondit, sans qu’une nouvelle question lui fût posée.

— Il dort…

Laridon se tourna vers la jeune fille.

— Je donne ma langue au premier chat qui la voudra ! Explique-moi ou fais-moi expliquer ce mic-mac… Qu’est-ce qu’il chante, ce charlatan ? Julep ne peut pas à la fois dormir et agir. S’il a remplacé le souverain de ce pays, il ne dort pas… sauf toutefois quand il est couché, ce qui, entre parenthèses, lui arrive assez souvent, étant donné sa paresse naturelle et avantageusement connue.

— Hantzen dit pourtant la vérité, répliqua Turlurette. Il a endormi Julep d’un sommeil hypnotique, qui fait du pauvre garçon l’esclave de cette infernale volonté. Dans cet état, Julep n’agit, ne parle, ne se meut que par Hantzen. Le profes-

seur Astaroth – et c'est là tout son secret – n'est qu'un vulgaire magnétiseur.

— D'accord ! Nous avons eu jadis des échantillons de son savoir-faire en la matière… Mais dans quel but, ces manigances ?

— Je vais te le dire… Je vais tout te dire. Tu comprendras en même temps pourquoi j'avais consenti à t'apparaître sous un aspect qui ne te permettrait pas de me reconnaître et pourquoi j'ai si longtemps semblé me prêter aux machinations du professeur Astaroth… Certes, notre maître Oronius a dû s'étonner du long silence que nous gardions, Mme Cyprienne et moi, de même que M. Jean Chapuis… Loin de chercher à entrer en communication psychique avec lui et d'émettre des radiations cérébrales, que n'eût d'ailleurs point manqué d'intercepter notre geôlier, nous nous sommes au contraire appliqués, dès le début de notre captivité, à demeurer muets. J'entends : muets cérébralement… C'est que nous poursuivions l'exécution d'un plan, tout de suite concerté entre nous et qui allait bien au delà d'une vulgaire évasion. Nous voulions, cette fois, profiter de l'occasion qui nous remettait aux prises avec notre éternel ennemi pour nous débarrasser définitivement de lui et de sa bande… Tu la connais… Tu sais combien une pareille entreprise était incertaine et d'une exécution périlleuse.

— Certes, chère petite ! Et j'admire ton audace, autant que ta confiance !

— Peut-être Oronius m'inspire-t-il à mon insu. En tout cas, cette confiance, je l'ai totale, absolue. Je suis certaine de réussir… Mais pour conserver nos chances, il fallait avant tout endormir la méfiance du gros scélérat ; le persuader que nous nous sentions vaincus et que nous étions corps et âme

entre ses mains… Ce fut là la partie la plus pénible de mon rôle. Car c’était, en somme, un véritable espionnage que le méditais. Et ceci me répugne, même à l’égard de coquins du genre de Hantzen, de Yogha et de leur bande.

— De tels scrupules t’honorent, chère Turlurette. Mais, vis-à-vis de cette canaille, permets-moi de les trouver quelque peu exagérés.

— Au début, je pensais comme toi et me flattais de les apaiser aisément en songeant à l’utilité et à la moralité du but que je poursuivais… Mais, je m’étais bercée d’une illusion. Ma situation allait bientôt devenir infiniment délicate et me jeter dans cette équivoque, que je souhaitais éviter à tout prix. Cela m’apparut le jour où Hantzen, me croyant asservie *selon la méthode* qu’il emploie ordinairement et dont nous parlerons tout à l’heure, me révéla, avec son cynisme et sa brutalité ordinaires, ses intentions à mon endroit… Quand je connus son but haïssable et le danger que je courais de devenir vraiment et irrésistiblement un des instruments de l’œuvre abominable qu’il méditait, je criai d’horreur et de désespoir… Pourtant, il importait plus que jamais de lui cacher ce désespoir. Il devait croire n’avoir en face de lui qu’une inconsciente, *une folle*. S’il avait compris que mon libre arbitre et ma raison existaient encore, il n’aurait pas attendu… Il aurait immédiatement fait de moi ce qu’il a fait de tant d’autres…

— Quoi ? questionna Laridon, haletant et devinant quelque secret atroce.

— Tu le sauras bientôt. Écoute jusqu’au bout… Je dissimulai donc. Je puisai en moi la force d’âme nécessaire pour surmonter ma terreur et feindre l’ignorance du sort horrible qui m’attendait… Hantzen fut dupe… Il l’a été jusqu’à

ce soir… jusqu'à l'heure où je me suis en quelque sorte démasquée. Et sans doute le châtiment n'aurait pas tardé… Mais, cela n'a plus d'importance maintenant, puisque nous sommes redevenus les maîtres de la situation… N'importe ! je puis maintenant te confesser que j'ai vécu d'affreuses heures et que bien des fois mon courage a été sur le point de faiblir.

CHAPITRE XIV

L'ATROCE PUISSANCE

Le jeune fille se couvrit le visage de ses deux mains ; au seul souvenir, du supplice enduré, elle souffrait encore, moralement et physiquement.

— Oui, d'affreuses heures ! reprit-elle en frissonnant. Nul ne saura jamais les tortures secrètes qui déchiraient mon âme, tandis que, dolente et passive, dissimulant mes révoltes, retenant mes cris d'indignation, de haine et de mépris, je leurrais mon bourreau en lui laissant croire que le dressage auquel il croyait se livrer avançait.

« Songes-y donc, Victor, ce démon travaille à une œuvre qui serait notre perte à tous… Oui, pas seulement la mienne et la tienne, ni même celle de notre maître Oronius, ce flambeau de la science humaine… mais celle de l'Humanité pris dans son ensemble… celle de notre race !… Or ces projets inhumains, ce plan détestable, ce rêve satanique d'un destructeur tel que les siècles n'ont jamais vu ni imaginé son semblable, il me fallait les écouter… Il se plaisait à les exposer… Il les déclamait volontiers devant des auditeurs qu'il se figurait être discrets comme la tombe…

« Ils le sont généralement… Le monstre a ses raisons pour en être sûr… Moi, il me supposait non moins insensible que les autres. Devant moi, il vidait son âme de la fange boueuse qu'elle contient ; j'en recevais, en dissimulant les crispations de mes mains frémissantes, les éclaboussures en pleine face… J'écoutais… j'apprenais… avidement… toute cette science monstrueuse, aiguillée vers la destruction de tout ce que je respecte et aime… Oui, j'écoutais sans m'enfuir… sans me boucher les oreilles… Sais-tu pourquoi, Victor ?… Et pour qui ?… C'était pour M'sieu Oronius, pour toute sa famille… c'était pour le monde entier… C'était aussi et surtout pour toi…

— Chère petite ! murmura Laridon, attendri jusqu'aux larmes.

— Grâce à cette comédie, poursuivit Turlurette, je pus apprendre ce que je sais sur Hantzen-Astaroth. C'était affolant. Chacune de ses paroles me broyait le cœur. Or je devais laisser croire que je n'avais plus d'âme… À ce prix seulement je pouvais espérer surprendre et comprendre ce qu'il tramait… Mais, savoir n'était rien. J'aurais donné ma vie pour faire parvenir mon cri d'alarme jusqu'à notre mettre Oronius… Je l'ai tenté… J'ignore si j'ai réussi… Mon sacrifice restera-t-il vain ?

Le mécano voulut parler. Elle l'arrêta du geste.

— Écoute encore… À toi au moins… puisque le destin nous réunit… je veux redire ce que je sais… Une oreille amie doit m'écouter. Je ne dois plus demeurer seule à porter ce secret… Tu m'aideras à en tirer parti pour notre triomphe… Ton arrivée ici, par une suite de circonstances troublantes et suspectes autant que merveilleuses ne saurait être l'œuvre du hasard. Il faut au moins qu'elle serve à l'œuvre de salut.

Laridon, tu seras le vainqueur de Hantzen… Tu seras celui qu'a choisi le destin pour débarrasser la terre de ce monstre et de son œuvre.

Elle prononça ces paroles avec une conviction profonde. Le mécano en fut profondément impressionné.

— Si c'était vrai, tout de même ? murmura-t-il en se redressant involontairement. Qu'est-ce qu'il me passerait comme pommade, m'sien Oronius ! Annonce-moi le colis… Qu'est-ce qu'il préparais encore ce brigand de Hantzen ? Et pourquoi a-t-il besoin de devenir, pour cela, quelque chose comme empereur par procuration de ce pays ?… Est-ce une machine nouvelle ?

— Non… C'est… encore mieux.

— Quoi ?… Tu as dit qu'il se passait ici des expériences terrifiantes…

Turlurette inclina silencieusement sa tête que l'épouvante rétrospective pâlissait et ses dents blanches s'entrechoquèrent tandis qu'elle énonçait avec effort la nature du dangereux pouvoir qui provoquait son effroi :

— *Il fait des folles…* Et il se vante que, demain, par son fait, le monde sera peuplé de déments !

Les mots ne parviennent pas à exprimer certaines choses. Si la phrase prononcée par Turlurette stupéfia Laridon, elle ne l'effraya point. Pour lui, elle demeurait vide de sens.

— Il fait des folles ? répéta-t-il.

Et il attendit qu'on lui expliquât ce stupéfiant danger, cet incompréhensible mystère.

Mais, l'horreur éprouvée par sa fiancée et qu'elle tentait de lui faire partager, n'arrivait pas à l'imprégner.

Il tournait la phrase en tous sens, sans frémir.

Faire des folles ! Bizarre occupation !…

Pourquoi ?…

Comment ?…

Turlurette lisait en lui.

— Tu ne comprends pas… C'est que tu n'as pas vu, dit-elle en hochant la tête. Si comme moi tu avais visité le laboratoire… et les cellules-cabanons installées dans les sous-sols de cette effroyable maison, tu tremblerais… C'est plus qu'un asile, ici… C'est une entreprise de démolitions cérébrales, de contrefaçons mentales… Et ce n'est qu'un premier essai… en petit… N'as-tu pas vu les femmes qui vous ont ouvert ?

Alors seulement, Laridon se rappela les étranges faces grimaçantes des démentes qui servaient de domestiques à Hantzen.

— C'était des folles ? bégaya-t-il. Des folles ? Au service de Hantzen ?… Il les soigne ?

— Non, il ne les soigne pas… Au contraire !… C'est lui… c'est lui qui…

Le mécano la regardait toujours, n'osant plus interroger.

Elle acheva.

— Quand ces femmes sont entrées ici, elles étaient aussi lucides d'esprit qu'on peut l'être…

Terrifié, cette fois, par ce qu'il entrevoyait, Laridon traduisit :

— Elles n'étaient point folles ?

Puis, il cria, révolté.

— Alors c'est lui, lui qui les a fait… ce qu'elles sont ?

— Oui… C'est lui… J'ai vu… J'ai vu des spectacles à faire dresser les cheveux sur la tête. Cet homme est un monstre… un assassin… plus encore, car ce qu'il assassine, ce ne sont pas les corps… mais les intelligences, l'esprit, l'âme… As-tu remarqué les prunelles de ces malheureuses ?

Laridon évoqua les faces mortes, les regards éteints, sans vie, sans volonté, sans âme.

— Comment s'y prend-il ? demanda-t-il en se secouant, car son sang se figeait… Y a-t-il longtemps ?

— Très longtemps… Depuis qu'il est arrivé dans ce pays… pauvre, privé de tous moyens d'action… Il passe pour médecin… Il a fait annoncer qu'il guérissait gratuitement certaines maladies. De pauvres gens sont venus le consulter… il se donnait pour une sorte de philanthrope… Mais ses malades ne sortaient plus de cette maison… ou quand elles sortaient, il fallait les envoyer dans des asiles… Combien en est-il venu ? Je ne sais pas. Pourtant, j'ai appris une chose : à une certaine époque, les journaux ont parlé d'une vague de folie ; on précisait des faits étranges ; on voulait savoir d'où venaient tous ces décervelés qui erraient par les rues… Puis, le silence s'est fait brusquement… Hantzen a dû trouver des complaisances secrètes, des protecteurs… Il les a peut-être associés à son œuvre…

— Cette épidémie avait sans doute une autre cause ?… Es-tu sûre ?… Vraiment sûre ?

Turlurette l'interrompit, affirmative.

— C'est lui… Je te l'ai dit, j'ai vu… Je soupçonnais quelque manigance. La nuit, j'entendais des cris terribles, des cris de gens qu'on torture. Cela venait des sous-sols… Je me suis cachée et j'ai vu… Oh ! le bourreau !… l'infâme bourreau !…

De nouveau, elle se couvrit les yeux.

— N'en dis pas davantage, ma fleurette, intervint Laridon. Ces souvenirs te font mal et j'en sais assez pour comprendre. Je devine comment le vieux diable s'y prend pour faire des folles… la peur…, les tortures… peut-être – qui sait – des drogues qu'il leur fait prendre ?

Turlurette approuva.

— Oui, cela se passe à peu près ainsi… là-dessous… dans les cellules-cabanons du sous-sol… Elles sont une vingtaine… ce qu'il appelle ses spécimens… Et il y en a d'autres… Celles-là servent aux expériences et peuvent encore souffrir… C'est à ces dernières qu'il nous aurait jointes, Mlle Cyprienne et moi, si je n'avais pas réussi à le mettre hors de combat.

— Il y est en plein ! constata Laridon, en jetant un regard satisfait sur Hantzen endormi. Mais tout cela est très joli ; je n'en vois pas le but… À quoi lui aurait-il servi de pouvoir fabriquer des folles ? J'imagine que s'il en rassemblait une collection ce n'était pas pour la léguer à un musée le jour où il rendra sa vilaine âme à son rival.

— Je me suis posé bien souvent cette question, avoua Turlurette songeuse. Jamais je n'ai pu y trouver de réponse satisfaisante… À présent que nous le tenons il faut le lui demander : lui-même nous éclairera.

— Allons-y ! approuva Laridon. Et gare à lui s'il refuse de satisfaire notre curiosité. J'emploierai les grands moyens, s'il le faut.

— Oh ! il ne sera pas nécessaire d'en arriver à cette extrémité ! Il parlera de bonne grâce ! Dans son état présent, nous en ferons ce que nous voudrons.

Tous deux s'étant placés en face de Hantzen, la jeune fille étendit une de ses mains vers lui.

— Je t'ordonne, lui dit-elle, de t'imaginer ceci : tu es devant une académie et tu fais une conférence pour exposer ton pouvoir, faire admirer ta science et exposer tes découvertes.

Aussitôt, Laridon put voir le professeur Astaroth se redresser et, prenant un air pédant, il pérora en caressant sa barbe rousse.

— La science de Hantzen est infinie ! proclama-t-il. Rien ne lui est impossible. Il vaincra Oronius et sera le maître du monde. Seul, cette possession unique du globe terrestre, cette domination de l'humanité toute entière pourra satisfaire mon ambition. J'ai essayé à diverses reprises de réaliser cela : j'ai toujours fini par être vaincu et par échouer… Cette fois, il en sera autrement. Toutes mes dispositions sont prises.

Il toussa, adressa un salut à son auditoire imaginaire comme s'il remerciait de quelques bravos et poursuivit :

— La grande question, en somme, était de trouver l'*ultima ratio* de démolition efficace, l'instrument dont le pouvoir destructeur fut pratiquement sans limite. On ne saurait tuer tous les hommes avec des explosifs, des gaz ou des ondes : il en faudrait trop… Après les premiers coups heureux, les survivants auraient le temps de se sauver, d'organiser la défense et la riposte. Je ne veux pas de combat : je veux la victoire immédiate, une simple exécution… Aussi ai-je pensé à créer l'obus épidémique… Avec quelques-uns, bien placés, envoyés aux bons endroits je pouvais créer une demi-douzaine de foyers d'infection qui se seraient étendus d'eux-mêmes. Je n'avais plus qu'à laisser faire et à attendre les résultats. L'humanité aurait été nettoyée automatiquement…

Le monstre ricana hideusement. Cette perspective barbare semblait le réjouir beaucoup.

— Seulement, je serais resté tout seul sur la terre, reprit-il. C'était là l'inconvénient de ma méthode. À quoi bon régner sur un monde inhabité ? Qui aurais-je gouverné ?… D'autre part, épargner un certain nombre d'individus, si restreint fût-il, pour en faire mes sujets, était une fantaisie dangereuse. Tôt ou tard, des sujets se révoltent. Il m'aurait fallu sans cesse les tenir à l'œil. Ce n'était pas une vie : je n'aurais pu goûter en paix le fruit de mon triomphe.

Formidable orgueil et totale amoralité : voilà ce qui subsistait quand l'analyse tentait de décomposer en ses éléments primordiaux le cerveau de Otto Hantzen.

Le mégalomane ne voyait pas la monstruosité du crime dont il caressait le projet.

Semer la mort ! Usurper le pouvoir de l'infernal Thanatos, déchaînée et dompter, à volonté, les plus terribles fléaux qui aient ravagé le monde, cela représentait aux yeux de Hantzen, le summum de la gloire. Il rêvait de dépasser Néron.

Dans son délire hypnotique, provoqué par les diaboliques lunettes, il s'imaginait le vivre ; il ferma ses paupières pour mieux le savourer.

— J'ai trouvé la solution, reprit-il, avec une visible fierté. Ma supériorité est de tout faire avec méthode. Un organisateur de ma force ne pouvait méconnaître les inconvénients du système dont le viens de parler. Au lendemain de mon triomphe sur l'humanité, si ce triomphe avait été provoqué par un déchaînement de microbes, je n'aurais été maître que d'un monde dépeuplé, dévasté, pourri. Car le feu est le grand purificateur et, pour enrayer tant d'épidémies et assainir mon domaine, il m'eût fallu incendier la moitié du globe… À quoi bon posséder un monde où je serais seul ? J'ai conclu qu'il serait désirable de ne point anéantir les races inférieures qui le peuplent actuellement : ils feront d'excellents esclaves.

En répondant de lui-même à l'objection que se gardaient de formuler ses auditeurs haletants, il repartit de plus belle :

— Oh ! je sais ce que vous allez m'objecter… Je vous l'ai expliqué moi-même : des esclaves se révoltent… Oui, quand ce sont des hommes ! Mais les miens seront quelque chose d'intermédiaire entre l'homme et l'animal : des chiens un peu plus intelligents ; des singes sans malice : le minimum nécessaire pour comprendre et exécuter un ordre. Question de dosage, comme je le montrerai tout à l'heure. En dehors de cela, *mes produits* – (il appuya sur ce mot) – mes produits se-

raient des êtres passifs, accessibles à un seul sentiment : la terreur. Bref, ce que je me propose c'est de peupler le monde de déments… C'est pourquoi *j'ai fabriqué des folles*… un genre de folles très spécial : *les folles automates.* Elles seront les mères de mes sujets de demain : c'est elles que je chargerai de repeupler le monde devenu mon domaine ; car j'ai rendu leur folie héréditaire… D'ailleurs, je puis vous faire voir le résultat de mes expériences.

Avant que Laridon, pâle et muet d'horreur, ait pu supplier Turlurette d'arrêter la démonstration atroce, le professeur Astaroth alla ouvrir une porte et disparut dans un escalier étroit.

Le mécano et la jeune fille ne le virent plus, mais entendirent des grincements révélateurs, qui leur permirent de deviner ce qu'il faisait.

Des cris affreux éclatèrent dans le sous-sol, puis dans le laboratoire même. Des panneaux se rabattirent, ouvrant dans les murs des baies laissant apercevoir des niches dans lesquelles montaient lentement des cages, garnies des spécimens du faiseur de folles.

Et sur les visages des spectateurs involontaires apparut cette expression particulière, mélange de curiosité, de crainte et de dégoût qu'on a devant les cages d'une ménagerie.

Les hôtes de celles qui se révélaient à leurs yeux étaient particulièrement effroyables.

Hantzen-Astaroth reparut, allant et venant devant les cabanons grillagés.

Il tenait à la main une longue baguette, dont il se servait pour désigner ses pensionnaires.

Il ressemblait tout à fait à un montreur de curiosités.

— Voilà le résultat de milliers de nuits d'études, annonça-t-il en se rengorgeant. Voici ce que Hantzen a fait de créatures humaines. Au surplus, il peut rendre tous les humains semblables à ces spécimens. Regardez et jugez.

Ayant ouvert une des cages, il en fit sortir une dizaine d'êtres lamentables, inexorablement veules et craintifs.

Le fouet claqua. Les exercices commencèrent, scandés par les commandements de l'asservisseur.

— À genoux !… Debout !… Marchez !… Courez !… Apportez !… On en fait ce qu'on en veut, constata-t-il avec orgueil, en rassemblant, d'une dernière menace de son fouet, le troupeau lamentable dans un des angles du laboratoire. Ce sont de simples mécaniques que met en mouvement le ressort de la peur. Elles ne pensent plus, ne réfléchissent pas, mais obéissent et on peut les dresser à certaines besognes. C'est le type parfait de l'Ilote ; plus parfait encore que ne l'était, au temps jadis, celui du romancier parmi ses confrères de la cité Rougemont. Ce type m'a coûté bien des essais… Quant à la façon dont j'ai obtenu ce résultat, c'est fort simple… Très simple et très drôle. Il m'a suffi de provoquer une petite épidémie… ou mieux, une épizootie de ramollissement cérébral chez les animaux de notre espèce. D'ailleurs, voici, dans l'ordre, les phénomènes qui se produisent, la façon dont la maladie évolue.

Il avait repris la longue baguette et frappait tour à tour d'un coup sec sur les grillages des cabanons, en recommencent sa promenade.

— Premier état… deuxième état… troisième état… celui qui précède l'état définitif, commenta-t-il doctoralement. C'est une bien curieuse maladie. Elle valait d'être étudiée. Je ne regrette pas le temps que je lui ai consacré, ni la peine que j'ai prise. Cette maladie, c'est la folie. Car contrairement à certaines opinions, la folie n'est qu'une maladie comme les autres, une maladie d'origine microbienne. Mes patientes recherches, mes expériences ont abouti à ce résultat : j'ai découvert *le bacille de Hantzen*, le microbe de la folie. Le voici aux différentes étapes de son développement, étapes qui correspondent aux phases des maladies mentales : crétinisme, idiotisme, gâtisme, folie partielle ou totale, simple ou furieuse… Je passe… Ceci ne saurait intéresser que des psychiatres. Je mentionnerai seulement que, maître du microbe et connaissant les particularités de son évolution, j'ai pu, en injectant à des créatures humaine, des doses soigneusement graduées provoquer, à volonté, ces différents degrés de folie. Je précise : je puis faire des folles, puis des fous : les premières artificiellement par injection directe du microbe ; les seconds par hérédité ou contagion. C'est en usant de ces divers procédés que j'ai constitué une collection de types entre lesquels j'ai choisi.

Il fit une pause.

Laridon et Turlurette étaient béants d'horreur et contemplaient avec répulsion la face de ce démon.

C'était atroce, abominable, ce qu'il leur révélait.

Ainsi, utilisant les facultés qu'il tenait du Destin, cet homme avait eu l'honneur de découvrir un des sournois ennemis de l'humanité : un microbe.

Et quel microbe !

Le plus terrible de tous : celui de la folie, qui fait des morts-vivants.

Un Pasteur, un Oronius n'eussent songé qu'à guérir, à composer le sérum curatif, le vaccin préventif.

Mais Hantzen, lui, de sa découverte n'avait songé qu'à se faire une arme.

— J'ai choisi ! répéta-t-il triomphalement. En lui injectant une seule goutte du liquide que j'ai obtenu, je provoque chez le sujet trois crises successives, qui se produisent : la première après la piqure et les deux autres chacune à un mois d'intervalle. Cette première crise présente tous les caractères de la folie furieuse ou de la rage. Elle dure une huitaine de jours… Les malades écument, griffent, mordent tout ce qui se trouve à leur portée… Les deux autres crises sont moins apparentes. Le sujet reste calme et c'est sournoisement qu'il cherche à mordre, en déployant pour y parvenir une merveilleuse ingéniosité. Ce point a son importance pour l'apprécier, il faut se rappeler du caractère héréditaire et contagieux de « ma » folie, artificiellement provoquée. De cette troisième crise, le sujet sort hébété et demeure à tout jamais privé de l'usage de ses facultés intellectuelles. Au troisième état, il constitue l'homme-esclave. C'est de tels êtres que je prétends peupler l'univers devenu mon domaine. Et c'est pourquoi il me fallait m'emparer du pouvoir, tout au moins derrière le paravent d'un prête-nom, afin de parachever mon œuvre.

Le démon !…

Assassiner lâchement la pensée, avilir l'humanité ! Quel crime !

Victor Laridon échangea avec Turlurette un regard qui exprimait leur commune horreur en même temps que leur commune indignation.

— Je comprends maintenant ! murmura la petite soubrette de Cyprienne.

— Que comprends-tu ?

— Le pourquoi de tout ce qui se passait ici… Et aussi le pourquoi de machinations que nous avons surprises et dérangées.

Le mécano se gratta l'occiput.

— Veux-tu parler de celles auxquelles le pauvre master Julep se trouve involontairement mêlé ? Demanda-t-il.

— Oui ! consentit la jeune fille en inclinant la tête.

Elle ajouta :

— Toi-même, d'ailleurs, tu n'es pas sans t'en douter… L'association Hantzen-Yogha, aidée de ses comparses, Jarousse et Wiwar, préparait tout simplement, comme vient de nous l'avouer ce misérable, une mainmise absolue sur l'univers. Et pour parvenir à ses desseins… c'est-à-dire la réalisation du plan abominable que tu viens d'entendre exposer, il fallait nécessairement qu'il devint tout d'abord le souverain occulte du pays. Depuis longtemps il caressait ce rêve et il avait tout combiné à cet effet. Il ne lui manquait plus pour se mettre à l'œuvre que ce que les hypnotiseurs appellent un « sujet ». Mais un sujet devant remplir certaines conditions.

— Ce sujet idéal, l'aurait-il trouvé en la personne de notre ami le noir moucheté ? s'étonna le mécano.

— Il faut le croire, affirma Turlurette.

Laridon s'esclaffa.

— Eh bien ! je ne me serais jamais douté que master Julep possédait d'aussi remarquables aptitudes ! Ou je consens à être vivisectionné !… Comme on méconnaît ses amis ! On peut vivre pendant des années à côté d'un génie sans en rien soupçonner.

— Parfaitement exact ! À sa façon, et dans le domaine dont s'occupe Hantzen, Julep est, sinon un génie, tout au moins un garçon sortant de l'ordinaire. Hantzen a vu en lui son homme et n'a pas raté l'occasion… D'où la comédie qu'il vous a jouée pour vous attirer tous deux et vous garder ici. Il a endormi Julep et dès cet instant l'a tenu sous son entière influence, ce qui explique la singulière conduite du bon noir.

— Il m'a suffoqué, confessa le mécano. Mais je commence comme toi à voir clair dans ce qui s'est passé et sa conduite m'apparaît beaucoup moins extraordinaire… C'est égal ! Ce gros Otto confirme, une fois du plus, l'opinion qu'a l'instar du notre maître Oronius nous avions de lui : c'est un pachydermique coquin.

— Peuh ! il n'est pas tellement fort ! fit Turlurette, avec une moue dédaigneuse. En somme, je l'ai assez aisément roulé. Il n'avait pas su prévoir mon intervention, ni l'empêcher.

— Qu'a-t-il fait au juste de Julep ? J'aimerais être renseigné sur le rôle qu'il réservait au bon Congolais dans sa future comédie ?

— Il ne songeait qu'à une audacieuse substitution ; celle-ci devant lui permettre de gouverner ce pays sous le nom du

souverain, dont Julep a sans doute pris l'apparence… La présence ici du véritable souverain, maquillé de façon à donner à peu près l'illusion de notre ami noir me fait croire que l'opération inverse a été réalisée avec Julep. Le souverain a dû être enlevé de son palais par les créatures de Hantzen, après avoir été…

— Assassiné ?

— Non pas… Simplement endormi.

— Comme notre zèbre, zan et guimauve, alors ?

— Du tout. Il a été soumis à l'action d'un narcotique.

— Il se réveillera donc ?

— J'y compte bien ! déclara Turlurette, en se laissant aller à un soudain accès de gaîté. Certes, j'y compte ?… Car il me vient une idée !… Oui, cela pourra être fort drôle et nous nous amuserons énormément.

Les idées de Turlurette paraissaient toujours excellentes à Laridon même lorsqu'il n'était pas dans leur secret.

Il s'empressa donc de s'associer à la gaîté de la jeune fille et fit chorus de confiance.

Peut-être avait-il tort…

CHAPITRE XV

FOLIE ROYALE

Le Parigot commençait à être édifié.

Le plan, effarant d'audace du rival de Satan, lui apparaissait dans ses moindres détails.

Saperlipopette ! Voilà qui laissait loin derrière les grandes conspirations de l'Histoire, visant à bouleverser la situation des Empires.

C'était le destin même de l'Humanité qui se jouait.

Au prix de l'ambition de Hantzen-Astaroth, les plus grands conquérants comme les plus perfides des conspirateurs n'avaient conçu que d'enfantines ambitions.

Et cependant, en y réfléchissant, cela devait réussir. La machination était tout à fait réalisable et plus aisément qu'il ne le paraissait.

— Qu'est-il besoin pour faire un chef d'État ? réfléchit le mécano. Un uniforme… beaucoup d'uniformes, même… et une volonté derrière… quelqu'un pour tirer les ficelles du pantin, le faire saluer, parler, agir. On a bien raison d'appeler les souverains des personnages représentatifs… Ils représen-

tent… Ils contresignent… Ils promulguent des décrets, des ukases, des bulles que d'autres leur ont soufflés… N'importe qui pourrait remplir ce rôle. Seul, le personnage placé au standard des fils est l'animateur. Satané Hantzen ! Il avait eu une fameuse idée !… Mais quelle malice d'aller chercher notre Julep pour l'embarquer dans cette histoire !… Çà, je ne peux pas l'encaisser… Et je le lui ferai payer…

De quelle façon ?

Laridon semblait n'avoir que l'embarras du choix, puisque, grâce Turlurette, il tenait son ennemi à sa merci.

Avec un pareil atout en main, ce devait être un jeu de réaliser son ambition suprême.

Ce dont rêvait le mécano c'était naturellement la délivrance de tous ceux auxquels il s'intéressait et qu'il était venu chercher en ce pays *en dehors du monde :* Jean Chapuis et Cyprienne… Turlurette, bien entendu… et enfin Julep, son second en cette aventure – Julep, dont le rôle, pour avoir été involontaire, n'en avait pas moins été de premier plan.

En outre – et Laridon y tenait singulièrement – il voulait détruire une bonne fois les possibilités malfaisantes de Hantzen, en capturant toute la bande et en la ramenant triomphalement, pieds et poings liés à Oronius. Lui saurait s'en défaire.

Où était Cyprienne ?

Et Jean Chapuis ?

Et où se trouvaient en cet instant les ennemis qui lui avaient échappé – c'est-à-dire Jarrousse et Wiwar ?

Ces points éclaircis et le nécessaire fait pour s'assurer le bénéfice de la victoire, on songerait à aller arracher Julep à la grandeur inattendue qui menaçait de le retenir captif.

Tout cela devait être facile puisqu'on tenait Hantzen.

Aussi, afin de poser les questions nécessaires, notre calculateur se tourna-t-il vers la petite soubrette.

Or, tandis que Laridon se livrait aux réflexions précédentes et caressait ses projets naissants, Turlurette, de son côté, faisait à peu près le même travail.

Mais avec une spontanéité plus féminine et sans voir les choses avec le recul de son ami.

L'immédiat lui apparaissait seul et seul réussissait à l'intéresser.

Un sourire malicieux retroussa ses lèvres et dessina d'adorables fossettes.

La jeune Parigote venait sans doute d'imaginer une bonne farce.

Sans rien dire, elle s'approcha de Hantzen, toujours pétrifié, plongea dans les pupilles dilatées de l'être infernal les rayons magnétiques qui jaillissaient des lunettes et, concentrant sa volonté, parut à son tour, lui ordonner quelque chose.

Alors, l'associé de Yogha la Sorcière s'anima.

Il prit une pose impérieuse, copiée sur celle de Turlurette et cria soudain d'une voix de tonnerre :

— Réveillez-vous !… Je le veux !...

Au son de cette voix, Laridon sursauta.

— Que lui prend-il, à cet imbécile ? grogna-t-il.

Un joyeux éclat de rire de sa compagne lui répondit :

— Ce n'est pas à toi qu'il en a monsieur le mécano. C'est à notre ami Julep… au faux souverain… Ah ! la bonne tête qu'ils doivent faire, la résidence ! Quel coup, du théâtre ! Quelle scène cocasse !… Vrai !… je paierais gros pour pouvoir y assister… Sais-tu ce que je viens de faire ?…

L'autre demeura sans voix.

Il aurait cependant pu répondre ; car il devinait à peu près le coup de théâtre accompli par Turlurette – l'étourdie Turlurette !

Il pressentait ce qu'elle avait imaginé et que venaient de lui laisser entrevoir les paroles prononcées par la jeune fille.

Mais, précisément parce que cela le suffoquait, il n'avait pas la force de répondre et attendait d'elle un supplément d'explication.

Se méprenant sur la cause de ce mutisme, qu'elle prenait pour un aveu d'ignorance, et escomptant déjà la surprise et l'admiration de Laridon, Turlurette battit joyeusement des mains.

— Il ne sait pas !… Il ne devine pas ! s'écria-t-elle. C'est qu'aussi c'est très drôle ! Cela ne pouvait pas venir à la pensée de n'importe qui !… Il me fallait moi pour trouver cela !…

Et prenant un temps, comme au théâtre, pont donner plus de valeur aux mots qu'elle s'apprêtait à prononcer, elle lâcha enfin, majestueusement :

— J'ai suggéré à Hantzen de réveiller Julep… Julep camouflé en souverain !… Qu'en dis-tu ? N'est-ce pas une bien bonne blague ?… Je m'y entends !… Ce pauvre Julep ne va plus rien comprendre à son cas ; il ne saura pas où il est, ni comment il y est venu… et encore moins ce qu'il y fait !… Alors, il va faire des folies et dire des bêtises !… Le souverain !… Horreur et scandale !… Vois-tu la scène, Victor ?… Non, mais la vois-tu ?

Et la folle riait… riait… au point d'en perdre le souffle et ne parvenait plus à parler.

Laridon en profita pour lui communiquer enfin ses impressions… Elles n'étaient pas du tout ce que supposait et attendait la jeune Parigote.

Ah ! fichtre non !

Il ne riait pas, le mécano !… Il ne trouvait pas la farce excellente…

Il n'admirait pas le moins du monde Turlurette la facétieuse… Il ne se sentait pas du tout disposé à la féliciter.

Bien au contraire…

Il bondit soudain et s'exclama d'une voix oppressée :

— Tu as fait cela ?… Tu as fait réveiller Julep ?… Mais tu es folle ! folle à lier !… Quelle imprudence !… Et quelle catastrophe !… T'imagines-tu que les ministres et autres excellences de ce patelin vont prendre la chose en plaisanterie ?… On leur a chipé leur souverain et on a substitué à la place un

nègre… c'est-à-dire un faussaire… un imposteur… Malheureuse ! Ils vont accuser Julep de tous les forfaits !… Tout d'abord ils vont lui demander ce qu'est devenu le véritable souverain, et comme notre négro ne pourra rien expliquer, le pauvre ! ils te le boucleront, tortureront, peut-être le mettront-ils à mort avant que nous ayons le temps d'intervenir… D'ailleurs que pourrions-nous tenter, à présent que tu as débiné le truc ?… Nous ne pouvons plus rien… rien… nous sommes knock-out !… Tout mon plan s'écroule… Adieu le projet de retour triomphal après la délivrance de m'sieu Chapuis et de madame Cyprienne !… Dans le lac, tout cela !… Ah ! petite inconséquente ! Si tu as fait une fameuse blague c'est à nous principalement !… Et nous paierons les pots cassés !

Il cria cela tout d'une traite, tandis que Turlurette, atterrée se taisait comprenant enfin la gaffe – l'irréparable gaffe qu'elle venait de commettre.

*** ***

Et c'en était une !…

Laridon n'avait pas tort de concevoir quelques craintes touchant la façon dont le nègre pommelé se comporterait lors de son réveil.

Ce fut en plein conseil des ministres que l'événement se produisit.

La catastrophe !… devrions-nous dire.

Ce conseil, convoqué sur la suggestion de Hantzen, qui comptait bien y assister et le diriger à son gré, en jouant de son pantin hypnotique était particulièrement important.

Il était la première manifestation officielle de Julep Ier, mannequin couronné.

Tout d'abord, il y paraissait entouré d'une considération merveilleuse et nouvelle, telle que n'en avait jamais connue ni obtenue le véritable souverain.

La raison de ce respect subit et de cette sorte de terreur presque mystérieuse que certains personnages de la cour ressentaient, c'était la résurrection extraordinaire dont ils avaient été les témoins.

Naturellement, le secret n'avait pas été scrupuleusement gardé.

On ne pouvait passer sous silence un événement aussi extraordinaire.

La langue démangeait à chacun et il n'était si mince personnage qui n'eût un confident, à le confier sous le sceau du secret.

Le bruit commençait donc à s'en répandre et ce premier conseil des ministres était attendu avec curiosité et émotion.

C'était un souverain revenu du royaume des Ombres qui allait présider. On n'est pas souvent à pareille fête.

En grand tralala tous les personnages de la cour, de la magistrature, de l'armée, de l'Université, se rendirent donc à cette séance du trône.

Le premier ministre ne fut pas le dernier à arriver.

Julep, sous la royale apparence qu'avait su lui donner le magicien Hantzen, trônait déjà sur le fauteuil orfévré et coiffé de la tiare, signes extérieurs de son pouvoir.

Il s'y tenait avec majesté…

Or cette majesté ressemblait fort à un invincible sommeil. Étranger à ce qui se passait autour de lui, d'une indifférence de glace pour ses familiers, confidents et courtisans les plus proches, le souverain gardait une attitude compassée et lointaine.

S'il tenait ses yeux ouverts, son regard semblait ne point voir les humbles mortels de son entourage.

Son immobilité demeurait absolue.

Et, naturellement, il se gardait d'ouvrir la bouche : aucune parole ne tombait des lèvres sérénissimes.

C'était fort gênant pour les ministres ; car l'étiquette de la cour voulait qu'on n'interrogeât point le souverain et qu'on attendit, pour lui répondre, qu'il vous eût d'abord adressé la parole.

Or, rien ne venait tirer Sa Sérénité de son mutisme obstiné.

Président une assemblée de muets, l'autocrate laissait couler le temps sans paraître s'aviser qu'il laissait perdre des minutes précieuses pour l'activité des personnages considérables assis devant lui.

Qu'attendait-il ?

Les ministres croyaient le deviner.

S'en rapportant aux paroles du savant professeur Astaroth, et croyant le souverain momentanément privé de l'usage de la parole, ils supposaient qu'il attendait le seul homme capable de lui servir d'interprète – c'est-à-dire son sauveur.

Eh bien ! – et pour cause ! – le professeur Astaroth ne se pressait pas de paraître.

Il était scandaleusement en retard et n'eût été le respect dû à la sérénissime présence, les ministres se fussent communiqué à ce propos leur indignation.

Mais une gêne commençait à peser sur l'auguste assemblée.

Les minutes s'écoulaient…

Pas un mot !… Pas un signe !…

Le pseudo-souverain ne manifestait ni son étonnement pour le retard incongru de son médecin-interprète, ni le plus vague désir qu'on l'allât quérir d'urgence.

Qu'attendait-il ?

Près de lui, un tabouret – plus modeste que le trône, mais tout en or, cependant, – avait été préparé à l'intention du nouveau conseiller.

Pour le professeur Astaroth n'était-ce pas l'heure suprême, si longtemps attendue ? Celle de l'intronisation, de la consécration ?

Il eût dû accourir, trouver des ailes, se précipiter vers ce tabouret qui, déjà suscitait tant de grinçantes jalousies !

Naturellement, aucun des ministres et conseillers présents ne pouvait soupçonner la véritable importance du rôle dévolu ou professent Astaroth, ni à quel point cette heure était réellement pour lui celle du triomphe.

Même limité à sa simple apparence, l'honneur lui échéant était si grand que personne ne s'expliquait le peu d'empressement dont témoignait le favori du jour.

Cela seul étonnait dans le retard du professeur Astaroth…

Mais stupéfiait au superlatif !

Pourquoi n'avait-il pas encore fait son apparition ?

Quel pouvait être le motif de son retard ?

Depuis dix bonnes minutes il aurait dû être là. Le souverain pouvait, à bon droit, froncer ses augustes sourcils.

S'il ne le faisait pas, c'était mansuétude pure. Cela ne pouvait durer.

Or, le motif qui retenait Hantzen-Astaroth, nos lecteurs le connaissent.

C'était les fameuses lunettes, drôlement plantées sur le nez rose de Turlurette.

Le conseil pouvait attendre !...

Le quart d'heure de grâce s'écoula, puis un second. Ni l'un, ni l'autre n'étaient dans le protocole.

Julep Ier n'en conservait pas moins sa magnifique impassibilité.

Il n'en allait pas de même des conseillers.

Eux ressentaient l'outrage que constituait ce retard inexcusable et inexcusé.

Ils en étaient indignés et si la Sérénissime, chef de l'État les avait daigné consulter, ils eussent immédiatement prononcé une sévère condamnation contre l'absent.

C'en était trop ! – vraiment trop !…

Après avoir échangé des regards consternés, puis furibonds, ils commencèrent à s'agiter.

Et, tout à coup, le premier ministre éclata.

— J'en demande pardon à Sa Sérénité, grogna-t-il. Mais, étant donné l'importance et la gravité des décisions que nous avons à prendre, je crois de mon devoir de loyal sujet de rappeler à quel point les minutes sont précieuses. On ne saurait retarder davantage l'ouverture de ce conseil… fût-ce pour attendre un personnage aussi éminent que le professeur Astaroth. Que mon souverain pardonne à ma témérité ; il me semble qu'il n'a nul besoin d'un assistant pour nous faire connaître sa volonté : s'il ne peut parler, qu'il écrive. Je lirai respectueusement ses ordres et les communiquerai au conseil. La discussion peut donc s'ouvrir et je supplie Sa Sérénité de vouloir bien en donner l'autorisation.

L'exorde était pressant, l'argument insidieux.

Il semblait difficile que le souverain pût résister à pareille invite ou même qu'il eût quelque bonne raison à donner contre.

Pourtant, Julep Ier, ne broncha point.

Il ne parut même pas avoir entendu.

Visiblement, cet inimaginable potentat était dans les nuages.

Une telle attitude – une semblable indifférence était de nature à justifier de bien désastreuses suppositions.

La situation était-elle donc plus grave que ne l'avait laissé entrevoir le professeur Astaroth ?

Devait-on supposer que le souverain avait non seulement perdu l'usage de la parole, mais aussi et par surcroît, celui de l'ouïe ?

Bref, le conseil du trône n'avait-il devant lui qu'une ombre, un fantôme de souverain, séparé des autres hommes par un mur de silence et par conséquent incapable d'exercer personnellement et réellement le pouvoir ?

Cette situation, certes, n'eût pas été pour déplaire à son Excellence le premier ministre, non plus à ses créatures.

À une condition cependant.

C'eût été qu'elle fût exploitée à leur bénéfice et non à leur détriment.

Pour user du pouvoir à l'abri de l'apparente autorité de celui qui ne pouvait être qu'un mannequin insensible et docile ils n'avaient nul besoin d'un truchement.

Tout comme le professeur Astaroth, ils se sentaient capables de traduire la supposée volonté du royal maître.

Les visées ambitieuses du professeur commençaient à leur apparaître sous leur vrai jour ; la situation s'éclairait.

C'était une véritable révélation.

— Oh ! oh ! songeait le chancelier. Nous allions être de fameuses dupes ! Cet Astaroth, tout en paraissant nous rendre un si grand service travaillait en réalité pour lui, uniquement pour lui… Nous allons mettre ordre à cela.

Afin de vérifier le bien-fondé de ses doutes et de ses soupçons, il n'y avait qu'une chose à faire.

Interpeller le souverain, le mettre pour ainsi dire au pied du mur, puis risquer un coup d'audace et usurper l'autorité.

Si le roi gardait le silence, le conseil devrait l'interpréter comme un acquiescement tacite à l'usurpation du premier ministre.

Celui-ci attaqua sans tarder.

— Sérénité, reprit-il d'une voix plus haute, le conseil ne saurait attendre davantage l'ouverture de la délibération. Les éminents personnages rassemblés céans ont tous des tâches absorbantes, avec le devoir de veiller à la bonne marche des affaires du pays. Qu'il plaise donc à mon souverain de m'autoriser à interpréter sa pensée en dirigeant personnellement le débat… Si ma façon de voir ou de faire déniait en quoi que ce soit au Sérénissime, il voudra bien me le témoigner par signes ou par écrit.

La proposition était habile et très machiavéliquement formulée.

Elle ne souleva aucune objection de la part du conseil.

Pas davantage de celle du maître rayonnant.

Par contre, les conseillers durent constater qu'elle ne recueillait aucune marque d'approbation.

Pas même un simple consentement manifesté par signe de tête.

Un des conseillers s'en avisa.

— C'est inconcevable ! hasarda-t-il à demi-voix. Sa Sérénité serait-elle plus souffrante qu'on ne nous l'a dit ? Elle ne semble pas en état de participer au conseil et encore moins de le diriger.

Il décocha au chancelier un regard sévère. C'était l'accuser nettement d'avoir voulu exploiter cette inadmissible situation.

Comme le professeur Astaroth, voici que l'arrière-pensée du premier ministre se trouvait démasquée.

Ce dernier baissa le nez et bredouilla en manière d'excuse :

— J'en ai prévenu les membres du conseil ; Sa Sérénité souffre d'une extinction de voix…

— Pas seulement de voix ! s'exclamèrent entre haut et bas les plus turbulents.

Sans paraître entendre et se raccrochant à Astaroth, après avoir été sur le point de le débarquer, le chancelier poursuivit.

— La présence du médecin de Sa Sérénité est indispensable. C'est lui que nous attendons.

De la sorte, par cette habile manœuvre, il couvrait sa secrète ambition de celle d'Astaroth.

— Nous lierons la partie et nous partagerons le gain, instantanément, résigné à ce sacrifice.

Malheureusement, les autres membres du gouvernement ne se sentaient pas d'humeur à avaler de nouvelles couleuvres.

Ils y voyaient clair… Ils n'y voyaient que trop clair… Le double jeu du professeur et du premier ministre venait d'être percé à jour.

Un orateur de la gauche osa aigrement :

— Si notre souverain ne souffre pas également d'une extinction d'entendement, ce qui est à souhaiter, une épreuve me paraît indispensable pour permettre à Sa Splendeur de nous faire comprendre, d'une manière ou d'une autre, qu'elle ne demeure pas totalement étrangère à la délibération et qu'il lui est encore possible de s'occuper des affaires de l'État… Ceci, sans qu'il soit besoin de désigner un régent. Avec la permission du conseil, je vais prendre la parole. Nous verrons si nous avons l'oreille royale, ou s'il convient d'en désigner une autre.

Ces paroles, presque révolutionnaires, étaient assez graves pour galvaniser n'importe quel autocrate en état de les entendre.

À elles seules, elles constituaient l'épreuve souhaitée par le téméraire.

Le premier ministre jeta au « Sérénissime » un regard consterné.

Julep Ier s'était bien gardé de broncher et il n'y avait pas en apparence d'espoir qu'il manifestât un sentiment quelconque.

Pourtant, le Premier feignit d'avoir surpris un signe sur le masque indifférent du faux souverain.

— Sa Sérénité acquiesce, proclama-t-il audacieusement. La délibération peut s'ouvrir. Grand Argentier, vous avez la parole.

Le Grand Argentier eût pu tout aussi bien être appelé « le gros argentier ».

C'était un être formidable dont la bedaine eût pu constituer l'enveloppe d'un ballon sphérique.

— Parmi les mille façons d'accommoder le contribuable en vue du relèvement de nos finances, je crois avoir trouvé la meilleure, énonça-t-il, en abattant sur la table un poing qui résonna sourdement, encore que le respect dû à la Sérénissime présence lui eût enlevé les trois quarts de sa force. Voici mon plan.

— Pardon, interrompit aigrement un de ses collègues. Vous pourriez dire le nôtre, car nous y avons travaillé ensemble.

Le Gros Argentier regarda l'interrupteur comme s'il éprouvait la tentation de l'écraser de sa masse.

Il tapa sur sa vaste poitrine et grogna.

— Enfoncez-vous bien dans la tête…

— Un des clous qui fleurissent sur votre aimable trogne ? ricana trivialement son rival.

— Non… ceci, trancha dédaigneusement l'imperturbable obèse. Simplement ceci que si je suis le soleil resplendissant de notre époque, vous n'en êtes, vous, que la lune !

— La lune !

— Oui, la lune !…

Le rival, offusqué et vexé, foudroya le gros argentier d'un regard si menaçant que le premier ministre jugea prudent d'intervenir.

— La lune complète le soleil, déclara-t-il avec une fine diplomatie.

— Je ne veux pas être traité de lune ! se rebiffa hargneusement l'insulté, en avançant vers le groin de l'argentier un visage contracté par la fureur.

Il avait oublié la présence du souverain.

Mais un éclat de rire strident retentissant tout à coup à ses oreilles le fit sursauter, ainsi que tous les autres assistants.

Cet éclat de rire, c'était Julep Ier qui l'avait poussé…

Le souverain !…

Tous le regardèrent et une même expression de stupeur effrayée apparut sur les physionomies.

Il y avait vraiment de quoi s'étonner.

Depuis quelques minutes, le pseudo-souverain était sorti de son étonnante torpeur.

Personne ne l'avait remarqué, l'attention de tous étant alors absorbée en totalité par la dispute survenue entre le gros argentier et son grincheux collègue.

Ce fut un réveil brusque… étrange…

Le nègre maquillé avait été tout à coup comme parcouru par une secousse électrique, qui le dressa sur son fauteuil.

Alors il se mit à promener autour de lui des regards ébahis, stupides.

Puis, d'un geste, évidemment instinctif, il se frotta vigoureusement les cavités orbitaires de ses deux poings fermés, comme le font, au matin, les dormeurs dont les paupières s'ouvrent mal.

— Ah ! ça !… Ah ! ça !… Qu'est-ce que j'ai donc ?… La berlue ? grommela-t-il, en décochant à l'entourage des regards effarés. Je rêve éveillé ?… Où suis-je ?

Ayant inspecté sa propre personne, sa surprise augmenta.

— Massa Laridon farceur ! s'exclama-t-il. M'a déguisé pendant que je pionçais pour m'empêcher de me reconnaître !… ça pas gentil ! Si je m'y laissais prendre je pourrais croire que je suis un autre… Mais où m'a-t-il transporté ?

Malheureusement, l'entourage parlait un langage inaccessible à l'intellect du nègre d'Oronius ; cet idiome spécial au « pays en dehors du monde » que Laridon était parvenu à s'assimiler imparfaitement.

Les oreilles de Julep s'élargirent.

Le noir se pinça de toutes ses forces.

— Je ne rêve pas ! gémit-il. Tous ces missiés sont pas pantins. Non ! sont des farceurs… des farceurs engagés par massa Victor pour faire blague… Moi pas marcher ! Arpions brasés !… Mais master Julep va les épater et leur en boucher une surface, comme dit massa Victor !

Dans cette intention, poussant le strident éclat de rire qui avait fait sursauter l'auditoire, le joyeux négro se tapa sur les cuisses en criant dans son meilleur français :

— Ça pas prendre !… Julep pas stupide ! pas si cornichon que croire massa Laridon ! Hop ! démasquez-vous. Carnaval est passée !

La trompette de Jéricho ne jettera pas dans la vallée de Josaphat une confusion plus grande que celle qui régna tout à coup dans la salle du conseil.

Qu'était-ce que cet idiome inconnu qu'employait soudain et sans crier gare le Sérénissime Souverain ?

Que signifiait aussi cette crise qui se déclenchait tout à coup en lui ?

Son attitude et ses gestes étaient bien de la dernière extravagance.

Aucun doute n'était possible et tous les conseillers devaient l'interpréter ainsi :

Il devenait fou !…

Brutalement, subitement, il perdait la raison.

Le professeur Astaroth avait-il prévu cela ?

En ce cas, il aurait bien dû prévenir les ministres…

L'atterrement devint général.

Du coup, la dispute fut oubliée ; les conseillers se relevèrent et entourèrent le supposé dément.

— Sérénité ! Sérénité, revenez à vous ! supplièrent-ils, en s'efforçant de le calmer.

La joie de Julep ne connut plus de bornes.

— Bravo !… Bravo !… Farce est bonne… Voudriez faire faire déménager bobèche à moi, c'pas ?… Macache ! missiés ! Caboche solide ! Perdez peine… Ça prend pas !… Allons ! Truc mardi-gras, fiasco ! Enlevez faux nez et mascarade ! Ti pas honte de ti cacher, massa Victor ?… massa Victor ?… Ah ! je te devine !

Empoignant alors à pleines mains les moustaches du premier ministre, il tira, tira… avec tant de conviction que la victime poussa un cri de douleur et fit effort pour se dégager.

Julep n'en rit que de plus belle et bondissant sur les uns et sur les autres, se mit à houspiller tout le monde, faisant voler en l'air les chapeaux à plume, arrachant les épaulettes et les boutons dorés.

— Carnaval ! Carnaval ! vociférait-il. Tam-Tam ! Joie ! Calebasses d'*ibogua !* Ivresse des grisots, master Julep !

Alors ce fut une vraie déroute. Tous les conseillers éperdus, affolés, se précipitèrent hors de la salle du trône en hurlant :

— Sa Sérénité est folle… folle à lier !…

CHAPITRE XVI

LE RÉVEIL DU SÉRÉNISSIME

De l'aveu de Hantzen, Sa Majesté avait été seulement soumise à l'action d'un narcotique.

Elle devait donc se réveiller à une certaine heure, prévue ou fixée par le diabolique savant.

Que comptait alors faire Hantzen ?

Quel destin réservait-il au sérénissime prisonnier ?

Comptait-il le séquestrer ? le garder comme otage, en vue d'un rôle futur ?

Ou bien encore avait-il prémédité d'achever son crime, sitôt sa combinaison assurée du succès et l'audacieuse substitution parachevée ?

On ne devait jamais le savoir.

Quels que fussent à cet égard les desseins de l'associé de Yogha, il ne devait pas pouvoir les mettre à exécution.

En tout cas, contrarié dans ses desseins et mis, par l'intervention de l'astucieuse Turlurette, dans l'impuissance

de s'occuper à temps de l'endormi, il dut laisser les choses suivre leur cours.

Le souverain se réveilla.

Quel réveil !

Après l'horreur du cauchemar au milieu duquel il avait perdu connaissance, ce réveil était bien fait pour achever de mettre en déroute sa raison ébranlée.

Ses idées étaient embrouillées par suite de l'action prolongée du narcotique, de sorte qu'il demeura plusieurs minutes complètement ahuri, sans parvenir à renouer le fil de ses idées et promenant autour de lui des regards stupides.

Tout comme Julep au palais il se posait des questions auxquelles il ne trouvait pas de réponse convenable.

Dans quelle sorte d'endroit se réveillait-il ?

Où l'avait-ou transporté ?

Dans quel but ?…

En tout cas, un fait demeurait certain.

Contrairement à ses craintes, il n'avait pas été mis à mort… L'assassin n'avait pu ou osé achever son œuvre…

Toutefois, en constatant cela, la victime des machinations du Hantzen – qui ne se croyait encore que la victime de l'ambition de son héritier – n'éprouvait qu'un demi-soulagement.

Pour se ferait tout à fait rassuré, il lui aurait fallu savoir entre quelles mains elle se trouvait et quel destin lui était réservé.

Le souverain, tout d'abord, crut qu'il continuait de rêver.

Les rêves seuls, par le fait, présentent des situations aussi incohérentes et baroques.

Comme Julep encore, il se frotta vigoureusement les yeux, dans l'espoir de faire évanouir la vision incongrue de cette pauvre mansarde et d'être ramené en son palais royal.

Inutile espoir ! Ce qu'il voyait persista. Alors, rendu plus lucide par l'énergique massage auquel il venait d'être soumis, son regard dut se convaincre de la réalité de ce qui le frappait.

Il était bel et bien, lui, le souverain du « pays en dehors du monde » ; il était bien dans une mansarde misérable, étendu sur un pauvre lit de fer, qui ne ressemblait en rien au lit de parade sous le baldaquin duquel il s'était endormi.

— Incompréhensible ! murmura-t-il, en se dressant sur son séant.

Puis ses cheveux se hérissèrent. Il frissonna longuement.

Il se souvenait…

Il revoyait la scène terrible qui avait précédé l'anéantissement de sa pensée.

Il se remémora la silhouette de l'héritier sinistre, penché sur son visage…

Il crut sentir encore le froid de la cuiller, brutalement introduite entre ses dents.

À ce souvenir, il s'imagina comprendre.

Le crime que méditait son héritier et qu'il avait accompli ne devait point être un parricide, mais un simple enlèvement.

Aidé de quelque complice, le perfide avait dû le transporter, anesthésié, hors de son palais et l'avait enfermé dans cette mansarde… Un cachot !

À cette pensée, il gronda de colère, se jeta à bas au lit et voulut se ruer sur la porte.

Ce faisant, il s'aperçut d'abord de l'indigne costume dont on l'avait affublé.

C'était, on se le rappelle, les hardes de master Julep.

Et voici que son regard, rencontrant une glace, y aperçut, reflétée, sa propre image…

Une image salie, défigurée, méconnaissable…

C'était un visage de cabotin, entièrement glabre, avec des prunelles hagardes…

Le souverain recula, bégayant des jurons.

Il ne se reconnaissait pas.

Et, machinalement, il porta la main à l'endroit où d'ordinaire se trouvaient ses moustaches, ses favoris, sa barbe…

Il n'y avait rien… rien que le lisse de la peau récemment rasée.

Plus de doute ! pendant son sommeil, une main sacrilège lui avait fait subir l'équivalent de cette opération par laquelle, au temps jadis, on déposait les souverains.

Le rasoir d'un anonyme barbier s'était substitué aux ciseaux historiques du moine…

Ce n'était qu'un geste – mais combien symbolique !

Quel sujet fidèle accepterait maintenant du reconnaître son grand seigneur, défiguré ?

Accablé, il se laissa tomber sur la chaise la plus voisine, en pensant :

— Plus sûrement que le poignard, le ridicule me tue…

Or il se sentait grotesque.

Un souverain ne doit pas l'être… ou il cesse d'être le souverain !…

Dégonflé comme une baudruche par cette simple piqure d'épingle, le déchu se sentit si désespéré qu'il n'entendit pas la porte s'ouvrir.

Il sursauta quand une main se posa sur son épaule.

En même temps, une voix qui faisait effort pour voiler son ironie et retenir le rire qui lui chatouillait la gorge, la voix de Turlurette, flûta :

— Sérénité !…

*** ***

Laridon n'avait pas eu de peine à faire comprendre à l'inconséquente Parisienne son imprudence.

Atterrée, elle entrevit les trop fâcheux résultats que pouvait engendrer le réveil inopportun et brusque de Julep.

C'était une catastrophe.

Par exemple, l'intelligente jeune fille entrevit de suite le remède.

— Je puis réparer ma gaffe, expliqua-t-elle au mécano. Puisque je viens, en somme, de casser imprudemment un pantin qui nous devait être utile, je puis le remplacer par un autre… plus sacré.

— Plus sacré ? s'ébahit Laridon… Sacrée gosse ! En aurions-nous en réserve ?

— Sans doute ! Le souverain authentique ! Il dort là-haut, endormi par Hantzen. Réveillé et tiré de cette fâcheuse situation, il ne manquera pas d'être reconnaissant à qui le replacera sur son trône.

C'était sagement raisonné.

Laridon approuva.

— Essayons cela, répondit-il. Nous verrons ce que nous pourrons en tirer.

— Beaucoup d'excellentes choses, tu verras. Nous sauverons nos amis et nous-mêmes, si tu veux bien me laisser agir et te contenter de m'obéir.

Le mécano y était tout prêt.

Turlurette lui communiqua ses instructions, puis après un dernier et minutieux interrogatoire de Hantzen, soumis à l'influence des lunettes magnétiques, elle monta, légère, vers la mansarde qu'occupait le dépossédé.

En l'entendant, celui-ci se retourna, stupéfait de voir cette jeune fille si sagace.

— Vous me reconnaissez ? bégaya-t-il.

Turlurette était redevenue maîtresse d'elle-même et avait réussi à dominer le rire nerveux qui la secouait devant cette piteuse image d'une majesté déchue.

Elle répondit d'une voix suffisamment respectueuse :

— Oui, Sérénité, le hasard a bien voulu me tenir au courant de toute votre aventure…

— Vous savez… vous comprenez ? balbutia le pauvre roi, gêné.

Il est toujours humiliant pour ceux qui ont détenu le pouvoir et ont été juchés par le destin au sommet d'un arbre hiérarchique d'être trouvé au bas de l'arbre et de laisser constater qu'une secousse a suffi pour les en faire choir.

— Je sais, répéta Turlurette.

La curiosité fut la plus forte et l'emporta sur l'amour-propre.

Le souverain se décida à questionner.

— Dites-moi où je suis ? Et qui me retient ici ?

Turlurette ne répondit qu'à la seconde question.

C'était une fille prudente ; elle savait qu'il ne faut point trop compter sur la reconnaissance des grands.

Elle se proposait donc de ne point tirer trop vite d'inquiétude ce puissant trahi et de laisser peser sur lui une cer-

taine dose d'angoisse, afin qu'il n'oubliât point trop vite le service qu'elle lui rendait.

D'ailleurs, elle se réservait de poser ses conditions. Et c'était pour pouvoir le faire qu'elle entendait garder en réserve la clé du mystère.

Il importait de laisser le souverain sur le qui-vive dans des ténèbres parcimonieusement éclairés, pour qu'il demeurât incapable de s'y diriger seul.

Plus longtemps il aurait besoin de Turlurette et mieux elle tiendrait.

— Prince, dit-elle, il est des sujets douloureux au cœur d'un père et mon respect de sujette m'interdit de parler trop librement de celui-ci. Comprenez-moi donc à demi-mot. Vous avez été victime d'un certain mouvement d'impatience… On a voulu vous écarter d'un trône que vous sembliez devoir occuper pendant de longues années pour le bonheur de vos sujets. Vous êtes donc séquestré en un endroit où nul ne se fut avisé de vous découvrir… si le hasard ne m'avais guidé jusqu'à vous et permis de vous reconnaître malgré les altérations qu'on a fait subir à votre populaire physionomie.

— Le téméraire qui a osé cela et ceux qui l'y ont aidé se repentiront de leur crime ! prononça majestueusement le souverain. Pensez-vous, jeune fille, qu'il me soit possible de sortir d'ici ?

— Avec mon aide, vous le pourrez certainement, Majesté. Mais il importe qu'auparavant Votre Sérénité se pénètre bien de la situation. Sans que je prononce le nom de celui qui vous a arraché à la splendeur du palais royal pour vous relé-

guer dans cette ombre, vous devez comprendre, monseigneur, que celui-là peut tout oser impunément.

— Impunément est de trop ! tonna le souverain. Je le prouverai tout à l'heure.

— Quand vous serez hors de son pouvoir, rectifia doucement Turlurette. Aussi longtemps qu'il vous tient sous clé, il ne risque rien.

— Il risque d'être mis en jugement pour avoir fait disparaître son père ! Mes fidèles n'admettront pas un semblable escamotag… On me recherchera… On me trouvera…

— Non, Sérénissime, non, on ne vous cherchera pas… On ne vous cherchera pas, parce qu'on ne vous sait point perdu.

— Comment ! s'exclama le déchu. Vous osez me soutenir que je puis disparaître mystérieusement de mon palais sans que ma disparition émeuve mon peuple et mes fidèles ?

— Votre Sérénité n'a point disparu. Elle est toujours dans son palais, où chacun peut la voir.

À cette annonce incroyable, diabolique, le souverain, abasourdi s'écria :

— Que voulez-vous dire, jeune fille ? Puis-je être ici et ailleurs ? Vous moquez-vous de moi ?

Turlurette le prit par une main et l'amena devant la glace, avant d'expliquer :

— Je ne me moque en rien, Sérénité, et je ne plaisante nullement. Je vous le certifie, j'ai toute ma raison… Et vous allez comprendre la signification de mes paroles… Jetez

simplement un coup d'œil sur ce miroir, constatez l'indigne transformation qu'on vous a fait subir et demandez-vous pourquoi on vous a défiguré ainsi… Ne le devinez-vous pas ? Si on vous a ôté votre apparence habituelle, c'est pour permettre à un autre de la prendre… à un autre qui joue votre personnage. Voilà pourquoi et comment, Sérénité, je puis le dire, vous n'avez pas disparu de votre palais, car vos fidèles ont l'illusion de vous y contempler toujours, votre peuple de même.

— Enfer et damnation ! rugit le souverain. Que me dites-vous là ? Un imposteur se serait permis de prendre ma place à l'instigation ou avec la complicité de mon fils ?

— Il n'y a pas d'imposteur, Sérénité. Celui qui vous remplace n'est pas complice… Ce n'est qu'un pauvre automate, parfaitement inconscient, et qui a droit d'avance à votre entière absolution. Il est le jouet des deux coupables, dont l'un l'a magnétisé… C'est en dormant d'un sommeil hypnotique qu'il vous représente et fait les gestes que vous feriez… mais en obéissant à l'unique volonté de ses inspirateurs.

— Quel abominable complot ! gémit le pauvre roi atterré. En vérité, je demeure confondu qu'une aussi audacieuse machination ait pu naître dans des cerveaux et qu'elle ait pu réussir… Mais, j'en triompherai avec votre aide et vous n'aurez pas obligé un ingrat, jeune fille. Dites-moi seulement, puisque vous avez parlé de deux coupables et que j'en connais un, dites-moi quel est l'autre ?

— Sérénité, il se nomme le professeur Astaroth, dont c'est ici la demeure et dont je suis la prisonnière… Cet Astaroth est un misérable ; il retient clandestinement en une

épouvantable captivité les malheureux qu'il sait faire tomber en son pouvoir.

— Je ferai justice de cela ! Je vous en donne ma parole… Fournissez-moi seulement le moyen de me rétablir sur mon trône et le professeur Astaroth paiera aussi cher que celui qui l'emploie, ses crimes passés et son crime présent.

— Sérénité, dit encore la maligne Turlurette, n'estimez-vous pas qu'un tel procès ne saurait être instruit ni jugé publiquement et que de tels coupables doivent être châtiés le plus secrètement possible ?

— Vous avez certainement raison, répondit le souverain en réfléchissant. Décidément, vous êtes de précieux conseil.

— Alors, Sérénité, je vous proposerai, en ce qui concerne le châtiment du professeur Astaroth de vous en rapporter à la rancune de ceux qu'il a retenus comme esclaves et traités indignement. Le professeur Astaroth est actuellement aux mains de mes amis… C'est ce qui va me permettre d'être utile à votre Sérénité et de la délivrer. Souffrez qu'il reste entre nos mains, et que nous soyons chargés de le punir. Vous n'entendrez plus jamais parler de lui, je puis le jurer.

— Soit, concéda le royal captif. Je vous donnerai carte blanche. Mais ce serait insuffisamment reconnaître le service rendu. Que voulez-vous de plus comme récompense personnelle ?

— D'abord la grâce et la liberté du malheureux qui tient actuellement et contre son gré la place souveraine… Ensuite, les moyens de quitter librement et sans être inquiétés, ce pays dont nous ne sommes pas originaires et où nous avons été attirés par les manœuvres d'Astaroth.

— Accordé.

— Alors, Sérénissime, écoutez-moi ; vous allez tout comprendre…

Et Turlurette commença en prenant soin de mettre Julep hors de cause, le récit de la machination de Hantzen-Astaroth.

Ce faisant, elle se garda de disculper l'héritier, dont elle fit, au lieu de la dupe qu'il avait été, le complice conscient du professeur.

Elle obéissait à un sentiment fort honorable.

Sachant par les involontaires confidences arrachées à Hantzen quel avait été le rôle immonde de l'odieux héritier, elle estimait ne pouvoir le faire échapper au châtiment, car la sécurité future du souverain exigeait qu'il crut à la culpabilité directe de son rejeton.

Pour qu'il en fût ainsi, il fallait le laisser persuadé de l'accord entre Hantzen et l'héritier.

À part ce détail, Turlurette présenta fort exactement la situation.

Le souverain l'écoutait horrifié et pénétré de reconnaissance pour celle dont l'intervention le sauvait.

Il était loin de se douter du mobile auquel Turlurette obéissait en se mêlant de rétablir ses affaires, dont elle se fût fort peu souciée.

Ce qu'elle voulait surtout, c'était réparer sa gaffe, comme elle l'avait annoncé à Laridon.

Or, la seule manière de tirer le pauvre Julep du pétrin dans lequel elle l'avait si imprudemment fourré était de faire intervenir le véritable titulaire de la couronne – auquel elle laisserait ensuite le soin de se débrouiller avec l'imbroglio déchaîné.

Turlurette s'était donc décidé à user de ce moyen.

— Suivez-moi, Sérénité, proposa-t-elle.

— Vous allez me faire sortir d'ici ?

— Oui…

— Pour me reconduire où ?

— Reprendre votre place.

Le souverain hésita.

— Sous ce costume ?… Sous cet aspect ?… Qui donc voudra me reconnaître ? objecta-t-il piteusement.

La jeune Parigote sourit.

— Rassurez-vous, Sérénissime. Je ne vous soumettrai pas à pareille épreuve. Elle risquerait en effet de tourner à votre confusion et en tout cas de vous mettre en un cruel embarras. Il faut qu'il n'y ait point de scandale et que nul ne puisse soupçonner votre aventure…

— À la bonne heure ! Est-ce donc possible ?

— C'est possible, affirma Turlurette. Il suffit d'opérer discrètement et prudemment comme je le veux faire. C'est une rentrée clandestine que je vous propose. Le hasard dont je vous entretenais tantôt m'a mise au courant de bien des intrigues. Je ne vous étonnerai donc pas eu vous laissant de-

viner que je suis au courant de certain passage secret. Ce passage permet d'arriver au cœur même de votre palais, dans vos appartements privés… C'est par cette voie que vos ennemis vous ont enlevé. C'est elle aussi qu'il vous faut emprunter pour déjouer leur plan.

— À merveille… Je soupçonnais l'existence de ce passage. Votre projet me semble réalisable et je l'adopte. Allons.

Peu de temps après, tous deux pénétraient dans la chambre sérénissime, juste au moment où la pièce voisine et les antichambres menaçaient d'être envahies par le renfort que les conseillers affolés par la folie supposée du faux souverain étaient allés quérir.

Il n'y avait pas un instant à perdre.

— Julep ! appela Turlurette.

À cette voix connue, le nègre, battant en retraite devant l'invasion, se réfugia dans la chambre, dont la jeune fille verrouilla aussitôt la porte.

— Vite ! ordonna-t-elle, sans laisser à Julep le temps de l'interroger. Décolle tes moustaches… ôte les habits… Et vous, Sérénité, reprenez les insignes de votre rang… Vous allez pouvoir faire, aux yeux des conspirateurs, une entrée qui les clouera sur place.

À la vue du nègre, maquillé en souverain, le dépossédé avait froncé les sourcils.

Mais, croyant avoir affaire à un inconscient comme le lui avait expliqué Turlurette, et d'ailleurs pressé de retrouver son prestige, il se décida à suivre le conseil.

L'échange des costumes fut rapidement effectué.

Terrorisé par les roulements d'yeux avertisseurs de Turlurette et en proie à un ahurissement bien compréhensible après tant d'aventures, Julep ne soufflait mot.

Cependant, contre la porte, les coups ne cessaient de retentir et on entendait les voix affolées des conseillers jeter des ordres.

La porte pouvait être enfoncée d'une minute à l'autre et la situation devenir critique.

Turlurette poussa Julep dans le couloir dissimulé.

— Adieu, Sérénité, dit-elle. J'ai fait ce que j'ai pu et c'est à vous qu'il appartient d'achever… Notre présence prolongée ne pourrait être que compromettante, nuisible même, si on nous découvrait auprès de vous. Elle risquerait à tout le moins de révéler ce que vous devez désirer tenir secret… Mieux vaut donc que nous disparaissions et que vous receviez seul ceux qui se préparent à enfoncer votre porte… Je compte sur votre promesse.

— Comptez-y… J'agirai comme je vous l'ai promis, jeune fille.

Il salua d'un geste vraiment royal Turlurette qui s'enfonça à son tour dans le couloir et en referma la porte derrière elle.

Le souverain demeura seul.

Ayant recollé les moustaches et la barbe qu'on lui avait outrageusement rasées, il avait retrouvé son aspect habituel.

Majestueusement, il fit face à la porte qui cédait, à ce moment, sous les efforts des gardes.

Un flot de courtisans et de soldats envahit la chambre.

Mais ceux-ci reculèrent en désordre à l'aspect de l'autocrate dont le geste élevait entre eux et lui une muraille infranchissable et dont le chancelier entendit avec stupeur retentir la voix :

— Qu'est-ce à dire messieurs ? demandait le Sérénissime avec un calme plein de majesté. Est-ce ainsi qu'on se présente devant moi ?… Dois-je voir en vous des révolutionnaires qu'aucun respect ne contient plus ? Par mes aïeux, il me semble que vous venez d'enfoncer ma porte et de pénétrer, sans y être conviés, dans la chambre de votre souverain ?

Déconcertés et penauds, les courtisans se regardèrent. Ils durent baisser le nez devant les regards interrogateurs, puis bien vite indignés des gardes.

Ces derniers, n'ayant pas été témoins de la fameuse crise, cause initiale de l'alerte, ne comprenaient point l'erreur. Aussi n'étaient-ils pas éloignés de croire qu'on venait de les tromper pour les faire participer inconsciemment à un coup d'État.

Une constatation s'imposait à tous :

Le souverain jouissait de toute sa raison.

— Que tous se retirent et que monsieur le chancelier demeure seul pour se justifier et m'expliquer cette scène, ordonna avec un calme hautain le revenant. Je prononcerai plus tard les sanctions nécessaires.

Les conseillers, poussés rudement par les gardes, se retirèrent la tête basse.

— Voilà une méprise qui nous coûtera cher ! pensaient-ils. Nous n'avons cependant pas rêvé… Tout à l'heure, notre seigneur était fou…

*** ***

Cependant, dans le tête-à-tête, le souverain tançait son premier ministre :

— Quelle mouche vous a piqué ? Avez-vous perdu la raison ? lui demanda-t-il sèchement.

Ce renversement des rôles était dur à supporter.

Heureusement, les hommes politiques de tous les temps ont l'échine souple et les basques complaisantes.

Le ministre encaissa stoïquement.

— Sérénité, balbutia-t-il, veuillez me pardonner un moment d'inconcevable aberration et croire néanmoins qu'en tout ceci le seul intérêt de mon souverain a inspiré ma conduite.

— Oui-dà !… Vous avez une façon plutôt originale de manifester ce louable intérêt ! riposta sarcastiquement l'ex-prisonnier de Hantzen. Vous allez peut-être vous déclarer incapable de m'expliquer ce qui s'est passé ici ?

Puis, quand il eut suffisamment joui de la confusion de son serviteur, il reprit plus doucement :

— Vous hésitez ? C'est donc moi qui vais vous éclairer et vous expliquer ce que vous ne pouvez comprendre… Ap-

prêtez-vous à éprouver quelque surprise… Car vous ne soupçonnez rien, n’est-ce pas ?

Le premier ministre ouvrit des yeux ahuris. Il ne voyait pas du tout où le souverain voulait en venir.

Pour lui, la situation était extrêmement claire –, tout au moins dans ses apparences.

Le chef de l’État avait été subitement frappé d’un accès de démence.

L’accès passé, il retrouvait toute sa raison.

Il n’y avait pas à chercher ni à expliquer autre chose.

Il y avait seulement une question à se poser, avec une légitime anxiété.

La guérison était-elle définitive ?

Ou bien le mal reviendrait-il ?

Plus que jamais, le premier ministre aurait souhaité prendre l’avis du professeur Astaroth.

Celui-là devait être éclairé sur l’étrange versatilité du souverain.

Pourtant, il fallait répondre.

— Je ne soupçonne absolument rien, hasarda-t-il. Rien si ce n’est que la santé de Votre Sérénité nous a inspiré à un moment donné les plus vives inquiétudes… Et à ce propos, je me permettrai de lui conseiller respectueusement de faire appel à la science du professeur Astaroth.

Il tombait à pic !

L'effet fut foudroyant.

Le souverain recula d'un pas en fronçant le sourcil.

Puis il regarda son ministre avec une méfiance ranimée…

Il le soupçonnait d'être d'accord avec ceux qui avaient fomenté l'horrible complot dont il avait failli être victime.

Son attitude était tellement parlante que le dignitaire, sans pouvoir lire absolument dans le secret de la pensée royale, sentit confusément qu'il venait de commettre un impair et d'aggraver son cas.

Il s'épouvanta.

— Aurais-je eu le malheur de déplaire à mon souverain ? bredouilla-t-il. Ou bien le professeur Astaroth dont, un peu à la légère, je le confesse je viens de prôner la science, serait-il suspect à Votre Sérénité ?

— Oui, répondit le roi d'un ton sec. Oui ! Astaroth m'est suspect, tout à fait suspect…

Puis, cédant d'une amertume rétrospective, il se reprit :

— Que dis-je, suspect ?… Hélas ! je n'en suis même plus à le suspecter ! Les preuves de sa trahison ne sont que trop directes et flagrantes !

— Qu'entends-je ? s'exclama, consterné, le chef du gouvernement. Puis-je savoir quel crime a commis le professeur Astaroth ?

— Il a tenté de m'empoisonner et provoqua cette crise qui vous a épouvantés tantôt ! Ce que vous avez pris pour un

accès de folie n'était qu'un accès de délire, causé par le poison.

En présentant ainsi la chose, de façon à pouvoir formuler un grief contre Astaroth et à justifier sa disparition, sans cependant livrer le secret de ce qui était arrivé, le souverain n'agissait pas à la légère.

Il venait de réfléchir à ce qu'il convenait de dire à son ministre et cette fable improvisée était le résultat de sa méditation.

Elle suffisait à tout expliquer.

Elle laissait à l'infâme Astaroth sa figure de coupable.

Et, en même temps, nul ne connaîtrait l'humiliant enlèvement, ni l'aventure des moustaches, coupées.

Nul, surtout, ne saurait que pendant quelques heures un faux souverain avait régné sur le « Pays en dehors du Monde ».

C'était là le point important.

L'effet sur le chancelier fut satisfaisant.

Son visage s'éclaira.

Il lui parut que cette réponse expliquait tout.

— Je comprends ! s'exclama-t-il. C'est une machination abominable et dont nous avons tous failli être dupes… Mais Votre Sérénité est-elle bien certaine que son intoxication soit définitivement vaincue ? Est-elle certaine que le poison a épuisé en elle son action néfaste ?

— Absolument certain ! Ma santé ne doit plus vous inspirer d'inquiétude. Le mal est réparé. Il ne me reste qu'à châtier le criminel.

— Votre Sérénité veut-elle m'autoriser à le faire arrêter sur l'heure ! proposa le ministre, avec une ardeur louable.

— Inutile… À cette heure et conformément à mes instructions secrètes, le professeur Astaroth doit avoir commencé à expier son forfait. Je désire seulement ceci : son nom ne sera jamais plus prononcé autour de moi… pas plus que le nom de son complice, qui ne devra jamais reparaître devant mes yeux. Vous prendrez les dispositions nécessaires. Si cette décision coûte à mon cœur de père, elle est nécessaire à la sécurité du chef de l'État. Mon devoir est de ne point hésiter et de frapper avec rigueur… Vous me comprenez, monsieur le premier ministre. Ne m'obligez pas à préciser davantage.

— Il sera fait selon le désir de Votre Sérénité, murmura le grand conspirateur bouleversé.

— Bien ! conclut le souverain. Et maintenant, oublions cet incident déplorable – Rien de ce qui s'est passé au château durant ces dernières vingt-quatre heures n'a existé… Vous m'entendez ?

— J'entends, Sérénissime.

Ayant ainsi arrangé l'affaire, le souverain donna l'ordre de faire rentrer les conseillers.

Sa vie officielle recommençait.

CHAPITRE XVII

TURLURETTE GAGNE LA PREMIÈRE PARTIE…

Tandis que le roi, un instant dépossédé, reprenait sa place sur le trône de ses ancêtres, moins pompeusement Turlurette rentrait dans le logis de Hantzen-Astaroth, pour y retrouver Laridon, préposé à la garde des prisonniers.

Ces prisonniers étaient d'importance, puisque l'un d'eux n'était autre que Hantzen, tandis que le second s'appelait Wiwar.

Avec de tels otages entre les mains et la collaboration des diabolique lunettes, le mécano de Belleville et sa jeune parigote pouvaient vraiment se dire et se croire les maîtres de la situation.

Ils ne devaient pas douter de pouvoir achever leur tâche c'est-à-dire de mettre la main sur Yogha et Jarrousse et de délivrer Jean Chapuis ainsi que Cyprienne, son épouse.

Turlurette revenait donc en triomphatrice et d'autant plus fière qu'ont rapportait certaine promesse du souverain, qui devait singulièrement faciliter leur retour au pays natal.

Dans ces conditions, comment se faisait-il qu'à l'aube de cette même nuit – c'est-à-dire au moment où aurait dû être atteint l'apogée de leur victoire – elle et Laridon eussent pu apparaître, par les soins du dénommé Jarrousse, aux yeux épouvantés de Cyprienne Oronius, comme faisant figure de captifs et de vaincus ?

On se souvient qu'en effet, après être restée toute une nuit enfermée dans sa chambre à trembler pour ses amis et à espérer cependant le délivrance et la réunion à son cher Jean, Cyprienne avait vu entrer dans sa chambre, non point les libérateurs escomptés, mais son implacable ennemi Jarrousse, l'ancien homme-singe[8].

Implacable ennemi, certes, et dont elle ne devait attendre aucune pitié… puisqu'il l'avait aimée et qu'il la convoitait encore !

Née de l'amour, la haine devient plus forte et plus terrible. Qui a aimé sans succès puise dans la blessure de son cœur des torrents de haine.

Jarrousse était donc entré dans la chambre de Cyprienne, un sourire menaçant aux lèvres.

Et il avait fait entendre ces paroles effroyables :

— Fille d'Oronius, rien ne nous sépare plus… Vous êtes veuve.

Ce n'était point encore tout à fait exact, puisqu'au moment où il disait cela, le misérable songeait à torturer sa

---

[8] Voir *Les Fiancés de l'An 2000* et *Le Monde des Damnés.*

proie en se servant de Jean Chapuis, extrait par lui, dans ce but, de la prison où l'avait enfermé Hantzen.

Il avait employé les loisirs de cette nuit, que lui avait laissée son maître Hantzen, à la préparation de ses vindicatifs desseins.

Il ramenait donc Jean Chapuis et s'il l'avait laissé vivre jusqu'à cet instant, s'il méditait de le montrer une dernière fois à Cyprienne, c'était par un raffinement de cruauté.

Il voulait infliger à la fille d'Oronius la douleur suprême de voir périr sous ces yeux celui qu'elle adorait.

En attendant cet instant, Jean Chapuis, paralysé par de solides liens, avait été dissimulé habilement derrière un rideau.

Dans la même pièce où il mettait la dernière main à l'effroyable mise en scène de cette cruelle comédie, Jarrousse avait retrouvé avec satisfaction Laridon et Turlurette, *à la place même où il les avait laissais quelques heures auparavant*.

Laridon et Turlurette, toujours prisonniers.

En apparence, tout au moins…

Leurs liens semblaient n'avoir pas été desserrés.

Jarrousse ne pouvait donc soupçonner les événements qui s'étaient déroulés pendant son absence.

À peine même devait-il s'étonner de n'apercevoir ni Hantzen ni Wiwar.

Mais il pouvait se dire que les incidents du palais et l'exécution du plan de Hantzen nécessitaient et expliquaient cette absence prolongée.

En prenant ses dispositions personnelles pour achever de régler ses petites affaires, Jarrousse demeurait donc absolument tranquille et persuadé qu'il ne pouvait lui advenir aucune surprise désagréable.

Cet excès de confiance devait lui être funeste.

Avec l'insupportable outrecuidance du coquin qui se sent fort en face d'adversaires désarmés, il montra à Cyprienne ses défenseurs réduits à l'impuissance.

Évidemment, en la fâcheuse posture où ils se présentaient, Laridon et Turlurette ne brillaient guère.

La fille d'Oronius ne pouvait attendre d'eux le moindre secours.

Jarrousse triompha exagérément.

Il voyait Cyprienne pâlir, tandis que le mécano et la soubrette baissaient lamentablement la tête. Il en concevait quelque orgueil.

C'était son œuvre, cette humiliation – c'était le signe de la défaite à laquelle il pensait avoir largement collaboré.

— Vous le voyez, belle dédaigneuse, dit-il ironiquement à la blonde Cyprienne, aucun obstacle ne peut plus se dresser entre vous et moi. Je puis prendre ma revanche de Paris

et votre néfaste père n'est plus là pour me transformer en singe[9]… Mais voici mieux… Je vous ai dit tout à l'heure : Madame, vous êtes veuve. J'anticipais un peu sur l'événement. Ce n'est point encore tout à fait exact. Cela le deviendra… Regardez.

Alors, ayant écarté le rideau, Jean Chapuis, paralysé par ses liens, apparut, immobilisé sur un siège, comme Laridon et Turlurette.

— Fille d'Oronius ! jeta Jarrousse d'une voix haineuse. Voici celui que tu as choisi pour époux et avec qui tu rêvais de marcher dans la vie. Il est, comme toi, en mon pouvoir. Tu dois comprendre que je ne mentais pas complètement, en te saluant tout à l'heure du nom de veuve… Veuve, tu peux l'être d'une seconde à l'autre, à mon gré. Cela dépend de moi… et de toi. Dis un mot… un simple mot… et j'épargne Jean Chapuis. Je me contenterai de l'expédier en une autre partie de l'espace choisie parmi celles que tu n'habiteras plus… Garde au contraire le silence et je le raie du nombre des vivants. Il mourra sous tes yeux, d'une mort horrible et lente… Que préfères-tu ? Que choisis-tu ? Son destin est entre tes mains…

Il s'interrompit, savourant odieusement le désespoir et la frayeur de Cyprienne.

— Tu te tais ? reprit-il. Tu n'oses faire un choix ? C'est que tu ne sais encore en quoi consiste le mien… Eh bien, voici : tu m'as repoussé, Cyprienne Oronius… À mon amour, flatteur pour toi, tu as préféré la tendresse de Jean Cha-

---

[9] Voir *Les Fiancés de l'An 2000*.

puis… À cause de cela je le hais… et je crois, ma parole, que même à ton égard, mon ancien amour s'est changé en aversion… L'heure est venue de me venger de l'un et de l'autre… L'heure est venue de prendre ma revanche… À ton tour d'implorer, la belle… Si tu veux te tirer d'affaire et sauver en même temps celui que tu as la sottise de préférer, suppliemoi de te rendre, mon amour… Tel est le seul choix que je te laisse : ou tu seras ma femme, ma compagne pour le reste de ta vie et j'épargnerai Jean Chapuis… Ou tu persisteras dans ton refus et vous périrez tous deux : lui d'abord, toi ensuite. J'ai dit. À toi de décider !

Cyprienne demeura sans voix, pétrifiée par l'horreur du choix qui lui était imposé.

Devenir la femme de Jarrousse ! Jamais !…

Même au prix de sa vie et de celle de Jean, elle ne voulait pas accepter un tel marché, subir une pareille contrainte.

Elle méprisait trop le misérable… Elle le haïssait trop…

Mais sachant qu'il était assez lâche et cruel pour exécuter sa menace, elle tremblait du double destin qui les attendait… son bien-aimé et elle.

— Jean ! Mon Jean ! murmura-telle d'une voix tremblante. Pardonne moi de ne pouvoir te sauver… Mais à ce prix, je ne peux pas… Je ne peux pas !… Toi-même ne le voudrais pas !…

— Cyprienne, ma bien-aimée Cyprienne, prononça à son tour l'élève préféré d'Oronius, je n'espérais pas moins de la force de ton cœur. Ce refus m'est la meilleure et la plus convaincante des preuves que tu m'aimes comme je désire être

aimé. Courage, Cyprienne ! Ce bandit s'illusionne : il ne peut nous séparer… Il ne peut rien contre nous.

Il prononça ces paroles avec une singulière énergie. À l'entendre, la fille d'Oronius sentit une vague de sang affluer vers ses joues pâles.

Malgré soi, elle sentit l'espoir rentrer en son for intérieur… Il lui semble que les paroles de Jean Chapuis avaient une signification cachée. Non ! l'heure n'était pas encore sonnée de désespérer.

Jarrousse, lui, prit seulement l'apostrophe de son rival pour une suprême bravade.

Il éclata d'un rire menacent.

— Ah ! tu te figures cela, mon pauvre imbécile ? grinça-t-il. Eh bien tu vas déchanter ! Et puisque cette jolie fille n'a pas su saisir la chance que je lui offrais, je vais lui donner une leçon dont tu feras les frais… Peut-être alors comprendra-telle que c'était sérieux et songera-t-elle à s'épargner au moins elle-même. Prépare-toi à franchir le pas, Jean Chapuis. Dans vingt secondes, tu auras cessé de rêver aux jouissances matrimoniales.

Il sortit de dessous ses vêtements un terrifiant coutelas et s'approcha de son prisonnier, dans l'intention évidente de lui trancher la jugulaire.

Défaillante, Cyprienne poussa un cri d'effroi et ferma les yeux.

Elle se sentait incapable de contempler un tel spectacle.

Elle les rouvrit malgré elle, en entendant un gémissement, suivi du bruit sourd de la chute d'un corps.

Était-ce celui de Jean Chapuis, égorgé ?

Le crime était-il déjà consommé ?

Effroyablement pâle et s'attendant découvrir le cadavre sanglant de son bien-aimé, gisant sur le parquet, Cyprienne regarda…

Et un nouveau cri s'échappa de ses lèvres.

Mais, c'était cette fois, un cri de délivrance et de joie.

Jean Chapuis vivait toujours…

Et ce n'était point son corps qui venait de rouler sur le parquet…

Seul, Jarrousse y était étendu… aux pieds de la silhouette sombre, mais bien connue de Julep, subitement apparu…

Oublié, négligé par Jarrousse – qui devait le croire au palais, continuant à remplir inconsciemment son rôle de simili-souverain, – le nègre avait été ramené par Turlurette.

À l'instigation de la jeune Parigote, il s'était, incontinent, caché dans un coin de la salle.

Ceci non sans avoir, auparavant, aidé ses amis à préparer la mise en scène qui devait tromper Jarrousse et lui apprêter une suprême déception.

Laridon et Turlurette, dûment reficelés sur leurs sièges, le brave nègre avait patiemment attendu que Jarrousse vint se fourrer de lui-même dans le piège, tout en lui fournissant l'occasion de délivrer Jean Chapuis et de le réunir à Cyprienne.

C'était fait…

Julep venait d'intervenir, comme un bon génie, au moment décisif, en assommant d'un formidable coup de poing l'ex-homme-singe, prêt à devenir un assassin.

L'égorgeur avait roulé à terre…

Il était vaincu…

Avant qu'il eût repris ses sens, il était proprement ficelé, au moyen des liens dont Laridon, Turlurette et Jean Chapuis venaient eux-mêmes d'être délivrés.

Cette besogne était achevée quand il rouvrit les yeux, grinçant des dents et roulant des prunelles furibondes.

— Chacun son tour, lui dit aimablement le mécano. Ce n'est pas encore cette fois, mon copain, que tu épouseras mam'zelle Cyprienne !…

Puis, promenant autour de lui un regard satisfait, il ajouta :

— Et de trois !… On fait ses malles !… Il n'y a plus qu'à joindre ce colis aux deux que nous avons déjà préparés…

Il voulait parler de Hantzen et de Wiwar.

Jarrousse le comprit quelques instants plus tard, en se voyant transporter auprès de ses alliés, comme lui réduits à la plus complète impuissance.

Cette constatation acheva de le consterner.

Il n'avait plus rien à espérer de Hantzen-Astaroth.

Ce fut à son tour de se juger perdu.

Cependant, l'insatiable Laridon ne se déclarait pas encore satisfait.

— Cela fait bien trois… mais cela ne fait que trois ! énonça-t-il, en se grattant la tête. Notre compte n'y est pas encore. Je demande à ce que chacun s'emploie à compléter la collection ayant de songer à prendre le rapide. Si j'ai bonne mémoire, une certaine Yogha, sorcière de son métier, doit encore traîner dans les salles d'attente. Il ne faut pas la laisser dans ce patelin dont on s'esbigne. M'sieur Orcades ne nous pardonnerait pas de lui apporter un lot dépareillé…

Comme ces paroles étaient frappées au coin du plus parfait bon sens, elles rencontrèrent une approbation unanime.

De Jean Chapuis à Turlurette, en passent par Cyprienne et Julep, tous étaient d'avis que la magicienne hindoue ne devait pas être négligée. Il importait à la sécurité générale de la joindre au reste de la bande.

Laissant Julep monter la garde auprès des prisonniers, tous se mirent donc à visiter la maison du professeur Astaroth. Elle fut fouillée du haut en bas.

Ils avaient d'abord cru qu'il leur serait facile de découvrir l'associée de Hantzen.

D'une part, il était indubitable qu'elle résidait dans le même immeuble que son complice.

Cyprienne et Turlurette étaient là pour l'affirmer.

D'autre part, la prétendue « done Astaroth » retirée en ses appartements pour s'y livrer à ses chères études, ne soupçonnait vraisemblablement rien des événements qui se déroulaient au rez-de-chaussée de l'immeuble.

Elle ne devait donc pas être sur ses gardes.

Dans ces conditions, il y avait gros à parier qu'elle se laisserait surprendre et qu'une fois surprise elle n'opposerait pas une bien grande résistance.

Que pouvait-elle, d'ailleurs ?

Contre ses maléfices habituels, Laridon et Jean Chapuis, qui le avaient autrefois expérimentés, étaient armés et peu disposés à se laisser illusionner.

Ils explorèrent méthodiquement la demeure et avec toute la prudence désirable.

Vainement…

Yogha demeurait parfaitement invisible…

Elle semblait n'être nulle part.

Cette disparition ne laissait pas d'inquiéter ceux qui la cherchaient et notamment Laridon.

CHAPITRE XVIII

YOGHA… LA SECONDE !…

Connaissant les petits talents et les procédés habituels de la magicienne, le brave mécano se demandait si elle ne leur servait pas fin plat de son métier et si, pour se dérober à leurs recherches, elle ne s'était pas tout bonnement rendue invisible.

— Elle serait là… à se moquer de nous, que cela ne m'étonnerait pas autrement ! maugréa-t-il, en battant l'air de ses bras et en se livrant à une série de bonds désordonnés, dans le fol espoir de saisir au vol la rusée sorcière.

Jean Chapuis ne partagea pas cette opinion.

— Si cela était, elle aurait trop beau jeu de nous frapper et nous aurions déjà éprouvé les effets de sa présence, remarqua-t-il. Je crois infiniment plus probable qu'elle s'est absentée pour une cause ou peut une autre… Sans doute pour le service de Hantzen. La question qui se pose donc est uniquement celle-ci : devons-nous l'attendre, pour nous emparer d'elle quand elle rentrera ? Ou vous semble-t-il plus sage de ne pas risquer un retard peut-être considérable et de filer, en nous contentant de notre butin. Il est assez joli… En

somme, Yogha, privée de l'appui de Hantzen, ne pourra pas grand-chose.

— D'ailleurs, notre maître Oronius se chargera, avec nos indications de la repincer promptement, surfit Laridon.

— Un point commande tout et je pense que ce n'est pas à nous de décider de l'instant du départ, intervint Turlurette. Souviens-toi, Laridon, de ce que j'ai obtenu du souverain… Nous attendons… Nous ne pourrons partir qu'autant qu'il voudra bien tenir parole…

— Il le fera, Turlurette.

— Oui… Et cela peut se produire d'un instant à l'autre. C'est pourquoi il convient de nous tenir prêt au départ… Car il faudra saisir l'occasion et profiter immédiatement de la bonne volonté de mon obligé. Il serait imprudent d'ajourner l'utilisation des moyens de locomotion qu'il mettra à notre disposition. Nous devons nous garder d'agir ainsi, même sous le prétexte d'attendre cette Yogha… Croyez-moi. Mieux vaut nous éloigner de ce pays, en nous contentant de nos trois prisonniers que de risquer d'y rester pour le plaisir de compléter le lot.

Unanimement approuvée, cette opinion prévalut.

On abandonna la recherche de Yogha et même on cessa de penser à la sorcière.

Une seule question occupa les esprits.

Le souverain tiendrait-il parole et fournirait-il, comme il l'avait promis à Turlurette, les moyens de quitter ce sol peu hospitalier, avec le compromettant prisonnier qu'était désormais l'ex-professeur Astaroth ?

Si oui, c'était le retour imminent et facile vers la ville chère à Laridon.

Sinon, il faudrait aviser.

De toutes façons, le séjour dans la demeure de Hantzen ne pourrait se prolonger sans de sérieux inconvénients et sans beaucoup de risques.

Les princes et les chefs d'État ne sont jamais complètement oublieux.

S'ils ne se rappellent plus les services rendus, ils ont plus fidèles mémoire en ce qui concerne les personnes susceptibles de porter tort à leur sécurité ou à leur prestige.

Or, aux yeux de Turlurette, le prestige du Sérénissime avait été trop notoirement compromis.

Elle l'avait vu en bien piteuse posture…

Et ce n'était que grâce à elle qu'il avait pu reprendre sa place, dans le prestigieux milieu où l'avait fait naître son étoile.

La conclusion s'imposait d'une façon ou d'une autre, le souverain ne verrait pas d'un bon œil la prolongation du séjour de Turlurette dans ses États.

Et surtout, il n'admettrait pas qu'elle fût libre d'avoir la langue trop longue et de propager, parmi ses sujets, le véridique récit de son inconcevable aventure.

Après tout, c'était un secret d'État.

L'Histoire est là pour montrer comment les détenteurs de tels secrets sont généralement traités par ceux qui en appréhendent la révélation.

Victor Laridon traduisit l’anxiété générale, en murmurant tout à coup, en ce style pittoresque qu’il affectionnait :

— Tout de même, ça serait un sale coup pour la fanfare s’il nous laissait tomber, le particulier à qui Turlurette a rendu le fauteuil accaparé par master Julep !

Le nègre, naturellement, n’avait gardé aucun souvenir de l’abracadabrante aventure ; il n’y avait non plus rien compris, même après les explications de Turlurette.

Il protesta donc vigoureusement.

— Master Julep, pas pris fauteuil !… Bon noir, aime mieux seoir par terre, comme griots…

— Et tu as bigrement raison, vu qu’on tombe de moins haut. Mais sufficit ! nous nous comprenons et il y a un certain sérénissime zigotto qui comprendrait encore mieux ce que parler veut dire. C’est de celui-là que nous attendons des nouvelles.

— De toute façon, on en aura ! insinua Jean Chapuis, que les serviteurs d’Oronius avaient mis au courant des différents exploits du couple des Parigots.

Lui aussi estimait que, de toutes façons, les choses ne pouvaient pas en rester là ; que le souverain rétabli aurait pour première préoccupation de se débarrasser de Turlurette.

Il était à souhaiter qu’il le fît d’une façon élégante, comme il en avait l’occasion, en fournissant à Turlurette et à ses amis, le moyen de disparaître à jamais du « pays en dehors du monde ».

Jean Chapuis avait ce ferme espoir. Il devait en être ainsi ! En effet, cette solution était manifestement la plus simple, celle qui entraînait le moins d'ennuis pour le souverain et qui, par surcroît, ne nécessitait l'emploi d'aucun confident.

Point n'était besoin de dire à ceux qu'il chargerait de conduire Turlurette et ses compagnons à la frontière du singulier État, pourquoi il autorisait ce départ.

Quand cela ne leur coûte rien, les princes consentent plus aisément à ne point se montrer ingrats.

Jean Chapuis raisonnait avec logique. La preuve ne se fit pas attendre.

Une heure ne s'était pas écoulée depuis l'abandon des recherches entreprises pour découvrir Yogha qu'un équipage s'arrêta devant le porte de la demeure du professeur Astaroth. Un poing vigoureux heurta contre le bois.

Turlurette, déléguée par tous et pressentant un envoyé du souverain, s'empressa joyeusement d'aller ouvrir.

Par mesure de prudence, Laridon l'accompagnait.

L'homme qui leur apparut était un chauffeur hirsute, à la figure embroussaillée de poils (ce qui ne contribuait pas à lui donner un air intelligent) et pour le reste complémentent emmitouflé dans une chaude houppelande, qui l'enveloppait des pieds à la tête.

Il grogna d'une voix à peine intelligible quelques paroles en montrant l'auto, dont il venait de descendre.

— De la part de Sa Sérénité, annonça-t-il.

Ce fut, du moins, tout ce que comprirent les deux Bellevillois.

Mais ni l'un ni l'autre n'en demandaient davantage.

Ils s'empressèrent d'appeler leurs compagnons.

En même temps, ils demandaient :

— Vous avez mission de nous emmener où nous voulons aller ? Quels ordres avez-vous reçus ? Comment quitte-t-on ce pays ?… Nous y sommes bien entrés… Mais d'une façon telle que nos souvenirs sont plutôt vagues et que nous ne saurions pas retrouver notre chemin.

Le chauffeur grogna tout d'une traite.

— Je dois vous conduire à la falaise des « tourbillon ». C'est par là que ceux qui en ont assez de la vie s'évadent de notre monde… On ne les revoit plus… Moi, je ne sais pas ce qu'il y a au delà des brouillards et je n'ai nulle envie d'y aller voir. Quant à vous, puisque vous êtes étrangers à notre pays et « en avez plein le dos[10], » libre à vous ! Notre sérénissime souverain le permet ; j'ai ordre de faciliter votre folie… Cela suffit. Il n'y a pas autre chose à dire.

Laridon et Turlurette sourirent.

Ils reconnaissaient bien là l'état d'esprit de l'indigène qui n'est jamais sorti de son trou et croit le monde terminé avec l'horizon qui borne sa vue.

---

[10] Traduction faite par Victor Laridon.

— N’ayant pas mission de décrotter cette sorbonne primitive, murmura le mécano, nous nous garderons copieusement de tenter la moindre explication et de lui faire comprendre quels vastes espaces peuplés de pantruchmen ou autres frangins s’étendent hors de leurs tourbillons.

L’important était de partir.

Une chose, toutefois, l’intriguait et il désirait obtenir à son propos quelques éclaircissements.

— Si je m’inculque à la bonne ce que vous appelez les « tourbillons », reprit-il plus haut, cela constitue une sorte de mer de nuages, isolant votre pays. Mer orageuse, certainement, si j’en crois mes souvenirs et la façon dont nous avons été projetés au milieu de vous… Mais pour être déménagés par elle, quels procédés emploie-t-on ?

— On prend la machine volante, répondit le chauffeur. Elle vous attend à la falaise, conformément aux ordres du souverain.

Cette réponse acheva de satisfaire le mécano.

Elle lui prouvait que tout avait été réellement prévu pour leur départ et qu’il existait un mode régulier de locomotion pour franchir la redoutable barrière de tourbillons aériens.

— Ce soir nous pagnoterons à Paname ! se dit-il.

Et tout joyeux, ragaillardi par cette séduisante perspective, il rejoignit Jean Chapuis.

— Ça y est, m’sieu Jean ! On va pouvoir décaniller ! cria-t-il. N’y a qu’à arrimer nos colis dans la bagnole et à nous y empiler nous-mêmes… Heureusement, on l’a choisie de taille… Un vrai autobus de famille ! Nous y tiendrons à l’aise.

Jean Chapuis et Cyprienne Oronius, le mécano et Turlurette, master Julep portant Pipigg et Kukuss (les deux papillons), plus les trois prisonniers, soigneusement empaquetés, c'est-à-dire : Hantzen, le féroce Jarrousse et le vilain Wiwar, trouvèrent place dans l'auto.

Quand le chargement fut au complet et chacun suffisamment installé, le chauffeur remonta près des deux valets qui le secondaient et il lança la voiture en quatrième vitesse.

Pour la dernière fois, les héros de l'aventure traversèrent les rues de la ville néfaste dont ils n'emportaient que d'assez mauvais souvenirs et se trouvèrent bientôt en pleine campagne.

Le paysage ne différait guère de celui de nos pays.

Toutefois, l'horizon était particulièrement embrumé. On eût dit qu'un mur de brouillard le barrait complètement.

D'ailleurs, bientôt, le terrain se releva assez sérieusement et par une route en lacets, l'auto s'éleva vers le sommet d'une falaise rocheuse, dont la face verticale était tournée vers l'océan de brouillard.

À mesure qu'ils s'élevaient et se rapprochaient de ce brouillard, les voyageurs entendaient siffler de furieuses rafales et pouvaient se rendre compte de l'agitation terrifiante des masses brumeuses.

D'incessants remous la traversaient, de véritables vagues se formaient dans son sein, se dressaient et s'écroulaient avec bruit.

— Nom d'une pipe ! il fait du gros temps ! On va avoir le mal de la bleue ! pronostiqua Laridon. Faut croire que le pa-

lace-ship qui doit nous emporter est solidement calfaté… Autrement il ne résisterait pas à la tourmente.

— Tout doit avoir été prévu pour ce genre de traversée, répliqua Jean Chapuis. Notre future embarcation est certainement construite en vue d'affronter cette bourrasque. Il faut qu'elle soit l'équivalent de notre Alcyon-Car et cela m'étonne. Je n'aurais pas cru ce pays, évidemment arriéré capable de réaliser une machine volante un peu perfectionnée.

— Nous allons voir ce qu'on nous offre, conclut Laridon… Pourvu que nous n'éprouvions pas de désillusion ! Je suis de votre avis, m'sieu Jean. Ça m'épaterait que les macaques de ce patelin-ci soient de fameux ingénieurs… Enfin ! on tâchera moyen d'utiliser ce qu'ils nous offriront. Faut pas trop se monter le bourrichon.

Au haut de la pente, amarrée au rebord de la falaise et se balançant au sein du brouillard comme un navire sur l'eau, une forme sombre apparaissait.

Allongée ainsi qu'un cigare, elle rappelait les sous-marins-lévriers ; mais elle était visiblement conçue pour naviguer non dans l'eau, mais au sein de masses gazeuses.

Une porte s'ouvrait dans son flanc et une passerelle la reliait à la corniche de la falaise.

L'auto s'arrêta sur cette corniche, juste devant le navire aérien.

Le chauffeur et les deux domestiques sautèrent à terre.

— Passez-moi les ballots, intima le premier. On va les embarquer.

Jean Chapuis et Laridon comprirent parfaitement le sens de ces paroles.

Ils soulevèrent successivement leurs prisonniers empaquetés et les passèrent au chauffeur et à ses aides. Ceux-ci se hâtèrent de les emporter à l'intérieur du navire aérien.

— À votre tour, dit alors le chauffeur, en poussant Cyprienne vers la passerelle.

Cette dernière était étroite et légère ; une seule personne à la fois pouvait la franchir et les autres devaient, avant de s'y engager à leur tour, attendre prudemment qu'elle eût été soulagée du premier poids.

Cyprienne, cédant à l'invitation du guide, franchit légèrement la passerelle et embarqua.

— À votre tour, dit le guide, en poussant Turlurette.

Et, successivement, il envoya Julep, Jean Chapuis et Laridon rejoindre leurs compagnons à l'intérieur du bâtiment.

La porte se referma sur le dernier.

Le guide et ses deux acolytes demeurèrent seuls près de l'automobile.

Mais ils ne paraissaient pas disposés à reprendre le chemin de la ville.

Ils attendaient.

Qu'attendaient-ils ?

Des minutes s'écoulèrent… pas tout à fait un quart d'heure.

Soudain une silhouette féminine surgit sur le sommet de la falaise et s'approcha de ceux qui attendaient.

C'était une femme entièrement enveloppée dans un long voile, qui dissimulait son visage.

Elle s'approcha du chauffeur.

— Mes instructions ont-elles été suivies ? demanda-telle.

Le chauffeur fit un signe affirmatif.

— Tout est prêt pour l'explosion ?

— *Done*, le mécanisme fonctionnera sitôt que vous aurez lancé le courant. Il suffira d'une simple pression de votre doigt.

Un grondement de joie sortit de dessous le voile.

— Enfin !… Je vais donc pouvoir en finir avec mes éternels ennemis !… Nous verrons quelle contenance ils feront en face de la mort… de la mort que je leur réserve !

Et bondissant sur la passerelle, elle rouvrit la porte et s'enfonça dans les flancs du navire aérien.

Silencieusement, le chauffeur y pénétra derrière elle.

*** ***

À peine Cyprienne avait-elle franchi la porte, hésitant aussitôt parce que, devant elle, elle ne voyait qu'un mur de ténèbres, elle avait senti un bâillon s'abattre et se nouer sur sa bouche, tandis qu'une poussée l'obligeait à avancer.

Elle trébucha et tomba au milieu de l'ombre, aussitôt paralysée par des liens qui entouraient son buste.

Presque aussitôt un corps heurta le sien : celui de Turlurette, qui également bâillonnée et garrottée, tomba sur sa jeune maîtresse.

Et tour à tour, Julep, Jean Chapuis et Laridon, pareillement victimes du piège, s'abattirent sans pouvoir pousser un cri.

Alors, des mains invisibles jaillies de l'ombre, se saisirent des malheureux, les relevèrent et les entraînèrent brutalement.

L'instant d'après, ils étaient poussés à l'intérieur d'une chambre éclairée où les accueillaient les rires insultants de Hantzen, de Jarrousse et de Wiwar, libres et triomphants.

Quelle clarté dans cette chambre, après l'ombre du couloir !

Les yeux agrandis par un désespoir subit, ceux qui venaient d'être dupes de ce lâche guet-apens, y voyaient… y voyaient trop…

Le visage de Hantzen et de ses deux associés exprimait une joie féroce.

— Est-ce bien joué, mes chers amis ? cria le rival d'Oronius récemment déguisé en rival de Satan. Rien me sert de gagner la partie… si on doit perdre la revanche !… Et c'est ce qui vous arrive, grâce à Yogha !

Yogha !…

Ce nom était une révélation.

Il éclairait les victimes de l'aventure…

Et, en même temps, il les terrifiait.

Étaient-ils vraiment tombés entre les mains de la magicienne qui, étonnamment informée de leurs projets, avait su les attirer dans ce piège et délivrer ses compagnons prisonniers ?

— Vous allez la voir, continua Hantzen.

Instinctivement, les malheureux tournèrent la tête et reconnurent la princesse hindoue que suivait le chauffeur perfide…

Le rire de Yogha retentit comme une menace…

CHAPITRE XIX

ET ORONIUS, LA BELLE !

Yogha l'emportait…

Elle n'avait plus qu'à parachever sa vengeance.

— Tous réunis ! ricana-t-elle. Quel touchant spectacle !…

Bien touchant, en effet, mais non dans le sens où l'entendait sa raillerie.

Il y avait de quoi tirer des larmes des yeux. Toute autre que l'insensible hindoue se fût laissée attendrir.

Jean Chapuis, désespéré de ce nouveau coup du sort, tendait vers Cyprienne ses mains que meurtrissaient les liens.

Il était retombé au pouvoir de ses ennemis…

Et ses libérateurs, prisonniers comme lui, ne pouvaient plus, cette fois, tenter de l'en tirer.

Mais le plus terrible était certainement l'impuissance du Maître, d'Oronius.

Elle se révélait et s'affirmait d'une manière atrocement éclatante par le triomphe de la barbare Yogha.

Le Maître aurait-il permis cela s'il avait su… ou s'il avait pu ?

Manifestement, l'œil cyclopéen ne perçait plus le mystère de l'espace… la pensée clairvoyante se heurtait à un mur infranchissable…

Et derrière, Oronius, impuissant et sans nouvelles de ses enfants et de ses serviteurs, devait se tordre les bras.

C'en était fait ! Ils allaient mourir…

Mourir sous les yeux les uns des autres…

Que ce fût Cyprienne, qui fût sacrifiée la première, ou Jean Chapuis qui périt en présence de sa bien-aimée, le spectacle devait être également atroce et déchirer le cœur du survivant.

C'était assurément en y pensant qu'ils se tendaient les bras…

Que de choses ils avaient dû se dire depuis que la perfidie de Yogha les avait réunis… pour mieux les séparer dans la mort !…

Maintenant, ils attendaient sa vengeance et cette pensée glaçait leur expansion.

Quant à Laridon, il ne cessait de tordre ses bras réduits de nouveau à l'impuissance.

Sans ses compagnons il se serait brisé le crâne contre cette porte qu'il avait eu la naïveté de franchir pour leur malheur à tous.

Son désespoir était effrayant ; effrayante aussi sa physionomie, dont l'expression n'était égalée que par celle qui bouleversait les traits ordinairement si candidement joyeux du nègre Julep.

Ce n'était pas qu'ils eussent peur de la mort. La mort ? Ces hommes énergiques l'avaient défiée cent fois ; ces femmes, non moins intrépides, l'avaient risquée aussi souvent.

La vie, d'ailleurs, ne pouvait avoir du prix pour eux qu'à la condition qu'elle ne les séparât plus.

Pouvaient-ils encore espérer cela ?

Non ! De plus, ils étaient accablés par l'angoissante conviction de ce que signifiait et présageait leur défaite.

Leur défaite !… C'était, pour bientôt peut-être, celle d'Oronius et du Monde entier…

C'était la réalisation maintenant inéluctable des atroces desseins de Hantzen, *le faiseur de folles.* Pour en douter, ils connaissaient trop le misérable et sa complice.

Yogha ne les laissait vivre quelques instants encore que pour les torturer. Ils le savaient.

La mort valait mieux.

Mais mourir en tremblant pour ceux qu'on aime !…

Mourir au moment où on vient de frôler le bonheur !…

C'était cela qui était dur… dur pour Jean Chapuis, que torturait la pensée du sort réservés à Cyprienne… dur pour ses compagnons, tremblant mutuellement d'avoir à contempler l'agonie de tant d'êtres chers.

Ah ! combien terribles étaient pour eux ces dernières minutes que leur accordait Yogha !

De plus, par un raffinement suprême de cruauté, l'infernale hindoue s'était ingéniée à les leur gâter, en leur imposant l'odieuse présence du Jarrousse et de Wiwar.

Comment se laisser aller aux derniers épanchements sous la surveillance ironique de ces monstrueux bourreaux.

La douleur a sa pudeur…

Ils gardaient le silence, un silence morne que troublaient seuls les soupirs de Cyprienne et de Turlurette, les sourds rugissements de Laridon.

Et voici que rentrait Yogha, le démon perfide, leur pire ennemie, amoureuse méprisée[11], essence d'implacable haine.

Du moins sa venue annonçait-elle la mort – la délivrance.

Elle avait pris soin de leur faire détailler par Jarrousse et par Wiwar ce que serait leur supplice, la course muette dans le cercueil d'acier, l'empoisonnement et les tortures dues à l'action des gaz délétères auxquels les livrerait l'explosion finale…

Mourir ainsi !…

Ils avaient tous le désespoir dans le cœur…

---

[11] Voir *Les fiancés de l'An 2000.*

Pourtant, à l'entrée de l'enchanteresse, ils trouvèrent la force de relever la tête et de la braver une dernière fois du regard.

— Sois maudite, Yogha ! cria la douce Cyprienne, en fixant sa rivale.

Et comme autant d'échos les autres voix, assourdies par l'horreur, prononcèrent :

— Sois maudite, démon sorti de l'enfer !…

Une étrange contraction, une sorte de frisson passa sur la face de l'hindoue… Elle sut se dominer de suite…

— Les malédictions importent peu dès lors que vous êtes en mon pouvoir, ricana-t-elle. On n'a jamais tué personne en le maudissant !

Puis, s'arrêtant devant Laridon, elle poursuivit railleuse et narquoise :

— Tu t'es donné pourtant bien du mal, mon pauvre Parigot !… Et la Turlurette avait joliment bien combiné sa petite comédie… Si je n'avais eu la sagesse de me tenir à l'écart, hors de votre portée et surveillant les événements, ce nigaud de Hantzen se laissait mettre hors de jeu !… Elles t'allaient joliment bien, les lunettes magnétiques de ce bellâtre, ma petite boniche, et tu commençais à t'en servir mieux qu'il ne l'avait jamais fait… Malepeste ! la belle besogne ! En un clin d'œil vous aviez retourné la situation et pris avantage des menées de mon stupide associé. Tout ce qu'il avait manigancé se muait, en autant de leviers que vous manœuvriez pour votre bénéfice personnel… Le souverain, libéré par vous et replacé sur son trône, devenait nécessairement un allié précieux ; vous pouviez en attendre tous les

services que vous aviez sollicités et en espériez… Il allait vous être tout à fait facile de regagner Paris, où règne plus solidement que jamais roi sur un trône, mon ennemi Oronius. Et comme vous emportez et deviez ramener pieds et poings liés ses principaux ennemis… à l'exception de mon humble personne… vous étiez assurés d'une réception enthousiaste…

« Minute ! Yogha veillait… Tant qu'on n'a pas mis la main sur Yogha, on ne tient rien. Vous devez commencer à vous en apercevoir.

Elle poussa un nouvel éclat de rire de triomphe et promena son regard dédaigneux sur ses adversaires vaincus.

— Je le sais bien, reprit-elle, me voilà à peu près logée à la même enseigne. Vous pourriez m'objecter que ma collection n'est pas plus complète que ne l'était la vôtre. Oronius manque à mon compte. Peut-être osez-vaut induire qu'il me réservera tôt ou tard une surprise du même genre ?… Ne vous réjouissez pas prématurément… En ce qui vous concerne, son intervention se produira toujours trop tard !… Quelle que soit l'issue future de notre duel, vous aurez perdu la partie et la vie… N'est-ce point la plus définitive des défaites ?… Mais ne vous bercez pas même de l'espoir d'être vengés. Je compte bien en finir avec Oronius comme j'en termine aujourd'hui avec vous. Yogha n'est pas de celles qui s'endorment dans les douceurs de la victoire. Point de repos pour moi, aussi longtemps que la mienne ne sera pas achevée. Dès ce soir, je m'occuperai de régler le vieux compte toujours pendant entre Oronius et moi... Et faites-moi l'honneur de penser que ce sera à ma satisfaction personnelle.

Les vaincus baissèrent la tête, n'osant relever le défi qui brillait dans les yeux de Yogha.

Écrasés par leur propre défaite, ils en arrivaient à douter qu'Oronius pût être plus heureux.

Leur confiance en la toute-puissance du Maître était ébranlée.

Défaillance ?… Oui. Mais défaillance pardonnable.

Les plus forts en connaissent de semblables. Il est des heures où l'on s'abandonne et où nul espoir ne semble plus devoir vous soutenir.

Triomphante, la magicienne et ses complices prenaient plaisir à contempler ce découragement.

Pour eux, cela représentait l'apéritif de la vengeance.

— Allons, Wiwar et Jarrousse, ordonna Yogha, emmenez ceux que je vous abandonne parce qu'ils n'ont été que des comparses et sont vraiment trop peu de chose pour intéresser une femme du mon rang… D'ailleurs, ils n'auront rien à gagner au change, j'en ai le pressentiment. La façon dont vous en terminerez avec eux leur fera presque regretter de n'avoir pas partagé le sort de ceux de mon choix.

Obéissant à l'ordre de Yogha, les deux coquins se saisirent de Julep, de Laridon et de Turlurette et les emportèrent, laissant la belle hindoue et le poussah en tête-à-tête avec la fille et l'élève préféré d'Oronius.

Avec leurs prisonniers, ils reprirent pied sur la corniche au bord de laquelle le navire aérien demeurait toujours amarré.

— Qu'allons-nous en faire ? demanda Jarrousse, quand ils eurent étendu côte à côte sur le roc Turlurette, et ses deux compagnons étroitement garrottés. Yogha a beau nous flatter, je ne me sens guère digne du compliment et je reconnais qu'en la circonstance je manque tout à fait d'imagination… En as-tu plus que moi, ami Jarrousse ?

— Peut-être ! répondit le traitre, en jetant un regard de haine sur le mécano. J'ai tout un arriéré de colère à régler aujourd'hui. Et surtout contre ce Laridon maudit, si railleur et si farceur. Il n'a jamais manqué une occasion de me bafouer et de faire échouer mes projets. Ce souvenir doit m'inspirer l'ingéniosité nécessaire. Je veux lui faire payer cher l'honneur de m'avoir déplu.

Dans l'espoir d'entendre les gémissements qu'il comptait bien leur arracher, Jarrousse avait débâillonné Laridon et les autres prisonniers.

Cela permit au mécano de Pantruche de faire entendre une fois, encore son organe au timbre railleur et de faire apprécier ses facultés de riposte.

— S'pèce de vilain singe ! lança-t-il avec mépris. Pourquoi es-tu sorti de la peau dont notre dab t'avait fait cadeau ? C'était bien le seul vêtement qui convient à ta vilaine âme !… La défroque humaine qu'a rafistolé pour toi ce gredin de Hantzen te va comme une robe de bal à un serpent à sornettes ! T'es grotesque ! T'es ridicule ! Si t'avais pour deux marks papier d'amour-propre, tu te suiciderais de désespoir d'être aussi moche !

— Laid ? Tu le seras tout à l'heure encore plus que j'ai jamais pu l'être par l'effet des diableries de ton maître Oronius ! cria Jarrousse, au comble de la rage.

— Tu te vantes, mon bon ! On ne peut pas être plus dégueulasse que le fils de ta maman ! Par grâce spéciale, quand le créateur a mis la mocherie en banque, t'as dû te tromper de coffre en ne cambriolant que celui-ci ! C'est à se tordre ! T'as une laideur imbattable !

— Eh bien, j'accepte ton défi et je le relève ! gronda Jarrousse, le visage hideusement contracté par la fureur. Nous saurons dans un quart d'heure lequel de nous deux possède l'aspect le plus épouvantable…

D'un air menaçant, il s'approcha de Laridon et s'agenouilla tout contre lui.

— Cher Wiwar, dit-il en même temps, va donc me chercher quelque fiole de liquide corrosif, ainsi qu'une seringue à injections hypodermiques. Le laboratoire du bateau aérien doit être pourvu du nécessaire. Je vais voir à transformer ce joli garçon de manière à en dégoûter cette petite coquette de Turlurette… Tu te chargeras, n'est-ce pas de la consoler ?

— Bien entendu ! ricana Wiwar. Ne te gêne pas, Jarrousse. Travaille dans le vif… c'est-à-dire, comme disent les savants, *in anima vili*. J'applaudirai à ton œuvre d'art… Et pour m'associer à tes efforts, dans le mesure de mes faibles moyens, je ne demande pas mieux que d'aller te chercher de quoi opérer.

Il rentra dans l'aéronef.

Demeuré seul avec les trois prisonniers, Jarrousse occupa son temps du mieux possible, en leur distribuant des injures.

— Oui, mes agneaux, vous allez tous trois passer un fichu quart d'heure ! répétait-il entre deux torrents de sar-

casmes. Mais ne vous croyez pas trop à plaindre… Vos patrons, en ce moment, ne doivent pas être précisément à la noce… Cette chère princesse Yogha s'est chargés d'eux : c'est tout dire !

Un pas fit crier derrière lui la flexible passerelle.

— Tu n'as pas été long, Wiwar, dit-il sans se retourner. As-tu trouvé ce qu'il me faut ? Passe-moi cela au plus vite. On aurait tort de faire languir davantage, ce gentil garçon. Il doit s'impatienter.

— Voilà ! répondit une voix.

Cette voix différait notablement de celle de Wiwar.

Surpris, Jarrousse voulut relever la tête et se retourner pour dévisager le nouvel arrivant.

Mais avant qu'il eût réalisé ce double mouvement, il ressentit entre les deux épaules une légère piqûre et s'abattit la face en avant

*** ***

La même aventure – ou à peu près – était arrivée à Wiwar quand il avait pénétré dans le couloir central du navire aérien.

Tout aussi mystérieusement et inexplicablement, il s'était tout à coup senti piquer à la nuque et aussitôt il s'était abîmé dans les gouffres insondables d'un anéantissement total, proche voisin de la mort.

***   ***

Hantzen et Yogha étaient restés en tête-à-tête avec leurs deux principales victimes.

N'était-ce pas, en effet sur la tête de Cyprienne et de Jean Chapuis, que tous deux reportaient la haine amassée en eux contre Oronius ?

À plusieurs reprises, déjà, ils les avaient tenus en leur pouvoir comme ils y avaient tenu Oronius lui-même[12].

Et toujours l'occasion leur avait échappé.

Ils n'avaient pu assouvir cette haine.

Mais cette fois, ils la tenaient bien !…

Le triomphant sourire de Yogha l'affirmait.

— Jean Chapuis ! dit-elle, en s'adressant à celui qui avait dédaigné son amour et qu'à cause de cela elle avait poursuivi de sa haine. Nous ne plus ici sur le sommet de l'Everest. Ici tu n'as plus à tes côtés ton fidèle mécanicien pour t'arracher à ma puissance et te permettre de délivrer ta Cyprienne… Celle qui a impunément affronté le feu central, puis les cruautés préhistoriques d'Atlantéa, la préadamite réincarnée[13] ne saurait, cette fois, sortir indemne de mes mains… Le sort que je lui réserve vaudra pas mieux pour elle qui si

---

[12] Voir *L'Humanité Enchaînée*.

[13] Voir *Le Réveil de l'Atlantide*.

elle avait péri dans l'effroyable jardin polaire sous l'étreinte et les morsures des arbres vivants… Yogha l'hindoue se pique d'être impitoyable : elle n'a jamais fait grâce à ceux qu'elle condamne… Je serai bonne, cependant, puisque je vais vous réunir dans l'au-delà. Réjouis-toi, Jean Chapuis. Je consens à ce que votre destin demeure lié et ce cercueil volant qui va vous emporter côte à côte sera votre couche nuptiale…

Elle prit un temps et ricana.

Elle réservait félinement le pire pour la fin.

— Pourtant reprit-elle, cette réunion ne saurait être éternelle. Vous vous réjouiriez trop s'il en devait être ainsi…

Ses yeux lancèrent des flammes ; sa voix rugit :

— Et puis, ma jalousie n'y trouverait point son compte. *Je veux vous séparer*. Voici ce que j'ai décidé : tout à l'heure, quand ce navire aérien, où vous demeurerez seuls, va s'élancer dans l'espace et tenter de traverser cet océan de brouillard, guidé par les ondes magnétiques que je dirige à volonté, une explosion se produira. Elle vous éparpillera dans l'espace… aux quatre vents du ciel. Quelle chance vous restera-t-il de vous rencontrer jamais ?

Et grinçant un rire horrible, effrayant, elle reprit :

— Auparavant, je veux vous laisser tout le temps de la méditation. Enfermés dans cette cabine et ne sachant point combien de minutes ou de secondes vous séparent encore de l'explosion destructive, vous connaîtrez l'angoisse et les affres d'une agonie d'autant plus horrible que toute votre capacité de souffrance demeurent intacte. Aucune maladie, aucune torture physique n'auront préalablement engourdi votre

sensibilité. Vous comprendrez… vous attendrez… vous appréhenderez… C'est ce que je veux et vous souhaite !... Adieu, fille d'Oronius !… Adieu Jean Chapuis ! Que ma haine soit présente à vos derniers instants… Adieu couple insensé qui, stupidement, vous êtes mis en travers de mon chemin ! L'heure de la justice de Yogha a sonné… Et je défie maintenant qui que ce soit au monde de vous arracher de mes griffes !…

Derrière l'Hindoue, une voix profondément calme gronda :

— Il ne faut jamais lancer ces défis-là !

Et avant que la magicienne, stupéfaite et terrifiée par le seul son de cette voix, se fût retournée, elle vit rouler à ses pieds Hantzen, assommé par un poing de fer.

C'était le chauffeur – son complice, son instrument ! Le chauffeur venait d'entrer et de frapper… après s'être débarrassé et avoir débarrassé les prisonniers de Jarrousse et de Wiwar.

Derrière lui, libres et exultants, entraient Laridon, Julep et Turlurette, le trio du service de la Villa Féerique.

Yogha poussa un cri de colère et voulut s'élancer sur celui qui la trahissait.

Ses mains projetèrent leurs griffes, pour l'atteindre au visage et à la gorge…

— Toi !… Toi !… Tu oses ! cria-t-elle. Ne me connais-tu pas ? Ne sais-tu pas ce qui je suis ?… Misérable esclave, je te briserai !…

— Si, je te connais, Yogha l'Hindoue… Mais toi, par contre, tu ne me connais pas !…

Impassible et sans nullement se laisser intimider, l'homme avançait, marchait sur la sorcière.

Clic-clac !…

Quelque chose brilla… un déclic se fit entendre…

Alors, poussant un cri de rage, l'associée de Hantzen vit ses poignets encerclés dans un bracelet d'acier, que venait, fort à propos de lui passer le chauffeur.

— Précaution nécessaire, dit-il tranquillement. De cette façon nous pourrons causer. Car je vous sais un peu trop vive, ô charmante Yogha !

Sans prendre plus garde à elle que si elle n'avait pas existé, il coupe les liens qui paralysaient Jean Chapuis et Cyprienne…

Puis il se pencha et réunit les poignets de Hantzen dans le bracelet de menottes semblables à celles qu'il venait d'infliger à Yogha.

— Toi aussi, Otto, tu pourras maintenant reprendre connaissance et m'écouter sagement, sourit-il.

— Non, tu ne sais pas qui je suis !… Autrement tu tremblerais ou tu rugirais davantage… Mais je ne veux pas t'intriguer, ni te faire attendre !… Les dames ont droit à des égards…

Il la couvait de ce regard presque magnétique dont le chasseur contient l'élan du fauve qu'il va abattre.

Et Yogha, dominée, écrasée, haletante, attendait, en proie à une terreur sans nom…

Cet homme l'épouvantait, cet homme qui avait été plus fort qu'elle, l'avait jouée et se révélait son ennemi seulement au moment où sa victoire était assurée.

Lentement, le faux chauffeur porta les mains à son visage et en arracha la perruque et la fausse barbe qui dissimulaient ses traits.

Son visage apparut…

Ses yeux surtout, dans lesquels la magicienne peinait lire une implacable condamnation.

— *Oronius !* cria-t-elle d'une voix grelottante de terreur.

Et Hantzen, sortant à demi de son évanouissement, balbutia à son tour :

— *Oronius !…*

CHAPITRE XX

CELUI QUI VOYAIT TOUT

Oronius !…

L'arbitre !… Le détenteur de la foudre !…

Comme il y avait longtemps qu'il guettait le couple néfaste !…

L'avait-il vraiment laissé échapper ?

Son « œil cyclopéen » ou son « œil cérébral », dont l'accord lui livrait successivement le monde matériel et le monde de la pensée – n'avaient-ils vraiment pu lui permettre de suivre la randonnée du couple vers le pays « en dehors du monde », ce pays invisible et inatteignable, à l'abri derrière sa barrière de tourbillons aériens ?

N'avait-il pu les y retrouver ?

Certes, si !…

Rien n'était impossible au plus grand des hommes, au plus clairvoyant des savants.

Mais, il ne s'était pas pressé de frapper ni même de révéler qu'il le pouvait faire.

Sûr de protéger efficacement son élève favori, sa fille bien-aimée et ses fidèles serviteurs, il avait préféré laisser une dernière fois à Hantzen et à Yogha l'illusion de la sécurité, la possibilité de croire au triomphe final.

À l'heure suprême, ils ressentiraient bien davantage l'effondrement et le châtiment n'en serait que plus terrible.

Il y avait aussi Jarrousse et Wiwar…

Maître de demain – c'est-à-dire de l'avenir, – Oronius se disait qu'en utilisant à leur insu ces êtres si différents, unis pour le mal, en dirigeant sans qu'ils s'en doutassent l'œuvre de leurs passions, il pourrait les conduire à leur perte.

Supprimer Yogha ou Hantzen lui eût été facile…

Toutes réflexions faites, il lui sembla préférable de ruiner à jamais leur œuvre et de rendre impossible la résurrection des principes mauvais qui s'étaient incarnés en eux.

Tel était le but d'Oronius et la raison d'être du plan hardi qu'il avait conçu. Plan dont Laridon et Julep, comme Turlurette, Cyprienne et Jean Chapuis, – comme les instruments de Hantzen lui-même – ne devaient être que les exécuteurs inconscients.

Sans qu'aucun s'en doutât, tous – et même aux heures qui semblaient les plus désespérées pour les amis d'Oronius, ou les plus triomphantes pour la clique de Hantzen – tous ne travaillaient qu'à l'inspiration du Maître.

Par l'intelligente soubrette, Oronius allait pénétrer au cœur des derniers secrets de l'inventeur du *Sphérus* et du *Snaky*, au fond des combinaisons psychiques de la magicienne hindoue.

Il ne leur faisait pas grâce… Il suspendait seulement le châtiment jusqu'à l'heure où toutes ses dispositions seraient prises. Il entendait supprimer d'un coup les fauteurs de fléaux, les ennemis du Monde et les moindres fils de leur entreprise néfaste.

Nous avons vu comment il sut jusqu'au bout laisser à tous l'illusion nécessaire : à Hantzen et à ses fidèles celle de sa propre impuissance et de leur invincible pouvoir… À Laridon et à Turlurette, celle du danger contre lequel il fallait lutter.

C'était dans ce but qu'il avait permis à Hantzen de s'emparer successivement de Jean Chapuis et de Cyprienne, ainsi que de sa fidèle suivante, puis d'attirer Julep et Laridon dans ce qui semblait être un piège.

Cette audace devait réussir.

Maître de pareils otages, Hantzen pouvait ne plus douter de l'aveuglement de son ennemi de toujours.

Pour la première fois, il se permit de respirer et de se croire délivré du cauchemar.

Il pensa, réfugié *au pays en dehors du monde*, avoir échappé à la clairvoyance d'Oronius et à la surveillance de ses merveilleuses facultés.

Il s'y crut en sécurité et définitivement à l'abri de l'œil du Maître.

Mais voici qu'Oronius intervenait, comme il se l'était promis, à l'heure décisive.

Cette fois, tous ses amis le comprenaient, c'en était fini des subterfuges qui avaient successivement permis aux

épouvantables associés d'échapper à la destruction et de jouer une autre partie.

Finie l'évasion dans les airs, grâce à la mystérieuse sphère, au *Sphérus* maudit, que le troublant pouvoir de l'Hindoue Yogha, maîtresse en l'art de commander à la matière, devait ramener sur la terre !…

Fini aussi le miracle du *Snaky* devenu cercueil d'or et se rouvrant pour laisser échapper les réprouvés qu'il avait mission de garder !…

Inutiles, désormais, et aussi impossibles, les tours de physique de la solidification de l'air, après *le réveil d'Atlantide*, avant le déchainement des monstres humains du pôle[14] !…

Terminé le tragique combat, aux multiples péripéties, que s'étaient livré avec une fureur sans cesse renaissante Hantzen et Oronius et dont le salut ou la perte de l'Humanité toute entière étaient l'enjeu !…

Oronius l'emportait !…

Le Monde était sauvé, – définitivement libéré de ses transes tragiques.

Ah ! quels cris de joie délirante, quelles protestations de gratitude allaient retentir de l'un à l'autre pôle, quand les humains sauraient !… quand ils apprendraient le dénouement de l'épopée !…

---

[14] Pour le détail de ces épisodes, voir *Les Mystères de Demain*, I, II, III et IV.

Déjà, entourant le Maître, Cyprienne, sa fille bien-aimée, Jean Chapuis, le disciple préféré – et tous les autres, Laridon et Turlurette, Julep et Mandarinette, et jusqu'aux deux petits chiens, Pipigg et Kukuss, – tous l'acclamaient…

Mais à tous, d'un geste, Oronius imposa silence.

— Nous nous réjouirons plus tard ensemble, chers amis, dit-il. Pour l'instant, il faut me suivre et me laisser terminer ma besogne de justicier.

Ce disant, il se baissait et attachait, – comme il avait fait de ceux de Yogha, – les poignets du Hantzen qui commençait à reprendre ses sens.

Les dents de la sorcière claquaient de terreur…

En elle, cette fois, ce sentiment était plus fort que la rage de se voir enfin prise au piège.

Se redressant, Oronius la fixa.

— Yogha l'Hindoue, dit-il, je te guette depuis des mois ! Depuis bien des mois, des années même, – des siècles, pour le monde ; je tiens le châtiment suspendu sur ta tête… Mais auparavant, je voulais être sûr de pouvoir arracher de tes mains tous ceux dont tu avais juré la perte… Je voulais connaître tous les fils tendus par toi sur l'univers, comme un réseau de morts et de destruction… Je voulais les couper un à un, déjouer toutes les trames de ta haine démoniaque, le rendre impuissante. J'y suis parvenu… Tu vas expier tes crimes et ton complice partagera ton sort.

— Grâce ! hurla Hantzen, aussi lâche devant la mort qu'il avait été féroce devant ses victimes.

— Pitié ! cria la sorcière, en se tordant les mains. Pitié, Cyprienne !… Pitié, Turlurette !… Sauvez-moi ! Je me repens de mes crime !…

La misérable essayait d'apitoyer celles qu'elle avait torturées…

Mettant de côté toute fierté et toute honte, elle implorait, sachant bien que la seule chance qui lui restât était du toucher le cœur de la blonde Cyprienne.

Comme elle la connaissait, l'infernale sorcière !

Remuée par cette voix hypocrite, déjà la mignonne joignait les mains pour demander la grâce de son impitoyable ennemie.

Heureusement, ni Laridon, ni Jean Chapuis, ni le nègre Julep, ni surtout Oronius ne partageaient cette mansuétude.

Aucun d'eux n'était disposé à accorder cette faveur imprudente.

Doucement, Jean Chapuis poussa Cyprienne vers la porte de la cabine en faisant signe aux autres de l'emmener.

— Laisser vivre ce monstre serait une trahison envers l'Humanité prononça Oronius. Garde ta pitié, ma Cyprienne. Celle-ci n'en est pas digne… Une seule peine peut lui être appliquée… celle du talion… La mort qu'elle et Hantzen vous réservaient sera la leur… Ce cercueil aérien destiné à prolonger les affres de vos agonies enfermera les leurs…

Quelques instants plus tard, tous, sauf les condamnés, se trouvaient réunis sur le sol, regardant au milieu d'un impressionnant silence, le navire aérien s'enfoncer, capot fermé, au milieu du nuage délétère…

Pendant quelques secondes, ils purent suivre son ascension à travers le brouillard translucide…

Tenant en main son chronomètre, Oronius se pencha air le transmetteur d'ondes que Yogha avait réglé.

— Que le diable les reçoive en son sein ! dit-il d'une voix grave, en lançant le courant meurtrier…

*** ***

Tandis que la mystérieuse force entraînait vers sa destinée le navire aérien, dans la cabine-prison duquel l'ensorceleuse et son complice poussaient des cris de damnés, l'un et l'autre heurtaient follement de leurs mains entravées, la porte fermée par Oronius.

La terreur décomposait leurs traits…

De seconde en seconde, des lueurs de folie s'allumaient dans leurs yeux hagards.

— Au secours ! Je ne veux pas mourir ! hurlait Yogha.

— C'est ta faute !… Ta faute ! vociférait Hantzen, l'écume aux lèvres, horrible à voir. Oui, c'est ta faute si nous nous sommes lancés contre plus fort que nous ! Pourquoi m'as-tu laissé croire que tu étais de taille à t'attaquer à Oronius et à le vaincre ? Il n'en était rien !…

La magicienne lui jeta un regard sanglant.

— Ta stupidité n'a rien à me reprocher, gronda-belle. Si je fus aveugle et présomptueuse tu le fus davantage et ton ambition te rendit plus stupide que moi-même.

— Sois maudite, Yogha ! Tu es la cause de notre épouvantable fin.

L'Hindoue grelotta de terreur.

Les yeux des deux complices se baissaient…

Une brusque folie les dressait l'un contre l'autre et, de leurs mains enchaînées, ils tentaient de s'entredéchirer.

Hoquetant des injures, cherchant à se mordre et à se griffer, ils n'étaient plus que deux bêtes enragées, deux bêtes féroces qu'affolaient la peur de la mort proche et qui voulaient mourir en tuant…

Agonie atroce, enfermée dans l'étroit cercueil d'acier !…

Agonie trop brève si l'on songe au mal qu'avaient causé ces deux êtres !…

Brusquement, une secousse violente ébranla le navire aérien ; ses parois se disloquèrent…

Horrifiés, les yeux jaillis hors des orbites, la bouche ouverte pour une dernière clameur d'épouvante, Yogha et Hantzen virent venir à eux la ruée de vapeurs délétères qui entra en eux, les enveloppa et les emporta, souffrant comme des damnés, dans les mystérieux espaces, qui devaient être le tombeau de leurs corps desséchés et calcinés par l'action des gaz…

L'esprit du mal était anéanti.

Le Monde pouvait respirer.

ÉPILOGUE

Ah ! le beau rendez-vous qu'avait organisé Oronius !

Personne n'y manquait dans la grande salle de verre du laboratoire reconstitué de la Villa Féerique, à Belleville.

Les dents blanches de Julep, le nègre pommelé, riaient au milieu de sa face d'ébène…

Près de lui Mandarinette, dorée, resplendissait…

Victor Laridon tenait par la taille sa promise Turlurette.

Et les petits chiens papillons aboyaient joyeusement, pour célébrer le bonheur de Cyprienne et de Jean Chapuis, prêts à partir en voyage de noces.

La Côte d'Azur les attendait, comme au bon vieux temps du siècle précédent…

Ne sera-ce point toujours le paradis des amoureux ? le nid de lumière et de couleur prêt à abriter les premières tendresses ?

Juan-les-Pins.

Le Cap d'Antibes.

Ces noms évoquent la mer bleue, le ciel d'azur, le soleil…

Tout le panorama merveilleux du Golfe Juan et de la baie des Anges… la tache vert sombre des forêts de l'île Sainte-Marguerite… Cannes et l'Estérel… Nice et son dossier de montagnes…

Parmi les villas fleuries qui émaillent la côte, se groupent à Juan-les-Pins, s'échelonnent le long de la route du cap, entre les panneaux vitrés des serres à fleurs, étincelant sous les rayons du soleil, le couple amoureux n'aura qu'à choisir.

Ils trouveront mille coins délicieux pour abriter la grâce de Cyprienne, le cadre convenant à sa fine beauté…

Dans ce décor, Jean Chapuis et Cyprienne, sa femme bien-aimée, vivront enfin heureux…

N'auront-ils pas chèrement acheté le droit de l'être ?

Pour les servir ils auront ce couple d'amis, bien plus que de serviteurs : Turlurette et Laridon.

Et Pipigg et Kukuss, les deux petits chiens papillons compagnons de toutes leurs aventures, seront les témoins gambadant et joyeux de leur bonheur…

Julep et Mandarinette – couple polychrome et exotique – demeureront auprès du maître Oronius. Lui, à Belleville, dans sa nouvelle villa, offerte par la reconnaissance populaire, continuera son œuvre géniale et par d'étonnantes dé-

couvertes contribuera à faire naître et durer enfin cet âge d'or, tant vanté et célébré par les poètes et les utopistes…

Oronius en fera une réalité…

FIN

DE

LES MYSTÈRES DE DEMAIN

Ce livre numérique

a été édité par la

bibliothèque numérique romande

https://ebooks-bnr.com/

en octobre 2019.

— Élaboration :

Ont participé à l'élaboration de ce livre numérique : Bernard Goorden (Ides et autres), Jean Michel T., Isabelle, Françoise.

— Sources :

Pour réaliser une édition numérique de ce roman, devenu quasi-introuvable, plusieurs collaborations ont été nécessaires. Le facsimilé de cette œuvre de 1922 a été publié sur le site *Ides et autres* (https://www.idesetautres.be/ où vous pourrez télécharger gratuitement une cinquantaine d'autres œuvres). Merci à de Bernard Goorden de nous en avoir autorisé l'utilisation ! Merci également à Jean Michel T. qui en a fait la retranscription et la première version éditable ! Notre édition de référence reste l'édition originale (facsimilé par les éditions *Recto Verso* (Bernard Goorden), Bruxelles, 1994, mis en ligne sur le site *Ides et autres*) : *Les Mystères de Demain, Le Faiseur de Folles par Paul Féval fils et H. J. Magog*, Paris, Ferenczi et fils, 1922-24. La maquette de première page reprend la couverture de l'édition d'origine avec une illustration de Raphaël Courtois.

mais vous ne pouvez en utiliser la partie d'édition spécifique (notes de la BNR, présentation éditeur, photos et maquettes, etc.) à des fins commerciales et professionnelles sans l'autorisation de la Bibliothèque numérique romande. Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu…

— Qualité :

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez-nous à réaliser ces livres et à les faire connaître…**

— Autres sites de livres numériques :

Plusieurs sites partagent un catalogue commun qui répertorie un ensemble d'ebooks et en donne le lien d'accès. Vous pouvez consulter ce catalogue à l'adresse : www.noslivres.net.